VOYAGE
EN ABYSSINIE.

Providentiam divinam summis laudibus celebrandam quod inter tot Barbaros, inter tot Muhammedanorum persecutiones ecclesiam Ethiopicam in Africâ per tot secula conservaverit.

Discours d'Ernest, duc de Saxe, au père Grégoire. *Ludolfi Comment.*

VOYAGE

EN ABYSSINIE,

ENTREPRIS PAR ORDRE

DU GOUVERNEMENT BRITANNIQUE

EXÉCUTÉ DANS LES ANNÉES 1809 ET 1810

ET DÉDIÉ A SON ALTESSE ROYALE

LE PRINCE RÉGENT D'ANGLETERRE,

PAR HENRY SALT,

ÉCUYER;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR P.-F. HENRY;

Accompagné d'un Atlas composé de Cartes, Plans, Inscriptions, Portraits et Vues diverses, dressés et dessinés par l'Auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, rue Dauphine, n°. 9.

1816.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

VOYAGE EN ABYSSINIE.

CHAPITRE VII.

Remise de la lettre et des présens de Sa Majesté. — Situation critique des affaires en ABYSSINIE. — Détails donnés par M. PEARCE, sur tout ce qui s'est passé dans ce pays après mon départ. — Querelle entre M. PEARCE et le ras. — M. PEARCE résout de pénétrer dans l'intérieur des terres. — Description du pays de WOJJERAT. — Les DOBA. — Les ASSOUBO GALLAS. — LAC ASHANGY. — Sources du TACAZZE. — Les AGAUS. — Montagnes du SAMEN. — INCHETKAUB. — Entrevue de M. PEARCE avec GABRIEL, gouverneur de la province de LASTA. — M. PEARCE retourne à ANTALO. — Le ras marche à la tête de son armée, contre les GALLAS. — Bataille sanglante qu'il leur livre. — Le ras remporte la victoire. — Bravoure de M. PEARCE. — L'armée s'avance dans les plaines des EDJOUS. — Barbaries commises par des maraudeurs, en présence de M. PEARCE. — Entrevue du ras avec un chef GALLA, nommé LIBAN. — Retour à ANTALO. — Campagne de 1808, contre des chefs rebelles. — L'armée pénètre dans le pays d'HAMAZEN. — Chasse de l'Eléphant. — Retour à ADOUEH. — Lettres

du capitaine RUDLAND. — M. PEARCE se rend sur la côte de la mer. — Son séjour à MADIR. — Embarras où il se trouve, et dangers auxquels il est exposé. Il retourne et arrive à ANTALO.

EN m'entretenant avec M. Pearce et Debib, durant le chemin, j'avais découvert en partie l'impossibilité de me rendre à Gondar, comme je me l'étais proposé, impossibilité qui provenait des troubles dont les provinces intérieures étaient agitées, et de l'inimitié subsistante entre le ras Ouelled Selassé et Guxo, qui avait alors le commandement de quelques-uns des plus importans districts situés à l'est du Tacazzé. Dans une conférence que j'eus, le 16 mars, avec le ras, et où nous discutâmes long-temps le sujet de ma mission, non seulement il me confirma la réalité des obstacles dont je viens de parler, mais il m'assura aussi qu'il était absolument impossible que j'entreprise un tel voyage avant le mois d'octobre, temps auquel les pluies auraient cessé, et où lui-même se proposait de marcher vers Gondar, à la tête d'une armée, et que si j'osais m'avancer vers cette capitale, sans être protégé par des forces nombreuses, la haine que lui portait Guxo déterminerait, sans doute, ce chef à me faire arrêter, et très-probablement à me faire périr.



J'étais prêt à braver tous ces dangers ; mais je vis clairement que le ras ne le souffrirait pas, et je savais qu'il était inutile de résister à son autorité Je fus donc, à mon grand regret, obligé de renoncer à visiter Gondar ; car la dépense qu'aurait occasionnée la prolongation de la relâche de la *Marian*, et l'ordre qui m'était donné de retourner dans ce vaisseau, ne me permettaient pas d'attendre que le temps des pluies fût passé. Je me vis donc réduit à remettre au ras, ainsi que le portaient mes instructions, la lettre de Sa Majesté et les présens destinés à l'Empereur d'Abyssinie. Toute la semaine suivante fut employée à disposer ceux-ci pour les faire voir à la cour du ras. La glace peinte et devant servir de panneau de vître, le tableau représentant la Vierge Marie, et une belle table de marbre, choses qui arrivèrent intactes, firent le plus grand plaisir. On les envoya à l'église de Chélicut, où je me rendis sur-le-champ avec le ras, pour les faire disposer convenablement. La table de marbre fut destinée pour la communion, et l'on plaça le tableau au-dessus. Quant à la glace peinte, elle fut mise en un lieu où elle produisit un effet agréable, quoique peu brillant à cause de la construction particulière

de l'église, qui ne permettait pas de l'exposer en plein jour.

Tandis que tout cela se faisait, M. Pearce, à la demande du ras, joua d'une vielle organisée (1) qui, quelque temps auparavant, lui avait été envoyée en présent par le capitaine Rudland. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que l'instrument fût d'accord, jamais je n'écoutai de musique avec plus de ravissement.

Il est impossible de se figurer l'admiration que le ras et ses principaux chefs exprimèrent en contemplant nos présens. Différentes fois le ras garda, durant plusieurs minutes, et comme un homme absorbé dans ses réflexions, un profond silence, qu'il rompait ensuite en s'écriant : *Ezub, ezub!* Merveilleux, merveilleux! Il paraît qu'il se faisait dans son esprit, une révolution d'idées, à la vue d'objets à la réalité desquels il n'avait pas voulu croire. Bientôt le chef des prêtres récita une prière où le nom anglais fut répété souvent; et le ras, en sortant de l'église, donna l'ordre qu'on priât toutes les semaines pour la santé de S. M. le roi de la Grande-Bretagne.

L'effet que nos présens produisirent sur toutes les classes d'Abyssiniens, fut très-

(1) *Hand organ.*

remarquable. On cessa de mettre en doute la pureté de notre religion, le motif de notre visite ne fut plus un objet de soupçon, et notre importance s'en accrut tellement que, peu de temps après, le frère du roi me visita pour me mettre dans ses intérêts au cas où il se ferait quelque changement, chose à laquelle plusieurs personnes s'attendaient à cause des différens qui existaient entre le ras et Guxo. Je refusai constamment de me mêler des affaires du pays; et chaque fois qu'on m'en parlait, j'en faisais part au ras.

Je vais mettre sous les yeux du lecteur le tableau de tout ce qui s'est passé dans le Tigré, jusqu'à mon arrivée à Chelicut. Ce que je dirai m'a été communiqué, à diverses reprises, par M. Pearce, en présence d'Ayto Debib et d'autres Abyssiniens qui ont pris part aux événemens. J'employerai autant qu'il sera possible les expressions mêmes dont il s'est servi, et je ne me permettrai d'y ajouter qu'un petit nombre d'observations pour éclaircir et lier la narration.

J'ai indiqué dans mon premier journal les motifs qui m'avaient déterminé à laisser, d'après le vif desir que m'en avait exprimé le ras et la promesse qu'il m'avait faite de le traiter convenablement, M. Pearce en Abyssinie. Il

paraît que le ras tint cette promesse durant un certain espace de temps après mon départ; et M. Pearce demeura attaché au service de l'ozoro Setches, la légitime épouse de Ouelled Selassé. Cette dame était issue d'une des premières familles du pays, et en vertu d'une stipulation faite à son mariage, elle avait droit de recevoir la dîme des fusils et des vaches payés en tribut au ras. Il est peut-être nécessaire de faire remarquer que bien que d'après une ancienne coutume les chefs prétendent avoir le privilége d'épouser plusieurs femmes, l'église le leur refuse et n'en considère qu'une seule comme légitime. Le seul mariage regardé comme indissoluble par les prêtres, est celui après la célébration duquel les deux conjoints se sont approchés de la sainte Table ensemble. Le ras s'était soumis à cette cérémonie avec l'ozoro Setches ; et en conséquence, quoiqu'elle eût perdu son affection depuis longtemps, il n'avait pu rompre le lien qui les unissait.

M. Pearce demeura environ six mois près de l'ozoro comme un ami et un confident ; et c'était par lui que le ras faisait connaître ses résolutions à cette dame. Cependant, d'après les insinuations de pacha Abdallah, qui paraît avoir été dans les intérêts du nayb de Mas-

souah, et d'après celles de quelques autres personnes qui avaient conçu des soupçons sur la résidence de M. Pearce à la cour, le ras commença à le considérer d'un œil jaloux et le négligea. M. Pearce n'en continua pas moins à le suivre dans toutes ses excursions et à manger à sa table; mais vers la fin de l'année 1806, cette dernière prérogative lui fut enlevée, parce qu'il s'était plaint, en des termes trop peu mesurés peut-être (1), du mauvais traite-

(1) M. Pearce, dans une de ses lettres, décrit de la manière suivante, une querelle qu'il eut avec le ras. « Lorsqu'il vit, dit-il, que je m'acharnais contre ses » ennemis, il conçut beaucoup d'affection pour moi, et me » donna dix pièces de toile. Celles-ci étant *dépensées* * au » bout de neuf fois, j'allai le trouver et lui en demandai » d'autres. Sa réponse fut qu'il ne donnait à ses gens que » dix piastres pour deux ans, et qu'il ne m'en donnerait » pas davantage pour le présent. Je lui répondis qu'il res- » semblait moins à un gouverneur qu'à un gueux, et que je » ne voulais pas demeurer plus long-temps avec lui. La » dessus il me dit de partir, parce que j'étais trop or- » gueilleux pour rester avec ses gens. Je lui demandai » en quoi j'étais trop orgueilleux. Il me répondit que je » ne montrais pas la même humilité que les gens du pays. » Je repliquai, que ce n'était pas l'usage dans le mien de » s'incliner jusqu'à terre, comme les Musulmans lorsqu'ils

*On sait que la toile sert de monnaie en Abyssinie. (*Note du traducteur.*)

ment qu'on lui avait fait essuyer; et il se vit dans la dépendance, même pour sa subsistance, d'Ayto Debib et des jeunes amis qu'il avait à la cour. Durant ce temps, il étudia avec ardeur la langue du Tigré. Il jugeait avec raison qu'il n'y avait que la connaissance de cette langue qui pût lui faire prendre le dessus sur ses ennemis et regagner les bonnes graces du ras. Ses travaux furent couronnés par un plein succès, et bientôt après il trouva l'occasion d'exercer ses talens.

Il éclata, au mois de mars 1807, à Adoueh, une rebellion en faveur des descendans du ras Michael. Cette révolte était dirigée par plusieurs chefs qui, depuis long-temps, méditaient en secret la ruine du ras Ouelled Selassé. Ces chefs, de la plupart desquels il est fait mention dans mon premier journal, étaient Ayto Ischias, fils du ras Michael, Nebrida Aram, gouverneur de la province d'Adoueh, Ayto Hannes et Azage Giga, du Shiré, Guebra Amlac de Kella, et Salo, shum de Temben.

» font leurs prières, et que tout l'amour que les Anglais
» avaient pour leurs maîtres était dans leurs cœurs et
» non sur leurs lèvres ou dans leurs gestes. A cette ré-
» ponse il se prit à rire et me dit : C'est vrai. Mais malgré
» cela il ne me donna rien, et en conséquence je lui dis
» adieu. »

Toutes leurs forces étaient réunies aux environs d'Adoueh.

A la première nouvelle de cette conspiration, Ouelled Selassé, qui était à Adoueh, rassembla ses troupes; et il s'avança accompagné, comme le dit M. Pearce, des provinces d'Enderté, de Temben, de Giralta, d'Agamé, d'Haramat, de Womburta, de Desa, de Monos, de Wojjerat, de Salowé, de Bora et d'Avergale, vers Adoueh. M. Pearce, armé de son fusil, le suivit à pied. Ils prirent la voie de Haramat, et firent huit marches; mais à l'approche du ras, les rebelles s'enfuirent, et lui envoyèrent des messagers pour implorer leur pardon. Sa réponse fut qu'ils se rendissent à discrétion.

Tandis qu'on négociait, les rebelles rassemblèrent de grandes forces, la nuit, auprès de la ville, à un quartier de laquelle ils mirent le feu, dans l'espoir qu'il s'étendrait jusqu'à la maison où le ras, qui les croyait prêts à se soumettre le lendemain, reposait presque sans suite. M. Pearce était campé avec les troupes hors de la ville; mais ayant été réveillé par la vive lumière du feu, il prit son fusil et courut vers le ras. La flamme enveloppait la porte d'entrée. M. Pearce se fit jour

au travers sans en être trop atteint, et gagna en sûreté la maison. Il trouva le ras presque seul avec ses esclaves, aucun de ses chefs n'étant encore accouru à son secours. Quoique des brandons tombassent sur le toît sous lequel il était assis, il donnait avec la plus grande tranquillité ses ordres pour arrêter les progrès de l'incendie. A la fin, la porte d'entrée ayant été réduite en cendres, quelques-uns des principaux chefs arrivèrent et dirent que les ennemis étaient réunis. A peu près à cet instant, le kabit ou portier déclara que le Palambaras Guebra Amlac et d'autres chefs lui avaient offert un présent pour les introduire la nuit par la petite porte, dans le dessin d'assassiner le ras. Il fut ordonné de garder le secret sur cette tentative, afin de tendre un piége aux assassins. Dans le même temps, Kouquass Aylo fut détaché à la tête d'un corps de troupes considérable pour aller attaquer les rebelles rassemblés dans la plaine; et il s'ensuivit une action où ils eurent douze hommes de tués. Comme le ras s'en était douté, on vit, à la brune, le jour suivant, Ayto Ischias et Guebra Amlac, déguisés, se cacher près de la petite porte, s'attendant à être admis par le kabit. Le ras, informé de la chose, les fit envelopper par une troupe d'esclaves à la tête

desquels était M. Pearce, qui les surprit et les força de se rendre.

Ce coup inattendu mit fin à la rebellion. Le lendemain, les autres chefs implorèrent la miséricorde du ras. Guebra Amlac et Nebrida Aram furent envoyés prisonniers sur une montagne située près d'Antalo, et nommée par plaisanterie *al hadjy* ou le pélerinage. Salo, shum de Temben et Ayto Ischias furent dépouillés de leurs shummuts ou districts, et les autres en furent quittes pour une amende. On fut long temps avant d'avoir des preuves contre Ayto Hannes du Shiré; mais à la fin, Ayto Saiel, un de ses tenanciers ou vassaux jura qu'il avait pris part à la conjuration. En conséquence, il fut enlevé à la Maskal ou à la fête de la croix, époque à laquelle les chefs ont coutume de se rassembler, et il fut conduit à la montagne avec les autres conjurés. Ayto Saiel fut alors nommé shum du district de Shiré; mais à peine en eut-il pris possession, qu'il fut attaqué de nuit et massacré par Ouelled Haryat, frère d'Ayto Hannes. Le ras, informé du crime, chargea Azage Giga de la punition du meurtrier et de celle de ses complices; mais son parti était si fort, qu'il culbuta toutes les troupes envoyées contre lui. Ce succès ne put toutefois lui garantir la pos-

session du district. Le fils d'Ayto Saiel appela Hannes en duel et le tua. Le premier s'empara du gouvernement de la province, dont la tranquillité, dès-lors, ne fut plus troublée.

Le courage et l'activité que M. Pearce montra dans toute cette affaire lui valurent durant quelque temps les bonnes graces du ras, qui lui fit présent d'un mulet blanc, augmenta son traitement, et lui conféra le commandement d'une escorte qui reconduisit l'ozoro Touringa, sœur de Ouelled Selassé. La Maskal se fit cette année avec une somptuosité extraordinaire et fut très-nombreuse, les principaux chefs s'étant empressés de témoigner leur attachement au ras. On tua plus de bêtes que de coutume, et, pour se servir de l'expression de celui de ses secrétaires que le ras affectionnait le plus, « le maiz coula en abondance comme les eaux d'une rivière. »

Les ennemis de M. Pearce ne tardèrent pas à lui nuire dans l'esprit du ras, auquel en conséquence il déclara hardiment que, s'il n'était mieux traité, il passerait du côté des Gallas, qui étaient sur les confins de la province de Lasta, et qu'il offrirait ses services à Gojy, leur chef. Le ras, qui avait les Gallas en horreur, fut très-courroucé de cette menace, et dit à M. Pearce qu'il saurait bien

prévenir l'exécution d'un tel projet, mais qu'au surplus il était le maître de se rendre partout ailleurs, et qu'il ne voulait plus le voir. Ayant fait ses adieux à quelques amis, M. Pearce monta sur son mulet, et partit accompagné de deux domestiques, un jeune homme et une jeune fille, que ses bons traitemens avaient attachés à son service. Il ne savait où porter ses pas; mais ayant appris qu'il était possible de se rendre à Gondar par la province de Lasta, il tourna vers le sud; et desirant de quitter le voisinage d'Antalo avant que sa querelle avec le ras fût connue, il fit diligence et parvint à la province de Vojjerat en deux jours, ayant marché dix heures chaque jour.

Les habitans de cette province descendent, dit-on, des soldats portugais qui se sont établis dans le pays au milieu du quinzième siècle, descendance dont ils s'enorgueillissent. Ils sont d'une taille plus élevée, et sont plus vigoureux que la plupart des Abyssiniens; et leur fidélité envers leurs chefs est si grande qu'elle a passé en proverbe (1).

(1) Les habitans du Vojjerat forment, à mon avis, un contraste frappant avec les descendans dégénérés des Portugais dans l'Inde, ce qui peut être attribué à la différence du climat et de la manière de vivre. Les pre-

M. Pearce reçut l'hospitalité dans la maison d'un des aristis (fermiers). Il remarqua qu'il n'occasionnait pas cette surprise que la vue d'un homme blanc produit généralement dans les autres parties du pays. La femme de l'aristi eut beaucoup d'attention pour notre voyageur. Le lendemain, lorsqu'il partit, elle lui donna quelques gâteaux et une calebasse remplie de bouza.

Le 28, après avoir marché huit heures, et traversé le district étroit et montagneux de Wojjerat, M. Pearce arriva au bord d'une vaste plaine sans culture, et habitée par les Doba, l'une de ces tribus isolées de nègres, qui se trouvent entremêlées avec d'autres peuples dans toutes les régions de l'Afrique. L'histaire du pays, pour les temps les plus reculés, considère les Doba (1) comme des brigands

miers, orgueilleux d'être issus de vaillans guerriers, et habitant un pays montagneux, situé sous un ciel tempéré, sont forcés de mener une vie belliqueuse au milieu des nations sauvages dont ils sont environnés, et ils ont maintenu constamment leur indépendance et leur supériorité. Les autres, qui ne doivent la naissance qu'à de petits trafiquans, et qui vivent sous un ciel brûlant, dégénèrent bientôt dans les débauches des villes de l'Inde, et forment une classe d'hommes plus faibles même que les naturels du pays.

(1) *Vide Historiale description de l'Ethiopie*, par *Dom.*

très-redoutables. Il paraît cependant qu'ils ont eu beaucoup de peine à maintenir leur indépendance. M. Pearce, qu'on supposait voyager pour le service du ras, ne fut point inquiété par les habitans ; mais il eut peu de communication avec eux, parce qu'il ne savait pas leur langue.

Le 29, M. Pearce, après avoir marché sept heures, parvint au district d'Iyah, qui est possédé par une tribu de Gallas, dont le chef Ouelleda Shabo était connu par son extrême férocité. Notre voyageur déclara qu'il l'avait vu boire une corne presque entière de sang tiré du cou d'une vache, quoique, par une singularité remarquable, ni ce chef ni ses gens n'eussent voulu manger de la chair de l'animal qu'après qu'elle eut été grillée. Cette tribu de Gallas est appelée Assoubo par les Abyssiniens, nom qui, selon toute apparence, lui a été donné récemment, et provient de

Francisque Alvarez. Anvers, 1558, p. 129. « Ces hommes » de Dobas sont fort braves et vaillans gens : ayant une » telle loy que personne d'entr'eux ne s'y peut marier, » sans premièrement faire foy et déclarer, par serment, » d'avoir privé de vie douze chrétiens, ce qui rend ces » chemins tant décriez et si fort dangereux, que per- » sonne n'y ose passer, si ce n'est en caravanne, etc. » Ce passage a été écrit en 1520.

ce qu'elle a soumis les Aborigènes, et s'est emparée du pays d'Asab. Ces barbares sont à peu près païens, et l'arbre, nommé Ouanza, est considéré comme sacré parmi eux. Cependant, leur culte particulier est peu connu. Le pays qu'ils habitent est une forêt continue, et ils y mènent une vie dure et sauvage, occupés à faire paître leurs troupeaux, ou bien ils dévastent les terres de leurs voisins. Ils étaient en paix avec le ras Ouelled Selassé. En conséquence, ils accueillirent très-bien M. Pearce, et lui montrèrent les retraites de daims et de poules d'inde, dont le pays abonde. Il paraît qu'ils étaient enchantés de l'adresse avec laquelle notre compatriote se servait de son fusil.

Le 30, M. Pearce quitta Iyah, et se rendit à Mocurra, grosse bourgade, peuplée de Gallas musulmans, et soumise aussi à Ouelleda Shabo. Elle est à un mille d'un lac d'eau douce, que les naturels du pays appellent Ashangy, et qu'ils disent être presque aussi grand que le lac Tzana. Je crois qu'il y a erreur; car on peut faire le tour de ce lac en moins de trois jours. Il est nommé, dans la langue du Tigré, Tsada Bahri ou Mer Blanche, et l'on dit qu'il est des temps où il est tout couvert d'oiseaux. Les habitans du pays ont

une tradition portant, qu'une grande ville occupait jadis l'emplacement du lac Ashangy, et que Dieu, dans sa colère, la détruisit de sa propre main. Le district montagneux de Lasta s'étend au sud de ce lac.

Le 1er *octobre*, M. Pearce quitta Mocurra, et, après avoir longé le bord oriental du lac, il traverse le district de Wôfila, où commandait alors dégusmati Guéto, chef chrétien, qui avait épousé une Galla. Le même jour au soir, après avoir laissé sur sa gauche un petit lac, appelé Guala Ashangy, il gagna Doufat, village situé sur une des hautes montagnes du Lasta. Là le froid était très-vif, et il y avoit une gelée blanche. M. Pearce s'était dirigé à très-peu de chose près au sud. Quant au chemin qu'il fit chaque jour, on peut le mesurer sur la carte.

M. Pearce alla le lendemain à Senaré (1), l'une des bourgades principales du district. C'était la résidence de palambaras Ouelleda Tecla, frère du ras Aylo, gouverneur du Lasta. Ce dernier était prisonnier dans le camp de Gojy, entre les mains de qui il était tombé

(1) Senaré est, dit-on, à huit milles à l'ouest de Jummada Mariam, une des églises que l'empereur Lalibala a fait creuser dans le roc, et de laquelle on lira une description ci-après.

dans une escarmouche sur la frontière. Gojy, sachant combien, quelque mutilation que ce soit, nuit, dans l'esprit des Abyssiniens, à celui qui l'a soufferte, eut, en vrai Galla, la témérité de faire couper un doigt à Aylo. M. Pearce fut très-bien venu à Senaré, quoiqu'il vît clairement que sa marche vers le sud inspirait des soupçons aux principaux habitans du pays. Cela le détermina à ne s'avancer que jusqu'à l'Ain Tacazze, puis à se diriger en longeant la rivière vers le district de Samen, espérant pénétrer par-là, avec plus de facilité dans l'intérieur du pays. En conséquence il se joignit à quelques nomades, qui allaient de ce côté.

Le 3, après sept heures de marche, M. Pearce et ses compagnons de voyage parvinrent au sommet d'une haute montagne. Là ils passèrent la nuit, sous un arbre, sans avoir soupé, inconvénient qu'ils sentirent doublement, le temps étant très-froid. Le lendemain ils descendirent dans la plaine de Maizella. Ils y reçurent un accueil favorable dans un village, situé aux environs des sources du Tacazze, que M. Pearce alla visiter dans la soirée. Cette rivière, qu'on peut considérer comme un des principaux affluens du Nil, sort de trois petites sources (que les ha-

bitans appellent Ain Tacazze (1) ou l'œil du Tacazze), dont les eaux coulent vers un bassin, après lequel elles ne forment plus qu'un seul courant d'eau. On peut remarquer que depuis Antalo jusque-là, M. Pearce n'avait rencontré aucune rivière importante ; il ne se souvenait même que d'un seul ruisseau, et encore était-il faible. Il coulait vers le nord, et traversait le Wojjerat.

Le 5 *octobre*, M. Pearce marcha à peu près vers le nord, en suivant, pendant huit heures, les sinuosités du Tacazze jusqu'à Mukkiné, où cette rivière, après avoir reçu plusieurs ruisseaux, commence à devenir considérable, et a trente pieds de largeur. Le 6, ayant marché pendant cinq heures, notre voyageur gagna Selah-Ferré, haute montagne qui est à environ huit milles du Tacazze. Le 7, après six heures de marche vers le nord quart d'est, il parvint à Sokôta, lieu réputé la capitale de Lasta. Cette province, qui est partout extrêmement montagneuse, forme une barrière presque impénétrable, entre les deux grandes divisions de l'Abyssinie, comprises généralement sous les noms d'Amhara et de Tigré, les

(1) On dit que, depuis ces sources, il n'y a qu'une demi-journée de marche jusqu'à Lalibala.

montagnes n'offrant que deux défilés qui peuvent être gardés par un petit nombre de troupes.

M. Pearce représente les habitans du Lasta comme d'excellens écuyers, qualité rare parmi les montagnards. Cela peut provenir en grande partie des relations qui subsistent entre cette province et celle de Bemgeder, dont les habitans non seulement s'énorgueillissent de la race de leurs chevaux, mais sont renommés par l'art avec lequel ils les dressent. La langue du Lasta est l'Amharic, et les habitans portent leurs cheveux longs et tressés comme les peuples des provinces du Sud. A d'autres égards ils ressemblent plus aux Gallas que les Tigréens; et en général on les considère comme des fanfarons, quoique cependant ils ne manquent pas de courage.

La ville de Sokôta est située à environ dix milles du Tacazze, et M. Pearce la juge plus grande et plus peuplée qu'Antalo, qui en est à environ six jours de marche. Notre voyageur y reçut un accueil satisfaisant; mais, pour en assurer la continuation, il jugea prudent de cacher au lieutenant du ras Aylo, sa querelle avec Ouelled Selassé.

Peu de temps après avoir quitté Sokôta, M. Pearce arriva dans le district de Waâg, qui

avait pour shum, Ayto Confu, et était soumis au ras du Tigré. De ce point, laissant sur la droite, Bora et Salowa, il continua, durant trois jours, à marcher vers le nord, en longeant le Tacazze et en traversant le Gualiou, pays des Agaus; et il s'avança jusqu'à trente milles de Maisada, bourg que j'aurai occasion de décrire dans le journal d'un voyage que j'ai fait ensuite jusqu'au Tacazze. Dans toute cette marche vers le nord, M. Pearce ne rencontra aucune rivière considérable qui se jetât dans celle qui vient d'être nommée, quoiqu'il eût traversé, particulièrement à Mukkiné, un grand nombre de ruisseaux et de filets d'eau.

Les Agaus ont un préjugé singulier; c'est de ne pas fournir de l'eau à un étranger. M. Pearce, qui entra dans plusieurs de leurs huttes, en trouva toujours les propriétaires disposés à lui donner du lait et du pain, mais jamais d'eau. Comme il paraît qu'elle n'est pas rare dans le pays, leur répugnance à cet égard peut provenir de quelque superstition ancienne, ou d'une sorte de vénération pour les eaux, liée à l'histoire du Nil, idée que paraît confirmer l'usage où est ce peuple, d'établir toujours sa résidence sur les bords des grands affluens de ce fleuve.

Le 9 *octobre*, M. Pearce passa le Tacazze, à un gué où la rivière avait près de trois cents *yards* de largeur. Il se trouva ensuite dans le Samen, et après avoir fait environ quatre milles sur une pente roide, il arriva au village de Guinsa. Chemin faisant, il avait rencontré un moine errant, nommé Dofter Asko, qui, après quelques instans d'entretien, lui avait proposé de se joindre à sa petite troupe, ce à quoi M. Pearce, qui avait cru trouver en lui un bon compagnon de voyage, avait consenti sans peine. Dofter Asko était un homme d'une humeur enjouée, que la nature avait doué de grands talens, et qui, à plus d'instruction qu'on n'en a communément dans ce pays, joignait beaucoup d'artifice. Il allait de place en place, sans autre objet que d'abuser de la crédulité des peuples. A Guinsa, il se donna pour frère du feu abouna Marcorius, et pour fils du patriarche d'Alexandrie, supercherie dont les habitans furent si complettement dupes, que, durant les cinq jours qu'il passa dans ce lieu, ils ne cessèrent de lui faire des présens de chèvres, de miel, de lait et de ce dont toute la troupe avait besoin.

Dofter Asko joignait à ses autres talens, l'art de la médecine. Lorsqu'un malade s'adressait à lui, il traçait quelques caractères sur un

morceau de parchemin, ce qui non seulement devait guérir la maladie, mais détruire l'influence des esprits malins. Conformément à un charlatanisme, établi dans tout l'univers, il entreprenait aussi la cure de la stérilité, et lorsqu'il était consulté en pareil cas, c'était toujours derrière un paravant ou un écran qu'il donnait sa consultation. Il avait un livre latin où il prétendait lire, et il affectait d'être fort dévôt; mais M. Pearce ne tarda pas à juger que c'était un homme sans religion et sans principes. Voulant s'en débarrasser, il fit, le 14, une traite si longue, en recommençant à monter, que Dofter Asko ne pouvant plus le suivre, fut forcé de le quitter. En prenant congé de M. Pearce, il lui recommanda, du ton de l'amitié, de ne compter que sur sa propre intelligence pour vivre, « parce qu'il n'y avait que les fous, dit-il, qui mourussent de faim. »

Notre voyageur était alors parvenu aux deux tiers d'une des plus hautes montagnes du Samen, en suivant un sentier qui conduisait à une gorge profonde, formée par des torrens impétueux. L'aspect des environs était très-beau. De grands arbres de différentes espèces croissaient entre les rochers, et de temps à autre il y avait des échappées de vue sur un

pays immense. Le 15, au soir, M. Pearce arriva à Segonet, ville qui est située sur le côté oriental de l'Amba-Hai, et qui est une des principales de la province. Il y fut très-bien reçu par le dégusmati Ouelled Eyout, frère du gouverneur du Samen, auquel il fit part de son aventure. En conséquence, ce chef, après l'avoir retenu deux jours, lui donna une lettre de recommandation pour son frère, et il le reconduisit jusqu'à Inchetkaub.

Le 17, M. Pearce gagna Mishekka. Le conte de l'abouna étant parvenu jusqu'à ce lieu, tous les habitans, hommes, femmes et enfans, et même les prêtres, vinrent au-devant de lui, et lui offrirent en présent ce qu'ils avaient de mieux. La femme d'un vieux prêtre lui amena sa fille pour qu'il lui donnât sa bénédiction, et un vieillard de soixante et dix ans se prosterna à ses pieds, et les baisa. M. Pearce eut beau leur dire qu'ils se trompaient, son nouveau guide, que cette scène amusait, les confirmait dans leur erreur.

Depuis Mishekka le chemin devint fort âpre et la pente fort roide. La neige et la glace qui remplissaient chaque creux, rendirent le froid si vif que la jeune fille qui suivait M. Pearce en souffrit au point qu'elle en jeta les hauts cris.

Nos voyageurs passèrent le lendemain le

sommet de l'Amba-Hai, auquel ils ne parvinrent qu'après avoir lutté contre les plus grandes difficultés. La neige tombait, non pas avec violence, mais lentement et à gros flocons, « comme des plumes. » Le soir du même jour, M. Pearce et ses compagnons arrivèrent, après avoir descendu cinq heures consécutives, à Inchetkaub, où, selon la coutume, ils s'assirent à la porte du ras Gabriel, dont les gens, après les avoir fait attendre une heure seulement, les conduisirent à une hutte, et leur fournirent abondamment du pain et de la viande, avec une jarre de maiz, liqueur qui depuis long-temps n'avait approché de leurs lèvres.

Le 19, le ras Gabriel témoigna le desir de voir M. Pearce, qui lui fut présenté aussitôt. Ce ras était un grand homme de bonne mine, ayant le teint sombre, le nez aquilin, des yeux très-vifs, et une physionomie ouverte. Il était âgé d'environ quarante ans. Lorsque M. Pearce entra, il était assis sur une couche, et environné de prêtres. Après les premiers complimens, il interrogea, avec beaucoup de douceur, notre voyageur sur sa querelle avec le ras Ouelled Selassé. Voyant qu'il était instruit de la chose, M. Pearce lui en retraça toutes les particularités sans hésitation, puis il lui

déclara qu'il se proposait de se rendre à Gondar, et d'entrer au service de Zoldi du Gojam, ou de quelqu'un des chefs de l'Amhara. Le ras Gabriel ne lui répondit pas immédiatement sur ce sujet; mais il lui dit qu'il s'entretiendrait un autre jour avec lui, et il l'invita à se retirer pour aller souper.

Deux jours après, M. Pearce eut une nouvelle audience. Le ras Gabriel était encore environné de prêtres qui, à sa demande, firent à notre voyageur un grand nombre de questions sur sa religion et son pays. Il répondit de son mieux sur l'un et l'autre sujet, et, comme par bonheur, il était très-versé dans l'Ecriture-sainte, ses réponses causèrent une satisfaction générale. Lorsque l'interrogatoire fut fini, le ras Gabriel déclara que « Ses opinions (de M. Pearce) étaient très-justes, et que sa religion était bonne. » Depuis ce moment, il lui témoigna beaucoup d'égards; mais il remit de jour à autre à lui permettre de continuer sa route. Il le pressa même de retourner à Antalo, parti sage qu'il ne put encore se déterminer à prendre.

Depuis quelques jours M. Pearce avait aux yeux une douleur fort vive, qui, selon ce qu'il me dit, dégénéra alors en une véritable ophtalmie. Il en perdit temporairement la

vue, et il fut obligé de garder, pour ainsi dire, continuellement le lit. Dans cet état il reçut la visite d'une de ses plus intimes connaissances du Tigré. C'était une femme nommée Wirkwa. Elle était accompagnée d'un jeune homme, appelé Guebra Merri, qu'elle disait être son frère. Les deux domestiques vaquaient au-dehors à divers travaux. Wirkwa et Merri s'assirent près du lit du malade, et lui exprimèrent un intérêt si vif, qu'après qu'ils furent sortis, ils se félicita d'avoir trouvé de si vrais amis. Le retour de ses domestiques le tira d'erreur. « Les bonnes créatures » tout en l'amusant avec de douces paroles lui avaient volé un sac renfermant ses papiers, sa boussole, ses balles, sa poudre à canon, et divers autres objets. Ils avaient enlevé jusqu'à une pièce de drap, qui était étendue sur son lit pour lui servir de couverture, et qui appartenait à un de ses domestiques. Enfin, ils ne lui avaient laissé que les vêtemens qu'il portait, et son fusil que par bonheur il avait placé sous son traversin.

Le jour même où ce vol fut fait, quelques soldats du ras Ouelled Selassé vinrent à passer par Inchetkaub. Comme ils s'intéressaient à M. Pearce, ils se mirent à la poursuite des fugitifs. La fille fut arrêtée le lendemain, et

amenée devant le ras Gabriel, elle avoua le vol. A ce moyen, M. Pearce recouvra quelques objets ; mais sa boussole et ses papiers furent perdus à jamais, l'autre voleur qui les avait, étant parvenu à se sauver. La voleuse fut condamnée, par sentence du raz Gabriel, à être dépouillée de son *alœe* ou des ornemens en argent, qu'elle portait aux poignets et aux chevilles des pieds, et ils furent remis au domestique de M. Pearce, pour le dédommager du drap qu'il avait perdu.

Cette fâcheuse aventure, jointe à sa maladie, affaiblit considérablement le desir qu'avait M. Pearce de pénétrer plus avant dans le pays. En outre, ayant appris bientôt après que le ras Ouelled Selassé se voyait sur le point d'être attaqué par les Gallas, qu'on disait s'être avancés jusqu'aux environs d'Antalo, il résolut tout-à-coup de s'en retourner. Malgré le traitement qu'il avait éprouvé de la part du ras, il se sentait toujours beaucoup d'attachement pour lui ; et comme un véritable et fidèle vassal, il ne pouvait supporter l'idée de le voir accablé par ses ennemis. Son mal d'yeux étant fort diminué, il prit, au mois de *décembre* 1807, congé du ras Gabriel, pour qui il avait beaucoup de considération, et qui était tellement satisfait de sa conduite, qu'à

son départ il lui fit présent d'un mulet, d'une grande quantité de balles et de poudre à canon, et de cinq ouakeas d'or. En outre, il le fit accompagner par un de ses messagers de confiance, qu'il chargea de parler au ras en sa faveur.

Le 24, M. Pearce et ses compagnons de voyage gagnèrent Mishekka, où ils eurent de nouveau de la neige qui tombait avec tant d'abondance, que ce ne fut pas sans peine qu'ils purent trouver leur chemin. Le lendemain (qui était le 29 de Tisas (1) et le jour de Noël pour les Abyssiniens), il arriva à Sagonet, où il trouva dégusmati Ouelled Eyout qui célébrait la fête, et qui lui envoya un mouton et du maiz. Le jour suivant, la rivière étant fort grosse, nos voyageurs ne la passèrent que difficilement. Le soir, ils parvinrent à Maisada. La traite du 27 les conduisit à Asgevva; et le 29, ils arrivèrent à peu de distance d'Antalo. Plus ils s'étaient avancés vers cette ville, plus ils avaient trouvé le pays

(1) Les Abyssiniens, dit Bruce, (*Voyage aux Sources du Nil*, tom. V, p. 734 de la traduction française) commencent l'année le 29 ou le 30 d'août. On ignore, poursuit-il, d'où dérivent les noms de leurs mois; mais il est certain qu'ils n'ont de signification dans aucune des langues qu'on parle en Abyssinie. (*Note du traducteur.*)

en alarme, à cause de l'approche de Gojy et de ses Gallas, qui s'étant emparés de la plus grande partie du Lasta, n'étaient plus qu'à un jour de marche de l'Enderta. Cette nouvelle porta M. Pearce à presser sa marche; et le 30, de bon matin, il arriva à la porte même du ras. Plusieurs serviteurs de ce chef voulurent détourner notre compatriote de paraître en sa présence; mais il se fiait trop à la pureté de ses motifs pour concevoir la moindre crainte. Il fit donc demander audience et il fut admis sur-le-champ. Le contentement brilla dans les yeux du ras lorsqu'il le vit paraître, et s'adressant au gusmati Aylo du Lasta qui était à côté de lui, il lui dit en montrant M. Pearce: « Voyez cet étranger. Il est arrivé près de » moi, il y a environ cinq ans. N'étant pas » content de ce que je lui donnais, il me » quitta très-irrité; et aujourd'hui que plu- » sieurs de mes amis m'abandonnent et que » je me vois serré de près par mes ennemis, » il revient combattre à mes côtés ». Ayant la larme à l'œil, il dit à M. Pearce de s'asseoir, puis il ordonna qu'on lui mît sur les épaules du drap de la plus belle qualité; il lui fit présent d'un mulet, et lui assigna un revenu considérable en blé.

Environ huit jours après l'arrivée de M.

Pearce, les troupes des provinces de Tigré, d'Enderta, de Wojjerat, de Salowa, de Shiré, de Haramat, de Giralta et de Temben étant rassemblées, le ras se mit en marche pour aller à la rencontre de l'ennemi. Son armée se montait, dit-on, à trente mille hommes, parmi lesquels on pouvait compter mille cavaliers et plus de huit mille soldats armés de fusils à mêche. C'était la plus considérable qui eût été levée dans le pays depuis un grand nombre d'années : il s'agissait de repousser une des invasions les plus formidables que jamais les Gallas eussent faites en Abyssinie. Gojy, qui était à leur tête, passait pour le plus grand *jagonat* (guerrier) de son temps. Il avait sur le champ de bataille toute l'habileté qui avait rendu fameux le ras Michael; et il le surpassait même en férocité. Gojy descendait en ligne droite de ce Guangoul (1), de qui M. Bruce fait mention. Le pays qu'il gouvernait s'étend depuis le Nil, dans le Gojam, jusqu'aux montagnes du Lasta. On supposait que son armée se montait à plus de quarante mille hommes.

Le 12 *janvier*, jour du départ, l'armée Abys

(1) Il était fils d'Ally Gaz, fils d'Ally et petit-fils de Guangoul.

sinienne campa à Ivertou, qui n'est qu'à six milles d'Antalo. Elle y passa toute la journée du dimanche, les Abyssiniens évitant, autant que cela se peut, de se mettre en marche ce jour. Elle arriva, le 14, à Bet-Mariam, et le 15, elle campa dans le Wojjerat. Gojy, lorsqu'il en eut connu l'approche, se retira dans les montagnes du Lasta.

Le 17, les Abyssiniens arrivèrent au bord du lac Ashangy, où l'on donna l'ordre général « de piller, de brûler, d'anéantir ». Le 18, l'armée entra dans le district de Wofila, et le jour suivant, elle fit halte à Lât, au sommet d'une haute montagne du Lasta. Là, le ras détacha, sous le commandement du fit aurari Amlac, deux *Alikas*, ayant chacun cinquante fusils à mêche, qui rencontrèrent l'arrière-garde des troupes de Gojy, et tuèrent deux Gallas. Le 21, l'armée fit une marche forcée dans l'espoir de surprendre l'ennemi, qui se retirait en toute hâte pour éviter de combattre dans un pays de montagnes, la force des Gallas consistant principalement dans leur cavalerie. A la nuit, les Abyssiniens campèrent près de Senaré. Le 22, ils furent joints par quelques troupes du Lasta, que commandait Ayto Barea; et le même jour, l'ennemi étant à vue dans une plaine éloignée, on fit des dis-

positions pour livrer bataille. Ayto Ouelleda Samuel, Chelika Confu, Ouldo Gavi, Salafé Tusfa Mariam, et Ayto Aylo, furent envoyés à l'aile droite. Le fit aurary fut placé à l'aile gauche, et le ras demeura au centre avec le corps principal. La droite, en prenant position, fut attaquée par un corps avancé des troupes de Gojy. Ce corps, après avoir perdu une vingtaine d'hommes, fut obligé de se replier.

Le 24, l'armée Abyssinienne, lorsque par un mouvement spontanée toutes ses colonnes descendirent dans la plaine, offrit, au rapport de M. Pearce, un tableau frappant. Gojy campait du côté opposé avec toutes ses troupes; et pendant quelques minutes, on le vit distinctement occupé à reconnaître l'ennemi. Dans la soirée, plusieurs de ses cavaliers vinrent chercher de l'eau jusqu'à la portée du mousquet; mais les deux armées conservèrent leurs positions respectives. Les Abyssiniens se tinrent toute la nuit sur leurs gardes, de peur de surprise.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le ras rangea son armée en bataille; mais comme c'était un vendredi, et que, par superstition, les Gallas répugnent à combattre ce jour, Gojy se replia jusqu'à la plaine de Maisella, point

au-delà duquel, dit-il, rien ne pourrait l'engager à se retirer. Le ras, à la nuit close, assit son camp sur le bord de l'Ain-Tacazze, et, pour la dernière fois, il envoya un parlementaire faire des propositions d'accommodement à l'ennemi. Gojy entra en fureur à la vue de ce messager, et jura qu'il le pourfendrait s'il osait encore se présenter devant lui. « Retourne vers le *Badinsah*, lui dit-il avec un souris moqueur, et qu'il sache qu'avant que le soleil se soit couché encore une fois, lui et les siens éprouveront le même sort qu'Ally, mon aïeul, a fait éprouver, sur cette même plaine, au fils de Michael ». Il parlait du dégusmati Gabriel, fils du ras Michael, qui avait été tué sur cette même plaine de Maisella, avec la plus grande partie de son armée, dans un combat livré contre les Gallas commandés par Ally, aïeul de Gojy. On rapporta même que c'était par cette raison que ce dernier avait choisi ce champ de bataille.

En conséquence, le lendemain matin, l'armée du ras se disposa à combattre. Selon la coutume, les hommes armés de mousquets furent placés sur les flancs. L'aîle droite était commandée par un des frères du ras, et l'aile gauche par le palambaras Guebra Michael du Temben. Le ras se tint au centre avec le corps

principal. Poussant d'horribles cris, les Gallas, au premier choc, et bien que la mousqueterie les incommodât beaucoup, se jetèrent sur le centre avec une telle impétuosité, qu'ils le firent plier un moment. Le ras, outré de fureur, demanda le cheval de bataille auquel il donnait la préférence; mais ses officiers, qui ne voulaient pas qu'il exposât ses jours, firent éloigner le coursier. Sans hésiter un instant, le ras pousse en avant son mulet, et galoppe jusqu'à la première ligne. Son turban de mousseline blanche, et sa peau de mouton rouge qui flottait sur ses épaules, le firent remarquer de toute l'armée. « Le Badinsah! le Badinsah! » s'écrièrent aussitôt les troupes Abyssiniennes, qui chargèrent alors avec une telle furie, que la cavalerie de Gojy fut arrêtée au milieu de sa course. Les troupes postées sur les flancs firent plusieurs décharges de mousqueterie; les chevaux s'effarouchèrent, et en quelques minutes la confusion fut extrême parmi les Gallas.

M. Pearce avait été un des premiers à se porter en avant. Le ras l'ayant vu au plus épais de la mêlée, s'écria: « Arrêtez! arrêtez ce fou-là! » Ce fut vainement. M. Pearce s'exposa encore plus aux coups, et bientôt on le perdit de vue. Peu de temps après, il tua un officier Galla

de quelque importance ; et le courage qu'il montra durant tout le combat, excita l'admiration de tous ceux qui l'entouraient. La déroute des troupes de Gojy devint générale, et les Abyssiniens, qui s'étaient conduits avec beaucoup de résolution, les poursuivirent jusqu'à Zingilla, c'est-à-dire l'espace de seize milles. Gojy eut beaucoup de peine à s'échapper à la tête d'un petit nombre d'hommes.

Le lendemain matin, on mit aux pieds du ras, dans son camp, qui était assis sous la haute forteresse de Zingilla, dix-huit cent soixante-cinq de ces barbares trophées, qu'en pareille occasion, les Abyssiniens détachent des corps des ennemis tués (1). Cette victoire ne fut achetée que par la perte de trente-cinq soldats et de deux chefs d'un ordre inférieur, Chelika Murdou, et Ayto Guebra Mehedin, qui périrent au commencement de l'action. La troupe de musiciens de Gojy, une de ses épouses, et un nombre infini de femmes de

(1) Cette horrible coutume, si elle n'a pas été empruntée des juifs, vient probablement des Gallas, et on en a fait mention de très-bonne heure, comme étant pratiquée sur la côte orientale d'Afrique. *Vide De Bry*, 1599, « *de Caffrorum Militiâ. Victores victis, cæsis et captis pudenda excidunt, quæ exsiccata regi in reliquorum procerum presentis offerunt*, etc. »

sa suite, furent pris avec différens ustensiles de cuisine.

La forteresse de Zingilla se rendit; et vingt-cinq Abyssiniens de marque, que Gojy avait renfermés dans cette place, recouvrèrent la liberté. Dégusmati Tumro, gouverneur de la province de Begemder, qui depuis ce temps se montra fort attaché aux intérêts du ras, fut de ce nombre. Les troupes s'arrêtèrent deux jours autour de Zingilla. Elles firent ensuite quelques milles jusqu'au bord d'un précipice que M. Pearce dit être le plus escarpé qu'il eût jamais vu. On jouit de là d'une vue qui s'étend fort au loin sur les plaines des Edjous. Les troupes y demeurèrent campées sept jours, pendant lesquels on détacha pour butiner des partis qui engagèrent continuellement des escarmouches avec l'ennemi. On nomme Worari les soldats qui font ce genre de guerre.

L'armée se mit en mouvement, le 5 *février* 1808. Elle descendit le précipice dont je viens de parler, et elle entra dans les plaines des Gallas. Cette invasion répandit une vive alarme dans le pays ennemi; et Gojy renvoya au ras, avec un pavillon de trève, quatre prisonniers qu'il avait faits. Il offrait de remettre sa cause à l'arbitrage de Liban, autre puissant chef de Gallas, qui vivait en bonne intelligence avec

le ras. Liban était fils de Mahomed Kolassé et petit-fils de Hamed. C'était un beau jeune homme, de l'âge d'environ vingt ans, qui commandait dans une grande étendue de pays, comprenant une partie du Begemder, tout l'Amhara, et la plus grande partie d'une vaste région qu'on appelait autrefois le royaume d'Angoté. Bientôt après la réception du pavillon, les tambours battirent dans tout le camp, et il fut défendu, sous peine de mort, de commettre aucun acte d'hostilité. Cependant la trève fut de courte durée. Quelques soldats, sortis le lendemain pour aller faire du fourrage, ayant été tués par les Gallas, les tambours se firent entendre de nouveau, et il fut permis aux Worari de recommencer leurs excursions.

Il se commet dans ces expéditions désordonnées des actes de cruauté qui paraissent confirmer le rapport que M. Bruce a fait d'une scène dont il a été témoin en se rendant d'Axum au Tacazze (1), rapport qui a soulevé la critique contre ce voyageur. Je vais rapporter un de ces traits sur le témoignage de M. Pearce, qui l'a vu de ses propres yeux. — Le 7 *février*,

(1) Voyez la traduction française du *Voyage de Bruce*, tom. V, p. 292. (*Note du traducteur.*)

il partit avec des soldats du Lasta qui allaient en maraude. Dans le cours de la journée, ils s'emparèrent de plusieurs têtes de bétail, avec lesquelles, le soir, ils retournèrent vers le camp. Ils avaient grand' faim depuis long-temps, et il leur restait encore beaucoup de chemin à faire. Un d'entre eux proposa aux autres de couper le *shoulada* d'une de leurs vaches. M. Pearce ne comprit pas d'abord le sens de ce mot; mais il ne l'ignora pas long-temps. La proposition ayant été acceptée, on saisit l'animal par les cornes, on le jeta à terre, et on lui coupa à la croupe, près de la queue, deux morceaux de chair, qui ensemble pouvaient bien peser une livre. Autant que je pus m'en assurer, ils faisaient partie des deux *glutei maximi*, ou des plus gros muscles des cuisses. Voilà ce qu'on nomme le shoulada. Les soldats remirent la peau sur chaque blessure, à laquelle ils appliquèrent de la bouze de vache. Ensuite ils chassèrent l'animal devant eux, et en même temps, ils se partagèrent les tranches de viande toutes saignantes. Ils en offrirent à M. Pearce; mais ce qu'il venait de voir l'avait trop dégoûté pour qu'il acceptât leur offre, quoiqu'il eût une telle faim que si la vache avait été tuée, il en eût mangé de la chair crue, chose qu'il n'avait jamais pu

faire, quoique la coutume soit générale dans le pays. Après l'opération barbare qu'elle avait subie, la vache fut un peu boîteuse; mais elle n'en regagna pas moins le camp, sans paraître autrement incommodée; et immédiatement à leur arrivée, les Worari la tuèrent pour leur souper.

La coutume de couper le shoulada et très-rarement suivie, même en cas d'extrême nécessité; mais d'après le rapport de plusieurs personnes qui en ont été témoins oculaires, surtout parti les troupes du Lasta, il est certain qu'elle existe. Je ne me serais pas étendu si longuement sur cette action révoltante, qu'un soldat même dévoré par la faim, ne devrait jamais se permettre, si je n'avais cru devoir le faire par égard pour la mémoire de M. Bruce (1), dont, en plusieurs occasions, je me suis vu forcé de relever les inexactitudes. Je dirai ici que les Abyssiniens sont fort experts dans l'art de disséquer une vache, ce

(1) La plus forte objection qu'on fasse contre le trait rapporté par M. Bruce, c'en est la cruauté; mais je tiens de deux personnes dignes de foi, qu'elles ont vu, en Angleterre, un garçon boucher traîner sur l'herbe, avec une insensibilité qu'on attendrait à peine du barbare le plus féroce, un chien qu'il venait d'écorcher, mais qui était encore en vie et qu'il voulait noyer à la rivière.

qui provient de la nécessité d'en diviser exactement les diverses parties pour les distribuer à tous ceux qui ont le droit de réclamer une certaine portion de tout animal qu'on tue. Je dois déclarer aussi que chaque fois que j'ai prononcé le mot shoulada à un Abyssinien, il l'a compris parfaitement.

Il ne faut pas toutefois confondre ce fait particulier avec la coutume générale que M. Bruce attribue aux Abyssiniens, de conserver tout vivant l'animal, tandis qu'ils en dévorent la chair (1), raffinement de cruauté qui suffirait pour les placer au dernier rang de l'espèce humaine. Je suis toujours convaincu qu'il s'est trompé sur ce point. Je n'ai jamais vu la chose, et jamais je n'en ai entendu parler ni à M. Pearce, ni à aucune autre personne avec qui j'aie conversé. Le ras Kasimaj Yesous, dofter Esther et plusieurs autres Abyssiniens très-recommandables qui avaient passé la plus grande partie de leur vie à Gondar, m'ont déclaré positivement qu'ils n'avaient aucune connaissance d'une coutume si barbare. Ils m'ont même assuré qu'elle était impossible, et, pour

(2) Voyez la traduction française du *Voyage de Bruce*, tom. V, p. 633. (*Note du traducteur.*)

preuve, ils m'ont dit que ce serait une sorte de sacrilège, parce que celui qui tue l'animal aiguise toujours son couteau, et détache presque entièrement la tête du col, après avoir fait cette invocation : « *Bism Ab oua Ouelled oua Menfous Kedom* ». Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, ce qui donne à l'acte une sorte de sanction religieuse.

Quelques jours après que l'armée Abyssinienne eut assis son camp dans la plaine (temps durant lequel Gojy envoya plusieurs messages au ras pour appaiser son courroux), il y arriva une députation chargée par dégusmati Liban de régler une entrevue de ce chef avec le ras Ouelled Selassé. Il fut convenu qu'elle aurait lieu à mi-côte d'une haute montagne, sur laquelle Liban était campé. Le 8, le ras, accompagné de trente personnes, qui étaient celles en qui il avait le plus de confiance, se mit en marche, et arriva bientôt au rendez-vous. Liban n'osa descendre, tant était grande la terreur que lui inspirait Ouelled Selassé. En conséquence, celui-ci, avec cette intrépidité qui l'a distingué dans tous les temps, prit avec lui M. Pearce et deux de ses plus braves jagonahs (guerriers), et s'avança jusqu'au milieu du camp de Liban, qu'il trouva assis sur une pierre, en face d'un corps

de troupes. On ne peut voir un exemple plus frappant de la supériorité qu'assurent le courage et l'esprit dans un pays barbare. Quoique le ras fût si faible qu'à peine pouvait-il se soutenir seul, et que Liban au contraire fût dans toute la vigueur de l'âge, l'approche du vieillard le saisit d'une telle frayeur, qu'il fut quelque temps sans pouvoir proférer un mot. A la fin, ayant recueilli ses esprits, il entra en matière, et il fut arrêté que les hostilités cesseraient, à condition que Liban se rendrait caution de la bonne conduite de Gojy, qui de son côté devait s'engager à ne faire aucune invasion en Abyssinie, tant que le ras vivrait.

Avant de décrire le retour du ras vers sa capitale, je donnerai une courte notice des Gallas soumis au commandement direct de ces deux puissans chefs, Gojy et Liban.

J'ai dit ci-devant que les Gallas sont entrés en Abyssinie, du côté du sud, par la voie de Mélinde et de Patté, et je crois qu'il y a peu de doute à élever à ce sujet, les tribus de ces peuples formant toujours une chaîne qui s'étend sans interruption jusqu'à ces deux points. Comme les Goths et les Vandales, qui se sont répandus sur la plus grande partie de l'Europe, les Gallas ont pénétré par tribus dis-

tinctes ou séparées dans cette partie de l'Afrique, à différentes époques, selon l'avantage qu'ils pouvaient trouver à s'y établir. De même que les premiers ces tribus se sont naturalisées en peu de temps, et plusieurs d'entre elles ont adopté le langage, les mœurs et les coutumes des peuples qu'elles ont conquis.

Quant à leurs invasions en trois grandes divisions, composées de sept tribus chacune, quant à « leurs rois élus tous les sept ans et qualifiés du titre de Lubo et de Mouty », quant à « leurs conseils de chefs », et à toutes les autres particularités rapportées par M. Bruce, il paraît, ou que ce sont des coutumes ou des traditions particulières aux Gallas du Maitsha, avec qui ce voyageur s'est entretenu (1), ou qu'elles sont restreintes uniquement aux tribus méridionales (2); car on ne connaît pas de gouvernement de ce genre parmi celles dont je parle ici. Autant que j'ai pu m'en assurer près du ras, qui savait la langue des Gallas et semblait en posséder parfaitement l'histoire, leurs tribus n'ont de lien commun que le langage. Du moins en connaît-on vingt qui sont

(1) Voyez le tom. III, p. 411 de la traduction française du *Voyage de Bruce*. (*Note du traducteur.*)

(2) Je donnerai ci-après quelques détails sur ces tribus

entièrement indépendantes et quelquefois ennemies les unes des autres. Chacune a son chef particulier ; et le caractère des diverses tribus diffère essentiellement, selon le district où elles se sont établies.

Les deux plus grandes divisions de Gallas, qui sont connues sous le nom générique d'Edjous, vivent sous les lois des deux chefs dont il vient d'être fait mention, Gojy et Liban. Le premier, dit-on, est le plus puissant des deux, ce qui paraît être dû principalement à son courage ; car l'autre régit un pays plus considérable, il entretient un corps de cavalerie plus nombreux, et Gojy lui-même lui donne le titre supérieur d'imam. Le dernier réside généralement dans un district appelé Werho-Haimanot, près de la rivière de Bashilo ; et partie de ses sujets sont plus civilisés que le reste de leurs compatriotes. J'ai vu plusieurs des premiers à la cour du ras ; ni leurs manières, ni leurs vêtemens, ne semblaient inférieurs à ceux des Abyssiniens. On dit qu'ils se sont tellement naturalisés dans l'Amhara, que les principaux d'entre eux en parlent la langue et portent les mêmes vêtemens que les habitans. Ces progrès dans la civilisation peuvent être attribués en grande partie, je crois, à leur conversion à la religion mahométane,

qui, malgré tous ses défauts, tend jusqu'à un certain point à inspirer des sentimens d'humanité à ses sectateurs, et qui a amené l'abolition de ces rites et de ces pratiques inhumaines, qui, auparavant, déshonoraient les nations orientales de l'Afrique.

Les subdivisions des Edjous Gallas sont nombreuses. Celles qui obéissent à Gojy sont nommées Djawi et Toloumo. Celles qui sont commandées par Liban se nomment Wochali, Woulo et Azowa. Au nord-est du pays qu'elles habitent résident les tribus plus barbares des Assoubo. Le ras me dit aussi qu'outre celles-ci, et outre les Maitshaet les Boren-Gallas, qui habitent dans le Gojam, on trouve près de l'Abay ou la rivière blanche, une autre tribu qui se nomme Woldutchi, et qui conserve toute la férocité de ses premiers ancêtres. Les Woldutchi, comme les Assoubo, boivent le sang chaud des animaux (1). De même que quelques-uns des naturels de l'Afrique orientale, ils en portent les entrailles en guise

(1) Croirait-on qu'au quinzième siècle, un roi de France, Louis XI, « buvait du sang qu'on tirait à des » enfans, pour corriger l'âcreté du sien! » Le fait est rapporté sérieusement par un commentateur de Philippe de Commines, sur l'autorité de Gaguin, et sans la moindre observation sur l'atrocité de l'action.

d'ornemens, et ils continuent à monter des bœufs.

Dans le cours des conversations que j'ai eues sur ces divers sujets, j'ai fait plusieurs recherches sur ce que M. Bruce a dit de Guangoul (1). Le ras m'a assuré que cela ne pouvait être exact, qu'il avait connu Guangoul, que ce chef avait un air très-respectable, et que lorsqu'il allait à la cour, on lui témoignait beaucoup de considération. Il me dit en même temps que des scènes du genre de celles que décrit M. Bruce y sont représentées souvent par des bouffons. Ainsi, il n'est pas invraisemblable que ce soit là l'origine du conte fait par M. Bruce, si ce n'est pas la copie fort augmentée d'un récit de Jérôme Lobo (2), qui a vu pareille chose parmi les Gallas, aux environs de Jubo; car M. Bruce, quoiqu'il eût l'habitude de maltraiter les jésuites, ne dédaignait pas de leur faire des emprunts assez considérables, ce dont le lecteur peut juger en comparant ses écrits et ceux de Tellez ou de Lobo, et particulièrement du premier, à qui il a pris des pages tout entières sans le citer.

(1) Voyez le tome VII, p. 208 de la traduction française du *Voyage de Bruce*. (*Note du traducteur.*)

(2) *Relation Historique de l'Abyssinie*, p. 23.

La paix ayant, comme je l'ai dit, été conclue avec les Gallas, on se fit des présens de part et d'autre, et le ras se mit en marche, le 20, pour s'en retourner par la voie de Zingilla et les sources du Tacazze. Le 22, M. Pearce alla visiter, avec quelques-uns des principaux chefs, l'église révérée de Jummada Mariam, qui est taillée dans un roc escarpé, et qui est environnée de massifs de sapins. Il paraît que c'est une de ces excavations singulières, si minutieusement décrites par le père Alvarez (1), qui les a visitées deux fois durant son séjour en Abyssinie, et qui suppose qu'elles ont été creusées au dixième siècle par ordre d'un empereur d'Abyssinie, nommé Lalibala. Selon M. Pearce, cette église est semblable à une autre que j'ai vue la première fois que je me suis rendu à Chelicut, et qui est appelée Abba os Guba (2).

(1) Voyez *Alvarez, Description de l'Ethiopie*, p. 139 et suiv., et *les Commentaires de J. Ludolf*, p. 235. « Ce sont églises, toutes entièrement cavées dans pierre vive, taillée d'un artifice incroyable : et se nomment ces églises Emmanuel, Saint-Sauveur, Saint Marie, Sainte-Croix, Saint-George Golgota, Bethléem et les Martyrs. »

(2) Consultez les *Voyages du lord Valentia*, tom. III, p. 70 de la traduction française *.

Cette église a été visitée aussi par Alvarez. Voyez à la

* Le nom de cette église est écrit Abouhasoubha, dans la première relation de M. Salt. (*Remarque du traducteur.*)

Comme le plan de cette église n'avait pas encore été publié, j'ai cru devoir le donner, en y joignant celui de l'église que M. Pearce a visitée, et qu'Alvarez (de qui vient ce plan) dit être sous l'invocation de Notre-Dame (1). J'ai placé aussi sur la même planche, et d'a-

Page 119 de son ouvrage. Cet auteur dit que tout auprès coule un ruisseau, appelé Coror. C'est probablement le Warré, dont les cartes modernes ont fait depuis une rivière beaucoup trop considérable.

(1) Alvarez, *Description de l'Ethiopie*, p. 142. « L'église de Notre Dame n'est pas si grande que Saint-Sauveur; mais elle est plus industrieusement labourée et d'un ouvrage plus artificiel, ayant trois nefs, dont celle du milieu est très-haute, embellie de plusieurs tailles de roses, merveilleusement bien tirées sur la pierre même. Chacune d'icelles nefs a cinq colonnes, soutenant leurs arcs en voûte, fort bien liées ; et y a une fort haute colonne de surcroît vers la croisée, sur laquelle s'appuie une poile. On voit, au bout de chacune nef, une église et son autel, — et contient cette église, nonante trois paumes en longueur et soixante-trois en largeur, ayant davantage devant les trois principales portes, quatre colonnes carrées par dehors, loin de la muraille environ quinze paumes, avec trois autres qui semblent joindre à la muraille : ayant d'une à autre leurs arcs enrichis de beaus ouvrages. — Le circuit de l'église est fort large et plaisant tant d'un côté que d'autre : et appert la montagne d'autour venir à la même hauteur de l'église. Il y a encores en front des portes principales entaillées au même roc, une grande maison, etc. »

près la même autorité, le portail d'une autre de ces excavations, de la réalité de laquelle je ne doute pas, vu quelle ressemble, pour l'architecture, à une ruine que j'ai trouvée aux environs d'Axum (*Voy.* pl. XVIII). M. Pearce dit que le travail de l'église qu'il a visitée devait être fort curieux, et que l'ensemble de l'édifice devait être fort imposant. Les prêtres qui la desservaient avaient quelques livres portugais ou latins; mais ils ne voulurent point s'en défaire, parce qu'ils les considéraient comme de précieuses reliques, qu'ils exposent quelquefois à la vénération des peuples.

Le 23, l'armée se rendit à Cobah, et le jour suivant, elle alla à Douiat, puis elle marcha vers Antalo, où elle arriva, le 1er. *mars*. La conduite que M. Pearce avait tenue pendant la campagne, lui concilia la bienveillance du ras ainsi que celle de ses principaux officiers. Guebra Michael, shum du Temben, lui fit, depuis ce temps, un traitement annuel en blé. Le ras lui donna un beau mulet et vingt pièces de toile valant vingt piastres; et non seulement il lui accorda le privilége de manger tous les jours à sa table, mais il l'envoya chercher pour les repas de minuit, où les convives jouissaient presque toujours de la présence de la

belle Ozoro Mantaub. Ce fut vers ce temps que M. Pearce épousa une jeune personne très-aimable, dont le père était un vieux grec nommé Sidy Paulus. Elle était beaucoup plus blanche que les autres femmes du pays, et elle avait des manières fort engageantes.

Les affaires ayant repris ainsi leur cours naturel, le ras alla de Moculla à Gibba, de Gibba à Chelicut, et de Chelicut à Antalo, jusqu'à la fin des pluies, qu'éclata une révolte, à la tête de laquelle étaient Soubagadis, une de mes anciennes connaissances, et ses deux frères, Guebra Gouro et Agous, qui refusaient d'acquitter le tribut. Au commencement de l'année 1809, le ras se mit en marche pour étouffer cette rebellion. L'armée arriva, le premier jour à Dola, le second à Aggoula, le troisième à Saada-Amba-Haramat, et le quatrième à Ade Kolkol, dans l'Agamé. Le sixième jour, elle gagna Mokiddo, lieu aux environs duquel les troupes demeurèrent campées durant deux mois. Elles y perdirent un grand nombre d'hommes par le genre de guerre que leur fit l'ennemi, qui le jour s'enfonçait dans les montagnes, et qui la nuit fondait sur les campemens du ras, et tuait tous les traîneurs qu'il pouvait rencontrer.

Dans le temps où l'armée occupait cette po-

sition, M. Pearce, Badjerund Tesfos, Shalaka Lafsgi, et autres gens du ras, firent une excursion pour enlever du bétail qu'on savait caché quelque part. Ils s'emparèrent de trois cents bœufs; mais ils perdirent beaucoup de monde, Guebra Gouro s'étant posté, avec quatorze de ses meilleurs tireurs, sur la crête d'un rocher formant saillie et entièrement inaccessible pour les ennemis. De là, les rebelles abattaient tout homme qui s'approchait à la portée du mousquet. M. Pearce fut une fois si près d'eux, qu'il ne perdit pas un mot de ce que Guebra Gouro adressait à ses gens, et il l'entendit distinctement leur dire de ne pas tirer sur lui, M. Pearce, ni sur Ayto Tesfos. En même temps, par une sorte de politesse sauvage, il cria à ceux-ci de ne pas s'avancer jusqu'à la portée de ses fusils, parce qu'il desirait qu'il n'arrivât aucun mal à des hommes qu'il considérait comme ses amis.

Lorsque M. Pearce me raconta ce trait, je fus singulièrement frappé de la ressemblance qu'il offre avec plusieurs passages de l'ancien Testament, et particulièrement avec celui où David « s'arrêtant sur le haut d'une montagne qui était fort loin, appela de là, à haute voix, les gens de Saül et Abner, fils de Ner, et lui cria : « Abner, ne répondrez-vous donc point? »

Et Abner ayant répondu, David reprit : « Voyez donc maintenant où est la lance du roi et la coupe qui était à son chevet ? » Le lecteur versé dans l'Ecriture Sainte ne pourra s'empêcher, je crois, de remarquer, dans le cours de ma narration, la ressemblance qui existe entre les usages des Abyssiniens et ceux du peuple juif, avant le règne de Salomon, époque où les relations que forma ce peuple avec les étrangers, et l'introduction du luxe qui en fut la suite, paraissent en avoir sensiblement altéré le caractère. Quant à moi, j'avoue que durant mon séjour en Abyssinie, j'étais si frappé de cette ressemblance, que par fois je ne pouvais m'empêcher de m'imaginer que j'habitais parmi des Israélites, et que j'étais reporté à quelques mille ans en arrière, c'est-à dire au temps où les rois étaient pasteurs, et où les princes de la terre, armés de lances et de frondes, al-

(1) Voyez *Samuel*, Liv. I, ch. 24 et 26, où se trouvent plusieurs passages remarquables, qui pourraient être appliqués aux faits retracés dans le texte de ma narration, M. Pearce aurait pu dire à Guebra Gouro, avec beaucoup de vérité, ce que Saül dit à David : « Et vous m'avez donné » une grande preuve de l'affection que vous avez pour » moi, puisque le Seigneur m'ayant livré entre vos mains, » vous m'avez conservé la vie. * »

* On s'est servi, dans cette note et dans le texte, de la traduction de le Maistre de Sacy. (*Note du traducteur.*)

laient, montés sur des mulets, combattre les Philistins. Il est presque inutile de faire remarquer que les sentimens des Abyssiniens pour les Gallas sont empreints de cette haine invétérée qui animait les Israélites contre leurs ennemis.

Le ras voyant qu'il ne pouvait atteindre ceux qu'il voulait réduire à la soumission, brûla Mokiddo et fit retraite, après avoir conféré le pays à Thadou, frère des chefs rebelles, ses forces étant jugées suffisantes pour repousser toute aggression de la part de ceux-ci.

Le premier jour, l'armée se rendit à Adegraat, puis à Gullimuckida. Elle arriva le troisième jour à Seraxo, petit canton régi par Ayto Ouelleda Samuel, qui était attaché fermement aux intérêts du ras. En conséquence, on donna l'ordre de s'abstenir de tout pillage. Trois jours après, l'armée passa par Sawa et Riva-Munnai, et elle parvint à Gehassé, petit canton qni appartenait à Ayto Debib, l'ami de M. Pearce. Là, quelques soldats ayant, malgré des ordres contraires, commis des actes d'hostilité, le ras entra dans une telle colère, qu'il monta à cheval sur-le-champ et courut vers la place; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les chefs l'empêchèrent de tuer de sa propre main un des coupables.

Le lendemain, l'expédition dont j'ai parlé partit pour Zewan Buré. En même temps, on fit une attaque contre le district du shum Ouldo, où l'on prit, dit-on, outre une prodigieuse quantité de blé, plus de trois mille têtes de bétail en un jour. En conséquence, tout le camp fit bonne chère, non sans qu'il y eut un peu de désordre, durant quelques jours. Après avoir passé là une semaine, le ras traversa la plaine de Zarai, entra dans le district de Seraoué, et s'avança jusqu'aux confins de l'Hamazen, où il y eut de fréquentes escarmouches avec les Shangallas, auxquels les Abyssiniens ont la barbarie de donner la chasse comme à des animaux. Les derniers, cependant, perdirent quatorze hommes dans cette petite guerre. Les habitans de la province d'Hamazen diffèrent beaucoup des autres Abyssiniens. A plusieurs égards, ils ressemblent aux sauvages qui existent aux environs de Sennaar. Comme eux, ils ont le teint sombre et les membres forts. Leur caractère est féroce ; et ils combattent avec une épée à deux tranchans.

Le carême étant arrivé, le ras assit son camp près d'Adebara, dans une belle et fertile plaine, située sur le bord du Mareb, qui fournit constamment sa table de diffé-

rentes espèces de poisson. Là, deux chefs puissans, Guebra Mascal et Ayto Salomon vinrent en grande pompe acquitter leur tribut; et peu de temps après le ras partit pour retourner à Adoueh. La plus grande partie de la marche se fit dans une épaisse forêt, où les troupes tuèrent quantité de gibier. On y fit aussi la chasse aux éléphans, chasse que Ouelled Selassé paraissait aîmer passionnément. M. Pearce m'a rapporté qu'on trouva un grand troupeau de ces terribles animaux, qui paissaient dans une vallée. Les troupes les enveloppèrent en formant un cercle autour d'eux, et soixante-trois trompes furent coupées et mises aux pieds du ras qui, assis sur une éminence, dirigeait toute la chasse. Dans le cours de cette récréation dangereuse il y eut un grand nombre d'hommes de tués, les éléphans s'étant jetés avec impétuosité dans un défilé où l'on avait posté des troupes pour les empêcher de s'échapper. Il n'arriva rien de digne de remarque dans le reste de la marche jusqu'à Adoueh (1).

Là, M. Pearce eut le bonheur de recevoir une lettre datée de Moka, du 17 mai 1809,

(1) On peut suivre cette marche sur la carte. J'ai indiqué, d'après les gisemens et les distances qui m'ont été donnés par M. Pearce, tous les lieux dignes de remarque.

que le capitaine Rudland lui avait écrite pour lui apprendre son arrivée en cette ville, et l'inviter à venir jusqu'à Buré, où lui-même promettait de se rendre. Il est impossible de concevoir le plaisir que fit cette lettre à M. Pearce. Conformément à l'invitation qu'elle contenait, il quitta le ras, à Adoueh, le 27 juin, et il s'achemina vers la côte. Il était accompagné de quatre de ses propres domestiques et de dix-sept hommes du ras, ainsi que d'un interprête Bédouin, qui était attaché au service de ce dernier, et qui parlait la langue du pays. En quatre jours M. Pearce gagna Sanafé, puis il descendit dans les plaines d'Assaduroua, où il rencontra Ally Manda, qui lui apprit qu'il n'était arrivé sur la côte d'autre navire que le daou d'Yunus, qui était à l'ancre à Amphila. Les gens du ras, déconcertés de cet avis, résolurent de s'en retourner, et M. Pearce partagea entre eux, à leur départ, la petite quantité de piastres que leur maître lui avait données pour son voyage. Ishmaiel, qui était shum du district et ami du ras, lui accorda une escorte de naturels du pays, commandés par Maimouda, son frère, qui avait ordre de l'accompagner jusqu'à Madir, et d'y attendre son retour. Après cinq jours de marche dans le pays d'Arata et

de Belessoua, M. Pearce arriva en sûreté à la côte, près de la pointe Hurtou. Ayant passé par Aréna, il se rendit à Madir, où il fut joint par Yunus Baralli, de qui il apprit avec une vive douleur que le daou avait quitté la côte, et qu'il n'y avait aucun moyen de faire parvenir directement à Moka, la nouvelle de son arrivée. Cependant il se procura une plume de bois, et il supplia un somauli de lui donner un petit morceau de papier, sur lequel il écrivit au capitaine Rudland. Yunus se chargea de porter ce billet jusqu'à Ayth, où il pensait qu'il pourrait trouver plus promptement les moyens de le faire passer à son adresse.

M. Pearce se vit alors dans la position la plus fâcheuse qu'on puisse imaginer. Il était au milieu d'une peuplade grossière, et adonnée au pillage, peuplade qui, en aucun temps, n'est disposée favorablement pour les Abyssiniens; et il lui restait six misérables piastres pour nourrir les quinze personnes qui étaient à sa charge. Il demeura dans ce pénible état de suspens jusqu'au 20 juillet, que, pour comble de malheur, un jeune homme, venu d'Ayth, lui annonça qu'Yunus y était encore, n'ayant pu trouver passage sur un navire pour se rendre à Moka. La troupe de M. Pearce souffrait déjà beaucoup du manque de vivres.

Depuis quelque temps elle ne subsistait que de la viande de chevre, qu'elle achetait à crédit, et on ne pouvait se procurer ni farine, ni pain sur la côte. A l'arrivée des nouvelles d'Ayth, elle faillit à être privée de sa dernière ressource, les habitans ayant refusé de lui faire d'autres fournitures, à moins qu'elle ne leur donnât en paiement, de ce qu'elle leur devait, ses boucliers, ses lances et ses coutelas. En conséquence, M. Pearce congédia les gens qu'il avait amenés, et il leur remit une lettre où il disait au ras, que le manque de vivres l'avait contraint à les prier de le quitter, mais qu'il avait résolu d'attendre le capitaine Rudland, dût-il lui en coûter la vie. Il ne lui resta plus alors que quatre domestiques, et malgré ce petit nombre de personnes à nourrir, il croit qu'ils seraient tous morts de faim sans l'arrivée d'un daou qui toucha au port. Adam Mahomet, le maître de ce navire, leur donna, par humanité, du djoary et des dattes pour la valeur de quelques piastres contre une lettre de change sur Moka, disant qu'il ne pouvait voir un Anglais mourir de faim (1).

(1) Ce sentiment paraît être général parmi les Arabes. La haute opinion qu'ils ont conçue des Anglais, les fait souffrir lorsqu'ils en voyent un dans le besoin. Un mar-

Quelques jours après, et lorsque tout espoir de voir arriver quelqu'un de Moka fut perdu, M. Pearce fut invité par un Somauli, qui trafiquait alors sur la côte, à se tenir sur ses gardes. Il ne tarda pas à découvrir, par son interprête, que Kodou, dola du lieu, avait, à l'instigation d'Ally Manda, comploté de l'assassiner, et qu'ils se proposaient de vendre ensuite comme esclaves les Abyssiniens qui l'avaient accompagné, et de chacun desquels on leur aurait donné cent piastres en Arabie. M. Pearce profita de l'avis. Par une nuit pluvieuse, et à une heure où l'on pouvait le supposer endormi, il entendit un homme qui s'avançait à pas de loup vers le lieu où il reposait, et aussitôt il vit reluire le fer d'une lance dirigée contre son sein. Avant qu'on eût le temps de frapper il saisit le fût de la lance, et tirant son coutelas il fut sur le point de le plonger dans le corps de l'assassin, lorsque, par bonheur, les cris de ses gens, effrayés du mouvement, l'arrêtèrent. Quand on se fut

chand arabe, nommé Hadjy Aly, amena à Moka, tandis que j'y étais en relâche, deux Anglais qu'il avait recueillis à Lamo, où, sans son assistance, ils seraient morts de faim. Ils avaient déserté d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, à Johanna, d'où ils avaient gagné la côte d'Afrique dans une chaloupe du pays.

procuré de la lumière; on reconnut que le scélérat était Kodou lui-même, qui chercha à tourner la chose en plaisanterie, en déclarant qu'il avait voulu mettre à l'épreuve le courage d'un blanc.

Le 7 *août*, M. Pearce fut enfin tiré en grande partie de l'état critique où il se trouvait, par l'arrivée du daou d'Yunus, qui avait amené M. Benzoni de Moka. Dès qu'on eut jeté l'ancre, il envoya, par un des matelots qui se rendit à la côte à la nage, un billet (1) à notre compatriote, qui, suivi de ses domestiques, alla au daou de la même manière, M. Benzoni, ayant exprimé le desir de le voir sur-le-champ, pour être instruit de la réception qu'il devait attendre des habitans. Le lendemain, ils allèrent à la côte sur un catamaran préparé exprès, et M. Benzoni eut une entrevue avec le dola, qui tint une hutte à sa disposition. Des marchandises, qui consistaient en un certain nombre de fusils, en quelques pistolets, en plusieurs pièces de velours dont la couleur était altérée, en quelques miroirs, et en d'autres articles, furent conduites

(1) J'ai cette note en ma possession, ainsi que les copies des différentes lettres que M. Pearce a écrites à ce sujet.

à terre, aussi sur un catamaran. Une partie de ces marchandises devaient être données en présent au ras, et le reste était destiné à faire une tentative de commerce avec l'Abyssinie. Durant quelque temps M. Pearce refusa de s'en charger ; car il jugeait que ce serait un acte de folie de vouloir transporter ces marchandises dans un pays habité par de pareils sauvages. Mais à la fin, malheureusement, il se laissa vaincre par les instances de M. Benzoni, qui croyait s'être concilié la bienveillance des chefs par les présens qu'il leur avait faits. On se procura le nombre de peaux nécessaires, et M. Pearce alla sur le daou faire quelques autres ballots de marchandises de prix, qu'il ne voulait pas montrer aux habitans. Tandis qu'il s'occupait de la sorte, il entendit le cri de guerre des Bédouins, et il vit environ deux cents Dumhoeta, qui se portaient du nord-ouest vers ce village. Craignant que M. Benzoni ne fût effrayé de cette apparition extraordinaire, il se rendit à la côte. En arrivant à Douroro, il trouva que c'étaient Ally Govéta, Ally Manda, Ally Moukain, Aysa Mahomet, et d'autres chefs de Dumhoeta, avec leurs gens, qui lorsqu'il arriva brandissaient leurs lances, et dansaient devant la maison où logeait M. Benzoni, pour

lui faire honneur à la manière du pays. Il y eut ensuite une conférence entre eux et ce dernier; et après qu'il leur eut distribué de la toile, du tabac, et diverses bagatelles, il fut arrêté que la route d'Abyssinie serait ouverte, et que les habitans fourniraient des chameaux pour le transport des marchandises.

Cependant M. Pearce n'était aucunement satisfait de cet arrangement. Il voyait Ally Manda, qu'il savait être son ennemi, s'entretenir en particulier avec Ally Govéta et les autres chefs, et il en augurait fort mal. Il pria donc M. Benzoni de renoncer à son entreprise, et de le conduire lui et ses gens à Moka, d'où il se rendrait à Massouah; car il avait juré au ras qu'il retournerait vers lui, si Dieu ne disposait pas de ses jours. Cette prière déplut à M. Benzoni, qui avait traité, sous la foi du serment qu'ils lui avaient prêté, avec Ally Govéta et Ally Manda, pour qu'ils assurassent le passage des marchandises dans leur pays, et qui était persuadé que l'entreprise pouvait s'effectuer. M. Pearce ayant cru par sa réponse qu'il le soupçonnait de manquer de courage, lui dit, « que sa vie était entre les mains de » Dieu, et qu'il y périrait ou mettrait fin à » l'entreprise ».

On loua douze chameaux et un mulet pour

porter M. Pearce, le sien étant mort à Madir. M. Benzoni lui remit cent piastres et lui fournit deux bouteilles d'eau-de-vie, deux sacs de riz et du bœuf salé, et il distribua, en outre, douze piastres à ceux qui devaient l'accompagner. Tout étant disposé de la sorte, M. Benzoni lui recommanda les marchandises confiées à ses soins, lui souhaita un bon voyage, et retourna au daou. M. Pearce se mit en même temps en marche pour son expédition, dont il augurait au plus mal. Le soir, il s'arrêta avec sa caravane, pour prendre de l'eau, à Essé, lieu situé à peu de distance d'Amphila. Il y fut joint par une escorte de quarante-sept hommes, à la tête desquels était Ally Manda. Sa tranquillité n'y fut point troublée jusqu'à minuit, qu'une centaine d'indigènes s'approchèrent du campement avec des torches allumées, et se livrant à leurs jeux grotesques. M. Pearce supposa que c'étaient Ally Govéta et ses amis qui avaient promis de l'accompagner; mais il se trompait; il ne les revit plus; les autres étaient des étrangers. Peu de temps après, parut Ally Manda, qui lui dit « qu'un grand homme était descendu, et qu'à moins de lui faire un présent, il ne serait pas possible d'aller plus loin. » M. Pearce, après s'être récrié contre une violation si prompte de l'en-

gagement qu'on avait pris, donna quatre livres de tabac que ce chef renvoya avec mépris en demandant si c'était là un présent digne d'un homme tel que lui. Notre compatriote pria ensuite Ally Manda de lui dire ce qu'il fallait. Celui-ci, après un long préambule, dit vingt piastres. M. Pearce prétendit qu'il n'avait point d'argent. Ally Manda jura qu'il savait le contraire, et qu'un des gens d'Yunus lui avait rapporté que M. Benzoni lui avait remis cent piastres. Cette indiscrétion réduisit M. Pearce à en offrir dix, qui furent acceptées. Aussitôt survinrent deux autres *hommes d'importance*, à chacun desquels, après beaucoup de refus, il fut aussi forcé de donner cinq piastres.

Le matin, lorsqu'il fut question de partir, trois chameaux manquèrent, et il fallut, pour les remplacer, que M. Pearce donnât neuf autres piastres et un supplément de tabac. Sa situation lui parut si dangereuse alors, qu'il renvoya un de ses gens à Madir, pour tâcher de communiquer avec M. Benzoni; mais, à son grand étonnement, il apprit que le daou avait quitté la côte. Il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de continuer son chemin.

Durant les deux jours suivans, il fit route

sans être inquiété. Lorsqu'on fut arrivé à la lisière septentrionale de la plaine de sel, Ally Manda, qui se trouvait parmi les siens, voulut régaler les voyageurs, et leur fit présent de deux chevreaux et d'une grande quantité de lait. Par malheur, c'était là le prélude d'un nouvel acte de friponnerie. M. Pearce ayant proposé de se remettre en marche, Ally Manda donna de bonne grace l'ordre de préparer les chameaux; mais au bout de quelque temps, le serviteur qui l'avait reçu revint en courant et lui parla à l'oreille. Ally Manda se leva comme transporté de colère et dit à M. Pearce, du ton d'un homme qui aurait éprouvé un véritable chagrin, que tous les chameaux avaient disparu. M. Pearce ayant ouvert les yeux, fut saisi d'un tel accès de rage, qu'il voulut tuer le scélérat, qui demeura interdit devant lui. La crainte de compromettre ceux qui l'accompagnaient retint le juste courroux de M. Pearce, qui ne voyant aucun remède au mal, s'assit sous une espèce de tente grossière pour se mettre à l'abri des rayons du soleil, et résolut d'attendre patiemment le résultat des pratiques criminelles d'Ally Manda. Au bout de trois jours, pendant lesquels les naturels le tourmentèrent pour arracher de lui des présens, Ally Manda revint lui annoncer qu'on

avait retrouvé huit chameaux de trait, et il le pressa d'en louer quatre du lieu, sans quoi l'on ne pourrait pousser plus loin. M. Pearce s'y refusa durant trois autres jours; mais voyant que sa provision de riz s'épuisait, il accéda à la demande, et donna, pour cet objet, douze piastres et un peu de tabac.

Le 26, on partit à midi, et l'on arriva sur le soir à la première gorge de la montagne qu'on avait à franchir, et d'où un courant d'eau tombe toute l'année. M. Pearce commençait à se féliciter d'avoir passé la plaine d'Arata, qu'il considérait comme la partie la plus dangereuse du chemin; mais on ne le laissa pas long-temps dans l'erreur. Vers minuit, une nouvelle troupe de naturels du pays vint danser et jeter des cris comme avait fait celle qui s'était montrée à Essé. M. Pearce, qui, depuis deux jours, se portait trop mal pour qu'il pût faire une longue résistance, et qui pensait qu'on en voulait réellement à sa vie, crut que le terme en était proche. Ally Manda s'étant écrié d'un ton d'autorité : « Pearce! Pearce! » Celui-ci, qui avait son mousquet à la main, et qui avait à côté de lui ses deux pistolets chargés, lui demanda ce qu'il voulait. L'autre lui répéta sa vieille histoire, qu'un puissant chef était descendu et réclamait son

ahwèd ou le droit qui lui était dû. Il ajouta que ce serait le dernier *ber* (1), et qu'il fallait lui donner vingt piastres. M. Pearce les refusa en disant qu'il était ami d'Ishmaiel, et qu'il était au service du ras Ouelled Selassé. « Que m'importe Selassé ou le shum Ishmaiel, répliqua le jeune chef, je suis moi-même un roi! Payez-moi, ou vous ne passerez pas. » M. Pearce fit de vains efforts pour se soustraire à cette exaction. La somme fut envoyée avec un présent de tabac.

Le 27, la scélératesse d'Ally Manda eut recours à un nouveau stratagême pour tirer jusqu'à la dernière piastre de la poche de M. Pearce. Les nuages amassés sur la cîme de la montagne, menaçant d'un orage, Ally Manda prétendit qu'il fallait faire halte; et malgré toutes les représentations de M. Pearce, il arrêta les chameaux et les laissa, à dessein, dans le lit même du *gorf* ou torrent. Lorsque celui-ci descendit, ce qu'il fit avec un fracas terrible, deux de ces animaux furent entraînés, et les gens eurent de la peine à se sauver en grimpant sur les rochers voisins. La fureur du torrent étant appaisée, on courut après les cha-

(1) Le dernier fardeau (dans un sens figuré) qu'il aurait à porter. (*Explication donnée par le traducteur*)

meaux. On les trouva retenus, l'un entre deux rochers, et l'autre (environ un mille et demi plus bas) entre les branches d'un arbre. Avant qu'on eût pu les dégager, la nuit vint, et il fallut laisser dans le lit du torrent les ballots qu'on avait été forcé d'ôter de dessus les bêtes de somme pour tirer celles-ci d'embarras. Le lendemain matin, le volume de l'eau étant réduit à son état ordinaire, on découvrit sur la partie du lit laissée à sec, différens objets, parmi lesquels était le ballot de velours, qui, quoique entièrement percé, était demeuré entier. M. Pearce n'osa l'ouvrir alors, de peur qu'Ally Manda et ses gens, qui croyaient que ce n'était que des papiers peints et des tableaux pour orner l'église du ras, ne vissent ce qu'il contenait. Avant de continuer la route, il fallut louer un autre chameau, l'un des deux qui avaient été entraînés par les eaux, ne pouvant plus marcher, ce qui fournit une nouvelle occasion de tirer de l'argent de la bourse de M. Pearce, qui était presque entièrement épuisée. Ally Manda, qui le savait bien, cessa de le tourmenter, et le 30, ils gagnèrent le district d'Hurtou, dont Ishmaiel était shum.

M. Pearce se vit enfin en lieu de sûreté, et le lendemain matin il ouvrit le ballot de ve-

lours pour le faire sécher. A cette vue, Ally Manda et ses gens furent saisis d'un accès de frénésie ; et ils dirent, en présence de l'interprète de M. Pearce, que s'ils avaient su plutôt ce que contenait ce ballot, ni l'homme, ni les marchandises n'auraient jamais passé les limites de leur pays. A trois heures après-midi, les velours étant emballés de nouveau, on se rendit à un village qui appartenait à Hamoud, frère du shum Ishmaiel. Le 31, Ally Manda fut joint là par un de ses parens, auquel il décrivit les *arré* ou les « choses précieuses » qu'il avait vues. Là dessus, ils allèrent aux ballots et se mirent à les ouvrir sans façon. M. Pearce, qui causait avec le chef du village, étant instruit du fait, prit son fusil, courut vers ces misérables, et transporté de fureur, il leur déclara qu'il tirerait sur le premier qui oserait toucher aux marchandises. Loin que la menace eût son effet, ils se mirent tranquillement à couper les peaux qui enveloppaient les velours. M. Pearce aussitôt les couche en joue et fait feu. Le parent d'Ally Manda fut blessé et tomba à terre. Le bruit du coup retentit de montagne en montagne, et les habitans du village accoururent, armés de lances et de boucliers, et conduits

par Hamoud. Ally Manda et les siens, fort effrayés, s'enfuirent dans la plaine emmenant leur blessé (1).

Hamoud, en apprenant l'affaire, applaudit à la conduite de M. Pearce, et il refusa de le livrer à plusieurs Dumhoeta qui, dans le cours de la journée, vinrent le lui demander pour venger le sang répandu. Le 1er. *septembre*, il accompagna M. Pearce avec une escorte considérable jusqu'au pied du Sanafé. Le 4, quelques-uns des gens du ras arrivèrent pour transporter les marchandises. Le 5, M. Pearce passa la montagne, et après quatre jours de marche par la voie d'Asmé, d'Aikamoussal et de Dola, il gagna Chelicut. Il avait ainsi, depuis son départ de la côte, mis vingt sept jours à effectuer une des entreprises les plus périlleuses peut-être qu'un homme ait jamais faites. Le ras le reçut avec la plus grande bonté, et lorsqu'il eut désigné la quantité de marchandises qu'il avait apportées, on eut de la peine à croire que la chose fût possible. Quant à l'aventure avec les Dumhoeta, le ras répondit simplement « qu'il voudrait qu'il y en eût eu une douzaine de tués ». Les fusils furent ensuite

(1) C'est à ce fait qu'a trait la lettre de M. Pearce, qu'on a lue au chapitre précédent.

distribués à ses serviteurs ; mais il y en avait peu qui fussent en bon état, la plupart ayant été condamnés dans l'Inde. M. Pearce se défit des velours pièce par pièce ; et quoique la vente en ait été fort lente, le bénéfice fut très-considérable.

Le courage et les talens de notre compatriote lui attirèrent alors la plus haute considération dans le pays, et peu de temps après, Ayto Manasseh lui fit présent de la maison où je le trouvai établi. On y joignit un vaste terrain qu'il cultive avec beaucoup de succès. Comme le capitaine Rudland lui a envoyé des semences de Moka, il a le plaisir de manger chez lui des choux et d'autres légumes, aussi bons que ceux qui croissent en Angleterre.

Après avoir lu les aventures de M. Pearce, on ne sera pas surpris du contentement que j'éprouvai d'avoir pris la voie de Massouah, chose que je ne puis considérer que comme un coup de fortune ; car certainement je n'avais pas l'idée des difficultés de l'autre route, jusqu'à ce j'eusse reçu le rapport que je viens de mettre sous les yeux du lecteur.

CHAPITRE VIII.

Portrait du ras OUELLED SELASSÉ. — Courte notice de sa vie. — Particularité au sujet du prince KASIMAJ YESOUS, et de sa sœur l'OZORO MANTAUB. — Détails sur le séjour de M. BRUCE en ABYSSINIE, donnés par un homme instruit, nommé DOFTER ESTHER. — Remarques générales sur ce voyageur. — Voyage au TACAZZE. — ANTALO. — CALI. — AGORA. — Portrait de GUEBRA MEHEDIN. — Province d'AVERGALE. — Description des AGAUS. — Vue des montagnes du SAMEN. — Rivière d'AREQUA. — Changement de climat et de température, à mesure que le pays s'abaisse. — Arrivée au bord du TACAZZE. — Chasse de l'Hippopotame. — Terreur extraordinaire que le crocodile inspire aux ABYSSINIENS. — Retour à CHELICUT. — Conférences avec le ras. — Retour à ANTALO. — Art de l'équitation chez les ABYSSINIENS. — Fin du Carême. — Jeux des ABYSSINIENS. — Notice sur les SHANGALLAS. — Nous faisons nos adieux au ras et prenons le chemin de CHELICUT pour retourner vers la côte.

IL paraît, par le tableau que j'ai tracé des affaires du Tigré, qu'à mon premier voyage j'avais conçu une fausse idée du caractère du ras, que je croyais alors devoir son élévation

plus à son adresse qu'à la force de son esprit (1). Je me trompais, sans doute; car Ouelled Selassé ne se distingue pas moins par son intrépidité, que par la politique habile avec laquelle il a constamment régi le pays soumis à son gouvernement. Il a livré avec succès plus de quarante batailles dans lesquelles le seul reproche qu'il y eût à lui faire, était de pousser trop loin le mépris de la vie.

En 1770, époque où M. Bruce arriva dans le pays, Ouelled Selassé était un jeune homme de quelque importance à la cour de Gondar (2). En lui donnant alors vingt-quatre ans, il devait en avoir soixante-quatre à mon premier voyage, point que je ne peux déterminer positivement, les recherches nécessaires étant d'une nature trop délicate pour que je me fusse permis de les faire parmi ses serviteurs. Le premier poste important qu'il occupa, lequel sans doute fut le premier degré qui le fit monter au faîte des grandeurs, fut celui de *Balgudda*, ou de protecteur des caravanes de sel, qui viennent des plaines d'Assa Duroua,

(1) Voyez la traduction française des *Voyages du lord Valentia*, tom. IV, p. 95. (*Note du traducteur.*)

(1) Voyez la traduction française du *Voyage de Bruce*, tom. V, p. 501. (*Note du traducteur.*)

office qui donne toujours beaucoup d'autorité à celui qui en est pourvu. Le Balgudda prélève un droit sur toute charge de sel importée dans le pays, et il peut priver de cet article très-nécessaire, de consommation aussi bien que d'échange, les provicces intérieures. Ce poste fut confié à Ouelled Selassé, dans le temps fort court que Kefla Yesous son père gouverna le Tigré. Au retour du ras Michael (1), il s'enfuit dans le désert qui borde

(1) Les anecdotes suivantes ne déplairont pas, sans doute, à ceux qui admirent le portrait, fort habilement fait, que M. Bruce a donné de cet homme extraordinaire. Michael un jour qu'il jouait aux échecs, fit un mandat de cinq mille piastres au lieu de cinq cents qui étaient la somme ordinaire et qu'on lui demandait pour payer un chef. Son intendant lui fit remarquer sa méprise, et il répondit : » Puisque je l'ai dit, que cela soit ainsi. C'est l'ange Saint-Michel qui lui a envoyé cela! « — Un chef de marque se confessant a un prêtre, lui dit qu'il avait commis un meurtre. Le prêtre, dans l'espoir d'une récompense, découvrit la chose aux parens du mort. En conséquence le chef fut arrêté et traduit devant Michael. « Où est le témoin? » dit le ras. Le prêtre s'avança et déclara que l'accusé lui avait, plusieurs fois, avoué le fait en confession. Michael dit sur-le-champ : « Qu'on le mette à mort. » Les parens se saisirent du chef, et ils l'entraînaient, lorsque le vieux ras, lançant un regard terrible, s'écria : « Ce n'est pas cet homme qu'il faut faire mourir, c'est le prêtre qui a osé révéler les secrets qui lui ont été

la plaine de sel, et il y vécut de pillage jusqu'à la mort du *vieux lion*, ainsi qu'on le nomme emphatiquement dans le pays.

Dans le temps où le ras Michael le poursuivait, Ouelled Selassé envoya à l'armée ennemie un cartel, par lequel il proposait de combattre à cheval, et en même temps les deux premiers chefs qui se présenteraient. On fit choix des deux hommes les plus distingués par leur bravoure, après quoi il descendit dans la plaine, et les tua l'un et l'autre de sa propre main. Quoique petit et d'une conformation délicate, il passait pour n'avoir pas d'égal à manier deux épées étant à cheval. L'exploit dont je viens de parler et duquel il n'y avait aucun exemple, porta au plus degré la réputation militaire de Ouelled Selassé, et les particularités de ce combat sont toujours le sujet de l'entretien de ses serviteurs.

Lorsque dégusmati Gabriel prit le commandement de la province de Tigré, on engagea,

confiés sous le sceau de la confession! » Le prêtre fut exécuté sur-le-champ. — Le ras Michael avait si peu de confiance au secours dont un prêtre pouvait être pour un moribond, qu'étant lui-même sur son lit de mort, il dit : « Qu'on ne laisse approcher de moi aucun prêtre : si un homme ne peut régler lui-même son compte, comment de si pauvres gens le régleraient-ils pour lui ? »

par d'insidieuses promesses, Ouelled Selassé à retourner à Adoueh, où cependant, malgré des protestations solennelles, il fut jeté dans les fers : mais il n'y resta pas long-temps. A l'aide de Gueta Samuel, son gardien, il parvint à s'échapper, et il se retira chez les Gallas, qui alors le reçurent à bras ouverts.

A la mort de déjus (1), Gabriel qui arriva bientôt après, Ouelled Selassé retourna de nouveau dans la province d'Enderta, dont il se rendit maître avec le secours de quelques amis ; et l'année suivante il entra dans le Tigré. Ayant vaincu Guebra Mascal dans plusieurs combats, il se plaça lui-même au poste élevé de gouverneur de toutes les provinces situées à l'orient du Tacazze. Une fois revêtu de cette grande autorité, il embrassa successivement la cause d'Ayto Salomon, fils de Tecla Haimanout, et celle de Tecla Georgis son frère, princes que, malgré toutes les forces combinées des chefs de l'Amhara, il conduisit à Gondar, et fit asseoir sur le trône. Il fut confirmé par l'un et par l'autre empereur dans la dignité de ras et dans celle de *bedwudet* de l'empire. Ce dernier office paraît analogue

(1) C'est une abréviation de dégusmati, qu'on emploie communément dans la conversation.

jusqu'à un certain point, à celui que Pharaon conféra à Joseph, lorsqu'il lui dit : « Ce sera vous qui aurez l'autorité sur toute ma maison. »

Ces deux monarques, n'ayant pu conserver la souveraineté (ainsi que je l'ai rapporté plus en détail dans mon journal précédent), la couronne passa sur d'autres têtes, selon le plus ou le moins de prépondérance des différentes provinces, jusqu'à ce qu'enfin le ras Ouelled Selassé, et Guxo, gouverneur du Gojam, qui avait succédé à Fasil, se fussent accordés à placer sur le trône Ayto Egouala Sion, fils d'Ischias. Des querelles de religion qui s'élevèrent ensuite entre ces chefs puissans, occasionnèrent une rupture qui, depuis mon retour, a jeté de nouveau l'Abyssinie dans les horreurs d'une guerre civile. L'empereur est resté à Gondar avec une suite très-peu nombreuse, et un revenu trop foible pour soutenir sa dignité. Aussi comme il n'a ni pouvoir, ni richesses, ni influence dans l'état, la royauté peut être censée temporairement éclipsée dans ce pays.

Les devoirs du ras, qui peut être considéré comme un chef suprême, sont très-pénibles. Dans le pays qu'il gouverne, et de la vaste étendue duquel on se fera facilement une idée en

jetant les yeux sur la carte d'Abyssinie, jointe à cette relation, le jugement de tous les crimes et de toutes les contestations quelconques lui est soumis; et lorsqu'il est en guerre il commande presque toujours ses armées en personne. Il faut, pour gouverner un peuple sauvage, dont le caractère, les mœurs et les coutumes varient autant que ceux des Abyssiniens, une force d'esprit et de corps qui se trouvent rarement réunies dans un âge avancé. Cependant chaque fois que j'ai vu le ras dans l'exercice de son pouvoir, j'ai remarqué en lui une conception vive, une expression animée, et un ton d'autorité qui imposait à tous ceux qui l'environnaient, Il a toujours considéré, avec la plus grande indifférence, toutes les tentatives faites pour se révolter contre lui. On l'a vu pardonner deux fois de suite aux mêmes personnes pour avoir conspiré contre ses jours; et même il a permis aux coupables de rester à sa cour. Il s'est toujours énorgueilli de n'avoir pas suivi les exemples de cruauté qu'a donnés le ras Michael. Aucune sorte d'offense ne peut le porter « à faire couper un membre ou arracher les yeux, » ni à commettre aucun des actes atroces qui ont souillé le caractère de cet homme extraordinaire. Ce n'est même qu'à regret qu'il con-

damne les criminels. Il se borne à dépouiller de leurs districts ceux qui ont conspiré contre lui; et fréquemment je l'ai ouï dire : « Les hommes ne sont insolens que lorsqu'ils ont l'estomac plein, » mot particulièrement applicable aux Abyssiniens, qui, lorsqu'ils sont régis avec fermeté, sont d'excellens sujets, mais qui, lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes, deviennent insolens et présomptueux.

Durant les trois semaines que nous demeurâmes à Chelicut, je passais une grande partie de la journée avec le ras. J'avais un libre accès près de lui, et je le trouvais presque toujours occupé, soit à rendre la justice, soit à recevoir la visite des chefs et des dames d'un rang distingué, qui venaient de toutes les parties du pays pour le saluer. Les autres fois il jouait aux échecs, jeu qu'il paraissait aimer passionnément. J'ai ouï dire qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour se concilier sa faveur que de le laisser gagner. Ayto Debib, qu'il affectionnait beaucoup, était fort savant à ce jeu, et il avait aussi parfaitement appris le jeu de dames en jouant avec M. Pearce.

Le ras nous faisait inviter journellement à ses repas du soir, et il y avait toujours les plus grandes attentions pour nous. Il ne se

lassait point de montrer à ses chefs, qui en étaient enchantés aussi, les pistolets, la lance, le sabre, et les autres présens que nous lui avions apportés d'Angleterre; et l'entretien roulait généralement sur des sujets qui nous concernaient principalement. On buvait moins de maiz qu'à l'ordinaire, à cause de la prolongation du Carême, qui, selon la coutume de quelques chrétiens de la primitive église, dure cinquante-deux jours en Abyssinie. La table, quoique toute viande en fût bannie, était abondamment servie en pain de froment, en poisson apprêté de plusieurs sortes diverses, et en autres mets chauds composés de différens grains mêlés avec de l'ail en profusion. Les convives montraient un appétit dévorant, ce qui ne surprendra pas lorsqu'on saura que le jeûne durait depuis plus d'un mois, et que pendant le Carême, les Abyssiniens ne prennent aucune nourriture qu'après le coucher du soleil. Aussi, plusieurs, même des plus robustes, devenaient pâles et desiraient vivement la fin de cette rigoureuse abstinence.

J'ai oublié de dire que Guebra Mariam, le prêtre Abyssinien qui nous accompagna depuis Massouah, nous rendit grand service au commencement du Carême, en donnant à toute notre troupe une dispense de jeûner,

ce que les ecclésiastiques du pays paraissent avoir droit de faire en faveur des voyageurs. Ayto Debib fit difficulté d'abord d'user de cette permission ; mais nous ayant vus, quelques jours de suite, manger de la viande, il vainquit ses scrupules. Toutefois, je remarquai ensuite que lorsqu'il en était question devant quelque personnage d'importance, il était un peu honteux d'avoir cédé à nos instances, et je crois que la chose fut soigneusement cachée au ras.

Je recevais la visite des principaux chefs, tels que le Palambaras Toklou, Ayto Guebra Amlac, et Michael, shum du Temben, qui paraît être l'homme le plus en état de succéder au ras. Comme, à mon arrivée, ils m'avaient tous envoyé du bétail, je crus devoir leur faire quelques dons, desquels ils parurent charmés. Le prince Kasimaj Yesous me visitait très-fréquemment aussi. Je le trouvai bien supérieur pour l'instruction à tous les jeunes gens du Tigré ; car il lisait et écrivait le geez avec une habileté peu commune. Ceux qui l'accompagnaient, et qui tous étaient nés à Gondar, paraissaient plus polis et plus recherchés dans leur toilette que les habitans de la province que je viens de nommer. En général, j'ai tout lieu de croire que ces derniers ont

un caractère plus dur et des inclinations plus sauvages que les peuples de l'Amhara.

La femme du ras, l'ozoro Mantaub, de qui j'ai déjà parlé, et qui était sœur de l'empereur, ne paraissait jamais en public; mais fréquemment elle nous faisait faire des complimens, et nous envoyait du pain, du maiz et des mets de sa table, qui étaient apprêtés d'une manière supérieure. M. Pearce, et sa femme, qui était la favorite de cette princesse, me dirent qu'elle s'informait soigneusement des Anglais, et qu'elle témoignait un grand desir de s'entretenir avec moi; mais l'extrême jalousie du ras rendait toute entrevue impossible. Cependant l'ozoro me procura adroitement l'occasion de la voir, un jour que je revenais de faire visite au ras, que j'avais trouvé fort occupé avec quelques-uns de ses chefs. Quoique petite, elle avait la taille fort élégante. Ses traits étaient réguliers; elle avait de belles dents et des cheveux d'un noir de jais, et elle eût pu passer pour très-belle en tout pays (1).

La jalousie du ras à l'égard de sa femme, et ses principes sévères au sujet des femmes en général, sont des choses si étranges dans

(1) Cette princesse et Kasimaj Yesous, son frère, son morts de la petite vérole depuis mon retour.

son pays, qu'il est difficile de les expliquer, à moins qu'on ne suppose qu'il les a empruntés aux musulmans, dans la société desquels il a été jeté dans sa jeunesse. Cependant, comme il a leurs maximes en horreur, il est singulier qu'il ait adopté ce qu'il y a de plus répréhensible dans leur système social. Cela, toutefois, a produit l'heureux effet d'arrêter jusqu'à un certain point le relâchement des mœurs dans les environs immédiats de la cour; mais la rigidité du ras paraît être si fortement improuvée, du moins par les jeunes gens, que je ne pense pas qu'elle nuise essentiellement aux prérogatives des dames, ni qu'elle opère un grand effet dans l'esprit de leurs adorateurs.

Parmi ceux qui me visitaient le plus fréquemment alors, était un homme instruit, nommé dofter Esther (1), qui était fort considéré dans le pays (*Voy.* pl. XIX). Non seulement il comprenait le geez et avait quelque

(1) *Dofter* ou *Doughter* paraît être une corruption de *Doctor*, et signifie, dans la langue des Abyssiniens, un homme, qui s'est livré à des occupations littéraires. Je ne sais comment il peut s'y être introduit. * Quoi qu'il en soit, ceux qui ont le titre de Dofter portent l'habit sacerdotal; mais ils ne s'engagent dans aucun vœu.

* Ne serait-ce pas une corruption de *Doutor*, qui signifie Docteur dans la langue portugaise ? (*Remarque du traducteur.*)

teinture de l'arabe, mais par le secours de M. Pearce, il avait appris à connaître les caractères romains. En toute occasion, il montrait un vif desir d'être instruit de tout ce qui concerne les Anglais, et en retour, il paraissait prendre plaisir à répondre à toutes mes questions. Il faisait ses études à Gondar, dans le temps où M. Bruce était en Abyssinie. Il l'avait fort connu, et lui faisait visite tous les trois ou quatre jours. Comme il paraissait avoir eu beaucoup d'amitié pour ce voyageur, et qu'il avait mieux qu'aucun des Abyssiniens avec qui je me fusse entretenu, conservé le souvenir de ce qui s'était passé alors, je communiquerai au public les renseignemens qu'il m'a donnés, et qui sont un précis exact de tout ce qu'on sait en Abyssinie au sujet de M. Bruce.

Lorsque ce voyageur arriva à Gondar, le ras Michael qui était en possession d'un grand pouvoir, était absent; mais ce gouverneur fit venir Sidy Petros et Paulus, deux Grecs, qui firent de M. Bruce et de sa religion, qu'ils affirmèrent être la même que la leur, un rapport si favorable, qu'il résolut de le recevoir avec les plus grands égards. M. Bruce se fit aussi une grande réputation en traitant de la petite vérole les enfans du ras, ainsi qu'Ayto

Confu, qui étaient fort mal et qu'il guérit. Ayto Aylo, homme vénérable, qui se montrait l'ami de tous les blancs, devint son patron. L'iteghé le prit aussi sous sa protection, et l'ozoro Esther conçut beaucoup d'attachement pour lui. Dofter Esther avait entendu parler d'une querelle survenue dans le palais même du roi entre M. Bruce et Guebra Mascal; mais il n'en avait pas connu les particularités, parce qu'elles avaient été tenues secrètes. Il déclara que M. Bruce ne parlait pas la langue du Tigré et qu'il savait peu l'amharic; qu'à son arrivée dans le pays, il connaissait les caractères avec lesquels on en compose les livres, mais qu'il n'avait pas alors une grande connaissance du geez, quoique durant sa résidence en Abyssinie, il ait fait des progrès considérables dans ces deux langues. Il était accompagné d'un interprète, au moyen duquel il s'entretint constamment en présence de dofter Esther; mais ce dernier a ouï dire qu'il parlait arabe avec les mahométans.

M. Bruce, après avoir passé quelque temps à Gondar, et obtenu la permission de l'empereur, alla, protégé par Fasil, et accompagné d'un jeune homme (Balugani) qu'il emmenait dans ses voyages, visiter l'Abaio ou le Nil. Ils échouèrent dans leur première ten-

tative, et furent pillés ; mais ils réussirent dans la seconde, et retournèrent sains et saufs à Gondar. Dofter Esther était présent lorsque l'acab Saat, Abba Salama, fut pendu pour crime de trahison, et il assure que chacun fut d'avis que le ras Michael l'avait condamné justement.

Dofter Esther représente M. Bruce comme un bel homme qui avait l'air noble. C'était, dit-il, un des *baalomaals* ou des favoris de la cour, tout comme M. Pearce à Chelicut. Il était très-bon écuyer, et il montait un cheval noir qui lui appartenait, mais quelquefois le roi lui en envoyait un de son haras. Le monarque avait plusieurs chevaux appelés *Koccob* ou l'étoile. L'un était nommé *Koccob turinge*, ou l'Etoile de couleur citrine; l'autre *Koccob bulla*, l'Etoile baie ; un troisième *Koccob ammas*, l'Etoile rouge ; et il les montait seul ; mais en aucun temps, il n'a eu un corps de cavalerie appelé *koccob*. Il en avait un dont les hommes étaient des nègres du Sennaar, qui portaient une armure ; mais il était commandé par un musulman nommé Idris, et non par M. Bruce, qui n'a jamais pris une part effective à aucune guerre, quoiqu'il ait assisté à une bataille (1). Le ras Michael avait

(1) Ce rapport acquiert une nouvelle force par le Mé-

de l'affection pour lui ; mais il était rare qu'il lui fît quelque présent. Il résidait tantôt à Kossam, tantôt à une maison voisine de Kedous Raphael, qui lui avait été donnée par l'empereur et à laquelle il paraissait fort attaché. Il faisait fréquemment visite à l'Abouna. Jamais il ne lui fut conféré de *shummut* ou de district, quoiqu'il ait, dit-on, demandé souvent le gouvernement du ras el Fyl, dont fut pourvu Net-

moire original de M. Bruce (dernière édition, tom. VII, p. 69) où il ne fait mention, en aucune sorte, d'avoir pris part à ces actions ; mais, à la date du 24 mars, on trouve l'observation suivante : « J'obtins du roi la permission de voir cette bataille. » On suppose qu'il s'agit de la seconde bataille de Serbraxos, vu qu'il y a, dans l'ouvrage de M. Bruce, beaucoup de transpositions de dates depuis mai 1770, jusqu'en décembre 1771. (Voyez les Observations de M. Murray, tom. VII, p. 73) qui dit : « On ne peut expliquer cette confusion que par la négli- » gence extrême avec laquelle M. Bruce a composé la rela- » tion de son voyage, environ seize ans après les événe- » mens qui en sont le sujet. Il n'y avait aucun motif de » vanité ou d'intérêt particulier qui pût l'engager à placer » la chute de Michael en mai plutôt qu'en mars : *mais il* » *paraît que sur la fin de ses jours, M. Bruce ne voyait* » *plus que comme un songe, les nombreuses aventures qui* » *lui étaient arrivées dans la force de l'âge, et qu'il ne se* » *les représentait plus dans leur ordre naturel quant aux* » *temps et aux lieux, s'abandonnant, à cet égard, pres-* » *que entièrement à son imagination.*

cho, puis Ayto Confu. Après la disgrace du ras Michael, M. Bruce s'en retourna par la voie du Sennaar.

Dofter Esther m'assura également qu'Amha Yesous, prince de Shoa, ne vint jamais à Gondar tout le temps que M. Bruce y résida(1). A la vérité, il y arrivait quelquefois des messagers de Shoa et d'Efat, qui amenaient des chevaux en présent à l'empereur, comme cela se pratique aujourd'hui à l'égard du ras; mais toute autre relation entre ces provinces et Gondar avait été interrompue long-temps. Ce que M. Bruce dit du chef Galla Guangoul est extrêmement inexact. Dofter Esther se rappelait l'arrivée de ce chef à Gondar. Il était

(1) Ces observations du dofter Esther sont confirmées pleinement par le fait, que dans les Mémoires originaux de M. Bruce, il n'est point question de la visite d'Amha Yesous (voyez l'*Appendix* du tom. III); et l'histoire du livre qu'il dit avoir, au moyen de ce prince, reçu de Debra Libanos, paraît fort suspecte. Il fait arriver Amha Yesous à Gondar, seulement au commencement de février; et un messager envoyé depuis cette époque, à Debra Libanos, revient, le 17 du même mois, avec le livre, ayant fait de la sorte près de cinq cents milles, ce qui semble rendre toute l'histoire incroyable, d'autant plus qu'il n'est pas probable que les prêtres aient envoyé l'original, et qu'il était impossible de le faire copier dans un temps si court.

très-décemment vêtu, comme les Gallas que j'avais vus en visite chez le ras Ouelled Selassé. (*Voy.* pl. XX.) Quant à ce que M. Bruce rapporte des Worari, dofter Ester avait entendu parler de cette coutume, et il croyait qu'elle existait; mais relativement au repas dans lequel on aurait dévoré la chair d'un animal tout en vie, il déclara n'avoir jamais été témoin d'une pratique si cruelle; et l'idée seule lui en fit horreur. Il convint que la dissolution des classes élevées était plus grande dans l'Amhara que dans le Tigré; mais il prétendit que la scène, rapportée par M. Bruce, devait être extrêmement exagérée. Il en donnait pour preuve l'assertion même « que la compagnie buvait à la santé du couple, » coutume qui est tout-à-fait inconnue en Abyssinie. Kefla Yesous et un grand nombre de personnes de distinction étaient fort attachées à M. Bruce, qui, selon l'expression de dofter Esther, laissa « un grand nom derrière lui, » en quittant le pays.

Je reçus ensuite différens rapports, venus de divers côtés, tendant tous directement à fortifier ceux de dofter Esther, qui peut s'être trompé sur quelques particularités peu importantes de son récit, dont j'ai tout lieu de croire l'ensemble extrêmement exact. On doit observer qu'outre ceux dont il a été question

dans une précédente partie de cet ouvrage, les points essentiels qui rendent suspecte la véracité de M. Bruce, sont qu'il n'a jamais eu de district ou de commandement, qu'il n'a pas pris part aux combats de Serbraxos, qne ses prétentions à une connaissance parfaite des langues du pays, sont sans fondement, qn'il a mal rapporté les faits quant à Guangoul, à Amha Yesous et au festin de chair coupée sur un animal tout vivant, et enfin qu'il a caché, chose impardonnable, que Balugani l'a accompagné aux sources du Nil. Plusieurs de ces accusations sont de nature à ne pouvoir être prouvées par des faits positifs ; mais il n'en est pas ainsi de la dernière. Pour s'en convaincre il suffit de consulter l'ouvrage de M. Bruce, dont toute la conduite envers un jeune homme qui lui fut très-utile dans ses recherches, me paraît avoir quelque chose de cruel (1).

(1) M. Bruce ne fait mention du signor Balugani que trois fois. Il en parle, pour la première fois, dans son introduction (Voy. celle de la traduction française, p. xxij) où il dit qu'il a traité avec lui; pour la deuxième, au tom. IV, p. 431, où il anti-date sa mort, et pour la troisième, au tom. VII, p. 248, où il fait de nouvelles remarques à son sujet, et anti-date de nouveau sa mort. *

* C'est de la dernière édition, publiée en Angleterre, qu'il s'agit ici. (*Note du traducteur.*)

M. Bruce dit, en mars 1770, « J'avais résolu plus de vingt fois de retourner par le Tigré. J'y étais porté principalement par la perte d'un jeune homme (Balugani) qui m'avait accompagné, et qui mourut à Gondar d'une dyssenterie dont il avait été attaqué dans l'Arabie Heureuse. Il fut enterré dans un cimetière, et l'on craignit qu'il n'en résultât une sédition. L'abba Salama fit tous ses efforts pour soulever la populace et arracher le corps de la fosse ; mais le ras parviut à appaiser et l'abba Salama et le tumulte. » Ces faits, qui semblent rapportés avec une exactitude minutieuse, sont entièrement démentis par les propres papiers de M. Bruce ; car il paraît que le signor Balugani ne mourut pas à l'époque indiquée, mais qu'il accompagna M. Bruce dans sa visite aux Sources du Nil, et qu'il était encore en vie au 14 février 1771. En voici les preuves :

1°. Il s'est trouvé, parmi les papiers de M. Bruce, un journal en règle, tenu et rédigé en italien par le signor Balugani. Il en a été donné de grands extraits dans la dernière edition du *Voyage aux Sources du Nil*, (1). 2°. Une lettre en langue italienne, écrite de la propre

(1) *Vol. V*, *p.* 438.

main du signor Balugani, après son retour à Gondar, et adressée par lui à un seigneur italien, a été trouvée aussi dans les papiers de M. Bruce (1). 3°. Enfin, il y a, dans le *Journal Météorologique*, un article écrit de la propre main du signor Balugani, à la date du 14 février 1771 (2), d'où M. Murray, (éditeur de la dernière édition du *Voyage aux Sources du Nil*) infère « qu'il mourut quelques jours après, (3). »

Ce singulier anachronisme pourrait être considéré comme provenant « d'inadvertance ou d'oubli », ainsi que l'observe M. Murray (4), si ce n'était la contradiction nouvelle et décisive, que l'abba Salama, qui est représenté comme s'étant efforcé de soulever la populace aux funérailles du signor Balugani, fut, selon le propre témoignage de M. Bruce, mis à mort pour crime de trahison, le 24 décembre 1770 (5), deux mois avant la mort réelle du même Balugani. Ainsi, il n'a pu

(1) *Vol. V*, *p.* 51.
(2) *Vol. I*, *p. ccciij.*
(3) *Vol. VII*, *p.* 50.
(4) *Vol. I*, *p. cccvj.*
(5) Cette date est déterminée d'après l'ouvrage imprimé et les Mémoires originaux qui, en cette rencontre, s'accordent parfaitement.

commettre l'outrage dont il est accusé, et en conséquence le fait de l'intervention du ras Michael tombe de lui-même. Tout se réduit donc au dilemme suivant : Si la date de l'événement est exacte, *tout le Journal de Balugani, sa lettre et ses observations dans le Journal Météorologique, doivent avoir été forgés*, puisqu'ils sont tous relatifs à des faits postérieurs à l'époque où on le fait mourir ; ou s'ils sont vrais et que la contradiction vienne d'une erreur de date, alors *toute l'histoire de l'abba Salama, qui excite un tumulte parmi la populace, et celle de l'intervention du ras Michael sont nécessairement fausses;* car, en ce cas, l'abba Salama serait mort avant le signor Balugani ; et par conséquent ni lui, ni le ras n'auraient pris aucune part à l'événement.

De plus, si l'on *pouvait* supposer que par inattention ou par toute autre cause, M. Bruce, étant de retour de son voyage, aurait tout à fait oublié que le signor Balugani l'a accompagné lorsqu'il alla visiter le Nil (oubli qui me paraît absolument incroyable), comment pourrait-on s'imaginer un moment qu'il ne se serait pas ensuite rappelé ce fait, lui qui avait fréquemment sous les yeux le manuscrit italien du journal rédigé par Balugani, qui l'a rempli de ses observations, et duquel on sait

que M. Bruce a continuellement fait des extraits en composant sa relation ? Est-il possible qu'on ait si complètement perdu la mémoire? Mais on demandera peut-être quel motif peut avoir porté M. Bruce à s'écarter si indignement de la vérité? La réponse est simple : ce furent le desir le plus ardent de passer pour avoir visité le premier les sources du Nil, et de les avoir visitées seul, et la crainte qu'on ne sût que quelqu'un avait été de moitié dans ses travaux et ses recherches. On sait que ces motifs, quelque indignes qu'ils soient d'un homme sensé, ont agi si fortement sur l'esprit de M. Bruce, qu'il les a toujours eu présens à la mémoire en composant son ouvrage, ainsi que le prouvent suffisamment et le titre de « *Voyage entrepris pour découvrir les sources du Nil* », qu'il lui a donné, et la manière triomphante et romanesque dont il insiste sur ce point dans sa préface, et enfin les injures qu'il adresse à Jérôme Lobo et au père Paez, qui ont fait avant lui cette hasardeuse entreprise.

Avant de quitter ce sujet, je citerai une autre contradiction manifeste qui se trouve entre la relation imprimée et les notes originales publiées par les derniers éditeurs de M. Bruce. Elle pourra donner au lecteur une juste idée de la manière dont l'auteur savait

embellir sa narration ; et c'est ainsi qu'il est parvenu à exciter l'intérêt à un degré, pour ainsi dire, jusqu'alors inconnu. Ce dont je veux parler est l'exhumation du roi Joas, et les événemens qui en auraient été la suite. M. Bruce dit dans la relation imprimée (1) « que vers le 10 du mois d'août, on arrêta le Galla Zor Ouldo, qui déclara avoir trempé dans le meurtre de Joas, et indiqua la fosse où le corps du prince avait été jeté avec ses habits dans le cimetierre de Saint-Raphael ; que Zor Ouldo fut ensuite pendu ; que le corps de Joas fut déterré, et qu'on l'exposa dans l'église d'une manière indécente ; que le lendemain, lui-même, M. Bruce, y alla et donna au religieux qui en gardait les clefs, un tapis pour placer dessus le corps de Joas, et une pièce de mousseline pour le couvrir, et qu'enfin le corps demeura dans l'église jusqu'au mois d'octobre, que d'après une menace du ras Michael, il fut inhumé secrètement. Là dessus, M. Bruce se met à raconter avec un air de sensibilité combien son humanité fut louée dans le pays, et il ajoute qu'Ozoro Esther, après lui avoir montré une place d'honneur, lui dit : « Asseyez-

(1) Voyez la traduction française du *Voyage aux Sources du Nil* par M. Bruce, tom. VI, p. 272 et suiv. (*Note du traducteur.*)

vous Yagoubé. Dieu vous a élevé au-dessus de tous les sujets de cet empire, quand il vous a donné le pouvoir, quoique étranger, de signaler votre charité envers son prince (1). »

Ce récit renferme plusieurs particularités qui rendent toute l'histoire fort suspecte. Les plus importantes sont la scandaleuse exposition du corps, que, vu leur extrême délicatesse au sujet des morts, les Abyssiniens auraient difficilement soufferte, et la longueur du temps (deux mois) que le corps est dit avoir été conservé dans l'église, bien qu'auparavant il eût été plus de *dix-sept mois en terre sans qu'il eût été couvert par rien qui eût pu le préserver de la putréfaction*. Ces doutes sont résolus par le simple exposé de l'événement, tel qu'il se trouve dans les Mémoires originaux. On y voit que le meurtrier montra la place où le corps avait été déposé, « qu'à peine le trouva-t-on couvert de terre, que la partie qui se présenta la première, fut le bras sur lequel il y avait une espèce de cartouche que les Abyssiniens portent, dans la persuation que cela prévient l'effet des maléfices, *qu'il fut connu par là que c'était le*

(1) Voyez la traduction française du *Voyage aux Sources du Nil*, tom. VI, p. 284. (*Note du traducteur.*)

roi, que le corps fut couvert, et qu'on dressa une tente au-dessous pour l'exhumer le jour de Pâques, mardi 21 » Il est dit dans un autre endroit « *Qu'on ne fit que découvrir le bras dans le cimetière, et qu'on vit le cartouche taché de sang.* » Et il n'est aucunement question de l'exposition du corps, du tapis et de la mousseline. Y a-t-il rien de plus contradictoire que ces deux rapports? Le dernier est beaucoup plus vraisemblable que le premier. Il paraît prouver que les Abyssiniens choqués, comme cela devait être, à la vue de ce qui assurait l'identité du corps, le couvrirent et s'abstinrent de le déplacer, puisqu'il était déjà en terre sainte. Ainsi toutes les remarques liées à l'exposition du corps, et l'humanité que l'auteur dit avoir montrée en cette occasion, peuvent être considérées comme des fictions poétiques.

Qu'il me soit permis de dire ici que le lecteur qui veut se faire une juste idée de ce qu'il y a de véritable et de faux dans l'ouvrage de M. Bruce, doit conférer soigneusement les informations contenues dans les derniers *Appendix* avec la relation originale; et après les avoir examinés, il trouvera que je n'ai relevé qu'un petit nombre des contradictions qu'elles présentent; car je n'ai eu d'autre objet que

de justifier les observations que j'ai faites sur ce voyageur. Si je m'en étais abstenu on aurait pu me reprocher, avec quelque apparence de justice, d'avoir fait le sacrifice de mes propres opinions pour ne pas me compromettre auprès de ses nombreux défenseurs, ou d'avoir conçu le coupable desir de faire rejaillir sur moi l'éclat de sa réputation. Je sais tout ce que M. Bruce a fait. Nul ne peut admirer plus réellement que moi, son courage, sa constance, son discernement, ou même son génie, et j'avoue que le plaisir que je prends à lire sa relation, me fera toujours regretter vivement qu'un malheureux sentiment de vanité ait pu le porter à s'écarter de la ligne droite que lui traçait la vérité, vu sur-tout que, pour se faire remarquer, il n'avait pas besoin d'un si indigne moyen.

Durant la dernière partie du mois de *mars*, nous eûmes une température fort modérée à Chelicut, et pendant quelques jours il y eut de grosses ondées, ce qui, quoique très-avantageux, était fort extraordinaire pour la saison. En conséquence ceux des Abyssiniens qui nous avaient été le plus contraires à notre arrivée, attribuèrent à notre influence cette faveur du ciel, à laquelle ils ne s'attendaient

pas. Durant ce temps le thermomêtre se tint presque sans variation à 70°.

Comme le carême ne rendait pas très-agréable notre séjour à Chelicut, je demandai au ras la permission d'aller jusqu'au Tacazze, et il me l'accorda. Je jugeais qu'en traversant les provinces qui nous en séparaient, je pourrais perfectionner infiniment la géographie du pays, et déterminer quelques points très-importans de l'histoire générale d'Abyssinie. Je partis le 5 *avril*, accompagné de M. Pearce, de M. Coffin, d'Ayto Debib et d'un chef nommé Chelika Negusta, qui commandait dans un district situé dans une partie du pays que nous allions traverser. Le ras l'avait nommé commandant de notre escorte. Peu de temps auparavant j'avais appris quelques particularités de la vie de ce jeune homme, particularités qui caractérisent si parfaitement les mœurs des Abyssiniens, que je crois devoir en faire part au lecteur.

Chelika Negusta, étant fort jeune, hérita d'un petit district situé aux environs du Tacazze, et sur les confins duquel residait un chef plus puissant, qui, se prévalant du nombre supérieur de ses troupes, avait coutume de piller les domaines de son voisin. Chelika

Negusta, qui n'était alors âgé que de dix-neuf ans, avait cependant trop de cœur pour endurer un pareil outrage. Il appela le chef en duel et le tua, quoique celui-ci fût un guerrier qui s'était signalé dans les combats. Après cette action Chelika Negusta fut arrêté par les parens du défunt, et traduit devant le ras qui, ayant acquis la preuve du délit, fut forcé, selon la coutume invariable du pays, de condamner le jeune homme à mort. Conformément à une loi puisée dans la législation de Moïse, il le livra aux parens, « pour en faire ce qu'ils voudraient. » L'usage est de conduire le coupable à la place du marché et de l'y faire mourir à coups de lance et à coups de couteau, chaque parent et chaque ami du défunt se faisant un devoir de frapper l'assassin. Par bonheur Chelika Negusta était bel homme, ce qui, joint à l'intrépidité qu'il avait montrée pendant le procès, intéressa toutes les ozoros de la Cour en sa faveur. Elles offrirent de se cotiser pour acheter sa grace, et une députation de prêtres alla en faire la proposition de leur part. Les parens se montrèrent inexorables, et Chelika Negusta fut conduit, dans le silence le plus effrayant, au lieu de l'exécution, où les lances étaient déjà levées pour le frapper, lorsque les prêtres intervinrent de nouveau, et mena-

cèrent du courroux de l'église, si l'on persistait dans une résolution si cruelle. La crainte de l'excommunication produisit heureusement son effet ; et après un long débat Chelika Negusta obtint son pardon, moyennant la somme considérable de trois cens ouakeas d'or, qui fut payée comme le prix du sang répandu. Après cette aventure, Chelika Negusta se concilia, au plus haut degré, l'estime générale ; et le ras avait montré tout le cas qu'il en faisait, en nous confiant à sa garde.

Après avoir quitté la vallée de Chelicut, qui est une des plus délicieuses de l'Abyssinie, nous traversâmes deux rivières, le Mai Afguol et le Mai Guloua, qui couraient vers l'est, puis nous montâmes insensiblement jusqu'à la capitale de l'Enderta, c'est-à-dire jusqu'à Antalo, ville située sur le flanc d'une montagne d'où la vue s'étend au loin vers le sud. A environ vingt milles d'Antalo, se trouve la forteresse d'âl-Hadjy où, les prisonniers d'état sont confinés ; et par un temps clair, on peut distinguer, dans la même direction, les hautes montagnes de Saloua et de Bora. Nous éprouvâmes un changement sensible dans l'atmosphère ; et le thermomètre était à 65° à midi.

Nous quittâmes Antalo, le lendemain à sept heures et demie, et après avoir traversé une

partie de l'Enderta, bien arrosée, parfaitement cultivée, et fort riche, nous entrâmes dans le district de Wazza. Nous descendîmes ensuite deux pentes extrêmement roides, qui nous conduisirent au village pittoresque de Cali, qui est situé dans un enfoncement des montagnes et au district de Saharti. Nous y arrivâmes le soir.

Le 7, nous quittâmes Cali et nous traversâmes un pays sauvage et sans culture, qui abondait en toute sorte de gibier. L'aspect général de cette contrée me rappela vivement les tableaux que j'avais admirés souvent dans l'intérieur de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Le voyageur y parcourt des plaines immenses couvertes de broussailles d'une couleur rembrunie. Ces plaines sont terminées par des montagnes d'une teinte de pourpre, et l'on croirait voir entre elles et le pays qu'on traverse un gouffre incommensurable. Ce fut de même que nous apperçûmes pour la première fois, les montagnes du Samen, élevant majestueusement leur cimes à l'extrémité de l'horison. Le temps était devenu très chaud, le thermomètre étant monté à 80°, et nous passâmes la chaleur du jour au bord d'un ruisseau, près d'un village appelé Shela. Là, en cherchant des plantes rares je découvris du cresson que

je fis voir avec beaucoup de satisfaction à M. Pearce, qui, depuis long-temps, en desirait en vain. De leur côté les Abyssiniens qui nous accompagnaient furent enchantés en rencontrant un arbre qui ne se trouve que dans cette partie du pays, et de l'écorce duquel ils font des mèches pour leurs armes à feu. C'est la partie intérieure qui sert à cet usage. Après l'avoir broyée sur une grosse pierre on la tourne sur un bâton et on la fait sécher au soleil, avec précaution. Cela suffit pour en faire d'admirables mèches. L'arbre est une espèce de *ficus* à feuilles étroites, et les indigènes le nomment *chekumt*. Nos gens ne tuèrent pas moins de douze perdrix et poules de Guinée qu'ils trouvèrent en grandes volées de cinquante ou soixante oiseaux, et qu'on voyait se reposer de temps en temps sur la cime des arbres.

Dans l'après-midi nous entrâmes dans un pays mieux cultivé, où commence la province d'Avergale, qui est habitée par les Agaus. Nous arrivâmes, dans la soirée, à une ville ou bourgade, nommée Agora, où l'on perçoit un droit sur tout le sel, qu'on porte dans l'intérieur du pays. Nous nous établîmes pour la nuit, dans la maison d'un ancien serviteur du ras, nommé Guebra Mehedin, qui était

venu à notre rencontre, et qui avait le commandement du district. Il était célèbre dans tout le pays, pour avoir tué seul un lion, sans autres armes que celles dont se servent les Abyssiniens. Je n'ai pas eu de peine à croire à cet acte de courage, après en avoir vu l'auteur. C'était un homme qui à des traits à la romaine, et à une démarche assurée joignait des manières franches. Le cheval même qui le portait semblait, en quelque sorte, animé du même esprit que son maître ; et l'on prétendait qu'il ne se laisserait pas monter par tout autre que lui.

Nous passâmes, dans la maison de ce chef, une des plus agréables journées dont j'aie conservé le souvenir. Son caractère ouvert, sa bonté et la liberté dont on jouissait chez lui, compensaient amplement ce qui lui manquait du côté de l'élégance de l'entretien et des manières. Sur le soir, l'aspect des montagnes du Samen devint sublime, et je demeurai long-temps assis pour contempler le soleil, qui se couchait derrière ces masses gigantesques. J'éprouvais en même-temps une sensation de mélancolie que je ne tenterai pas de décrire ; mais je ne puis m'empêcher de dire que si je sentis jamais que la faiblesse humaine pouvait être digne d'excuse, d'offrir

son hommage à cet astre resplendissant, ce fut lorsque je le vis se coucher derrière ces montagnes.

Nous quittâmes de bonne heure Agora, le 8 *avril*, et nous allâmes vers l'ouest, l'espace d'environ trois milles. Après être parvenus à l'un des sites les plus pittoresques qu'on puisse imaginer, et entre d'âpres rochers qui s'élevaient sur le bord de la rivière d'Arequa, nous laissâmes nos mulets en lieu de sûreté, et nous passâmes la matinée à chasser des poules d'inde, des perdrix et des daims de diverses espèces, qui abondaient aux environs. Nous en tuâmes plus qu'il n'en fallait pour faire vivre notre troupe toute la journée. L'Arequa, d'après la largeur de son lit et le volume d'eau qui le remplit quelquefois dans le temps des pluies, paraît être la plus large des rivières qui coulent entre la côte de la mer et le Tacazze. On dit qu'elle prend naissance seulement à dix milles d'Antalo, dans un lieu nommé Assa, d'où elle se dirige à-peu-près vers le nord-ouest, à travers la province d'Avergale, jusqu'à ce qu'elle joigne le Tacazze, dans le district de Temben. En conséquence, il est probable qu'elle reçoit tous les ruisseaux qui arrosent la fertile province d'Enderta. Il paraît qu'elle se rapporte mieux

qu'aucune autre au Coror de la carte de M. Bruce ; mais on sait qu'il n'a retracé le cours de cette prétendue rivière que parce qu'Alvarez a fait mention une seule fois, d'un tel courant d'eau. Le Coror aurait dû, s'il avait existé, avoir sa source plus loin à l'est, ainsi que je l'ai déjà dit, la route que les Portugais ont tenue en 1720, ayant eu cette direction.

L'atmosphère ayant été fort claire le matin, nous pûmes voir, pour la première fois de la neige. (Les Abyssiniens la nomment *berrit*) Elle couvrait le sommet du Béyeda et celui de l'Amba-Hai, qui sont les deux montagnes les plus élevées du Samen. M. Bruce, qui n'a passé que sur une chaîne plus basse, appelée Lamalmon, ne croit pas qu'on ait jamais vu de la neige sur ces montagnes (1), quoiqu'il

(1) *Vide* vol. III, p. 318. Il paraît, par une expression employée par M. Bruce dans une autre partie de sa relation, qu'il ne croyait pas qu'une substance aussi légère que l'est la neige, pût se maintenir sur une montagne située entre les tropiques. « On prétend, dit-il, qu'on a vu de la neige sur les montagnes de Caffa ; je ne le pense pas. Il est probable que c'était de la grêle; mais je doute beaucoup que cela puisse être dit d'une substance d'un tissu aussi faible que la neige * » *Vide M. Bruce's travels, vol. III, p.* 329.

* Je crois que ce passage ne se trouve pas dans la traduction française du *Voyage aux Sources du Nil* (Voy. tom. V,

en soit fait mention dans un des plus anciens monumens de l'histoire du pays, dans l'inscription adulitique rapportée par Cosmas, (Καὶ Σεμῆναι ἔθνος περαν Τȣ̃ Νειλȣ (le Tacazze) ἐν δύσβατοις καὶ χιονόδεσσιν ὄρεσιν οἰκȣ̃ντας ἐν οἷς διαπαντὸς νιφετοὶ καὶ κρύη καὶ χίονες βαθύτατοι ως μέχρι γονάτων καταδύνειν ἄιδρα τὸν ποταμὸν διαβὰς υπεταξα) et après lui par plusieurs des jésuites les plus instruits qui aient voyagé en Abyssinie.

Dans l'après-midi nous nous rendîmes à Werketarvé, petite ville, située sur une montagne et habitée par les Agaus. A la première vue il semble n'y avoir point de différence entre ce peuple et les Abyssiniens, sinon que le premier forme une espèce d'hommes plus robustes et moins vifs en général. Néanmoins leur langage est absolument distinct. Il me parut être moins énergique, et plus doux que celui du Tigré, et avoir, lorsqu'on le parle négligemment, une grande ressemblance avec quelques-uns de nos dialectes de province. Les Agaus dont il s'agit ici, sont appelés Tchertz ou Tacazze Agaus, et leur pays s'étend depuis le Lasta jusqu'aux confins du Tigré. Selon la tradition, les Agaus adoraient anciennement

ch. VII). Il est peut être superflu de rappeler ici que M. Salt a fait usage de la dernière édition de ce voyage, qui a été publiée en Angleterre. (*Remarque du traducteur.*)

le Nil ; mais, dès le septième siècle, ils furent convertis à la religion chrétienne, dont ils suivent plus strictement les préceptes que ne le font la plupart des autres naturels de l'Abyssinie. Ainsi que les habitans de Dixan ils sont très-exacts à la prière du matin, pour laquelle les habitans de chaque village se rassemblent à la pointe du jour devant la porte de leur chef, et récitent leurs oraisons en chœur. Ils entretiennent une haute idée de leur ancienne importance, et prétendent qu'ils n'ont jamais été soumis que par les habitans du Tigré. On trouvera à l'*Appendix* (n° 1.) un vocabulaire de leur langue.

La vue dont on jouit du haut de la montagne, sur laquelle la bourgade est bâtie, est plus belle encore, s'il est possible, que celle que nous avions admirée la veille. (Voy. pl. XXI.)

Le thermomètre, durant toute la journée, ne fut jamais au-dessous de 80°; et à midi il était à 85° à l'ombre.

Le 9, nous quittâmes Werketarvé. Après avoir fait quelques milles à l'ouest, nous tournâmes au sud pour éviter une chaîne de montagnes hachées, et au bout de deux heures nous arrivâmes à Seraroua. Là change l'aspect du pays. Au lieu des riches pâturages qui nourrissaient les nombreux troupeaux de bétail

que nous avions rencontrés les trois ou quatre jours précédens, nous ne vîmes plus qu'un terrain aride et sabloneux, où s'élevaient çà et là quelques arbustes épineux et quelques acacias qui le faisaient ressembler beaucoup au pays voisin de la côte de la mer. Le thermomètre à midi était à 88° , exposé à l'ombre. Les rayons du soleil tombaient presque à-plomb sur nos têtes ; la chaleur était étouffante , et cependant nous voyions , ainsi que je l'ai dit ci-devant , les montagnes qui étaient devant nous , couvertes de neige. Dans la soirée, nous arrivâmes à Guftamlo , où nous fûmes forcés de laisser M. Pearce, qui se trouva incommodé.

Nous partîmes de Guftamlo le 10 à cinq heures et demie du matin, et nous traversâmes une plaine sabloneuse et brûlée, où l'on avait fait croître, dans quelques champs isolés, du mitchelle, dont les pailles tenaient encore à la terre, et étaient hautes de neuf à douze pieds. En passant au milieu d'un de ces champs, je me rappelai le *Voyage à Brobdingnag* , et je ne pus m'empêcher de me croire un moment dans la même situation que Gulliver lorsqu'il marchait entre des blés de quarante pieds de haut. Je tuai près de ce lieu un oiseau très-rare (*cursorius Europæus*), qu'à cause de sa

couleur, j'eus de la peine à distinguer du sol.

Après avoir traversé cette plaine, nous rencontrâmes quelques montagnes tellement couvertes d'arbres nains et d'arbrisseaux, les uns et les autres armés de fortes épines, que nous eûmes beaucoup de peine à passer. Cependant nous eûmes le bonheur d'y parvenir sans avoir eu la peau trop endommagée, puis nous descendîmes dans une gorge sabloneuse et profonde qui, dans le temps des pluies, forme le lit d'un torrent. Cette gorge ressemble fort au défilé qui conduit de Hamhammo au Taranta, et l'on y trouve les mêmes espèces d'arbres qui consistent principalement en capriers, en genevriers, en tamariniers, et en de grands *adansonia*, appelés *entata*, et semblables à ceux que j'ai dit être communs à Mozambique. Les tamarins qui étaient parvenus à leur point de perfection, nous procurèrent un rafraîchissement très-agréable. Après une nouvelle descente, qui était fort douce, nous découvrîmes un pays immense, et nous ne fûmes plus qu'à peu de distance du Tacazze. A cette vue, poussé par une sorte d'impulsion machinale, je courus en avant, et parvenu au bord de la rivière, je m'assis et demeurai quelque temps à contempler avec délice le cours paisible de ses eaux limpides. Je fus alors assailli

par une foule d'idées qu'il me serait impossible d'exprimer. Les divers monumens de l'antiquité que j'avais vus en Egypte, et tout l'ensemble des faits liés à l'histoire du Nil se retracèrent aussi dans mon esprit; et la pensée que j'étais assis au bord d'un des affluens de ce grand fleuve, à onze cents milles de distance du point d'où il tombe dans la mer, ajoutait infiniment à l'intérêt qu'excitent de semblables souvenirs. Le bruit d'un hippopotame qui se montrait à la surface de l'eau, et le cri de *gomari*, *gomari* (1), me tirèrent de mes réflexions, ou plutôt la vue d'un animal si effrayant et si rare firent prendre un autre cours à mes pensées. Nous ne fîmes cependant que l'apercevoir, et son action me parut avoir une grande ressemblance avec le roulement d'un grampus dans la mer.

Le point sur lequel nous étions ne commandoit qu'un très-petit bassin de la rivière qui, en cette partie de son cours, forme un coude considérable à cause des roches qui en hérissent le bord occidental, et qui, s'élevant immédiatement à l'opposite, nous dérobaient complètement la vue des plus hauts sommets des montagnes. A mesure que nous remontâ-

(1) C'est le nom que lui donnent les Abyssiniens.

mes le courant, nous le trouvâmes interrompu fréquemment par des sauts, ce qui le rend guéable. Presque en tous les temps il y a, entre les gués, des trous ou puits d'une profondeur presque incommensurable, et qui, vus du point élevé où nous étions, avaient la même apparence que ces petits lacs qui se trouvent dans les montagnes de la partie septentrionale de notre pays. C'est dans ces retraites que les hippopotames se plaisent de préférence. Après avoir parcouru un espace fort court, nous arrivâmes à l'un des endroits qu'ils fréquentent le plus. Nous y en vîmes plusieurs réunis ; et nous étant dépouillés d'une partie de nos habits, nous passâmes la rivière avec nos fusils pour trouver un lieu plus sûr et plus favorable pour les attaquer, le bord oriental, qui est sablonneux et plat, ne pouvant offrir aucun avantage. La rivière avait à peu près alors cinquante *yards* de largeur, et trois pieds de profondeur au gué où nous passâmes. Elle avait un cours aussi modéré que celui de la Tamise à Richmond, quoique chaque côté de son lit offrît des traces remarquables de torrens qui exercent leurs ravages dans le temps des pluies. Le Tacazze sépare là les deux districts d'Avergale et de Samen. Aussi lorsque nous

l'eûmes passé, nous pûmes nous considérer comme étant entrés dans la seconde de ces provinces.

Ayant trouvé bientôt un lieu favorable nous nous plaçâmes sur une roche élevée et saillante, qui commandoit le rendez-vous dont je viens de parler, et nous n'y fûmes pas longtemps sans découvrir un hippopotame, qui parut à la surface de la rivière, tout au plus à vingt *yards* de distance. Il se montra d'abord sans défiance, élèvant sa tête énorme au-dessus de l'eau, et ronflant avec violence, et d'une manière qui ressemblait un peu au bruit que fait un marsouin. Trois des nôtres lui tirèrent leur coup de fusil, et il fut atteint au front. Il retourna la tête avec courroux, et plongea jusqu'à fond en poussant un cri qui tenait le milieu entre le rugissement et le grognement. Nous espérâmes durant quelque temps qu'il était tué ou blessé grièvement, et, à chaque instant, nous nous attendions à voir flotter son corps à la surface de l'eau. Nous jugeâmes bientôt qu'il n'est pas si facile de frapper à mort un hippopotame ; car le nôtre ne tarda pas à reparaître presque à la même place, quoiqu'avec plus de précaution qu'auparavant, mais sans paraître fort déconcerté de ce qui venait de lui arriver.

Nous fîmes feu de nouveau , sans plus de succès que la première fois ; et , quoique quelques-uns de notre troupe aient tiré longtemps sur chaque hippopotame qui se montrait , je ne puis assurer qu'on ait fait la blessure la plus légère à un seul d'entre eux. On ne peut l'attribuer qu'à l'emploi que nous fîmes de balles de plomb , qui sont trop molles pour pénétrer dans le crâne très-dur de ces animaux ; car nous les vîmes rebondir constamment. Cependant , vers la fin du jour , ils commencèrent à ne plus se montrer qu'avec une extrême circonspection. Ils se bornaient à mettre leurs narines hors de la rivière , soufflant avec force et faisant jaillir l'eau comme une fontaine.

D'après ce que nous vîmes, il paraît que l'hippopotame ne reste pas plus de cinq ou six minutes de suite sous l'eau , et qu'au bout de ce temps il est obligé de venir à la surface pour respirer. Une des choses qui nous amusa le plus, ce fut la facilité avec laquelle l'animal plongeait ; car l'eau étant fort claire nous pouvions le distinguer à vingt pieds de profondeur. Je crois que les hippopotames que nous vîmes n'avaient pas plus de seize pieds de long ; et la couleur de leur peau était un brun sale ou terreux , comme celui de la peau de

l'éléphant. Comme la scène me frappa vivement, particulièrement à cause de sa nouveauté pour moi, je m'écartai un moment des rochers sur lesquels étaient postés nos gens, et je fis une esquisse du tout (*Voy*. pl. XXII).

Tandis que nous étions occupés à cette sorte de chasse, nous remarquâmes, à quelque distance, plusieurs crocodiles qui se montraient à la surface de l'eau. Ils me parurent être d'une grosseur énorme et d'une couleur verdâtre. Les Abyssiniens les nomment *agous*, et les redoutent extrêmement. Lorsque l'un d'eux veut seulement se laver les mains dans la rivière, il appelle quelqu'un pour y jeter des pierres, et écarter ainsi les crocodiles Même pour passer à gué, un Abyssinien prend sa lance et fait tout le bruit qu'il peut, quoique les crocodiles fréquentent rarement les parties peu profondes du courant. Enfin la seule pensée de se baigner dans la rivière fait frémir d'horreur tous les naturels de l'Abyssinie.

Le thermomètre, quoiqu'exposé à l'ombre, était à 95° aux environs de Tacazze.

Je n'entreprendrai pas de discuter la question de savoir si cette rivière est l'*Astaboras* ou l'*Astapus* des anciens, qu'on dit avoir l'une et l'autre entouré en grande partie l'île de

Meroë : c'est un sujet qui a été traité suffisamment jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent l'éclaircir. Si Ptolemée est exact, cette île célèbre devait être située très-loin à l'est, entre le Tacazze et le Mareb, puisqu'elle renfermait entre ses limites la ville d'Axum ; mais cela contredit tellement les renseignemens donnés par des écrivains plus exacts, que je ne doute aucunement que Ptolemée ne se soit trompé. Strabon remarque (tom. II.) qu'il fallait quinze jours à un messager pour se rendre de la côte de la mer Rouge à Meroë, et que l'île de ce nom est formée par deux rivières qui viennent de l'est, et se jettent dans le Nil, et dont la plus méridionale est l'*Astapus*. Si cela est exact, l'île de Meroë doit, ainsi que De Lisle et Bruce l'ont conjecturé, être située entre le Nil et le Tacazze, conjecture qui serait en grande partie confirmée, si l'on pouvait compter sur l'existence des ruines que Bruce a décrites comme se trouvant près du confluent de ces deux grands courans d'eau.

En quittant le Tacazze nous retournâmes à notre camp, qui était assis sous un grand arbre et à peu de distance de la rivière. En y arrivant, je ne trouvai qu'un de nos gens qui faisait sentinelle devant les armes, les

selles et les brides que nous y avions laissées ; et comme le tableau me parut caractéristique, j'en fis une esquisse (*Voy*. pl. XXIII). La nuit, le ciel étant clair, je pris la hauteur méridienne d'une des étoiles, et j'eus pour la latitude de la plaine 13° 12′ nord, ce qui, joint aux gîsemens que j'avais pris et aux distances dont j'avais tenu note soigneusement, me permit de tracer notre route sur la carte.

Le lendemain matin nous partîmes pour retourner à Chelicut. Nous traversâmes un peu au nord de notre premier chemin le Djengle, que j'ai déjà décrit. Au bout d'environ deux heures nous arrivâmes à une bourgade appelée Missouda, où nous entrâmes au milieu des acclamations poussées d'un ton rude par les habitans. Quelque temps auparavant, le ras Ouelled Selassé *avait bien voulu* mettre une partie du district sous le commandement de Gabriel, déjus du Samen. Ce n'eût pas été un grand présent quand il le lui eût donné tout entier ; car, à la distance de quelques milles aux environs, le sol est un roc sablonneux qui n'est susceptible presque d'aucune sorte de culture. Les habitans avaient fait, pour défrîcher quelques champs sur les pentes des montagnes, de louables efforts, qui toutefois n'avaient pas été couronnés par le suc-

cès. Le peu de terre qui recouvre le roc a toutes les mauvaises qualités de celle du pays qui appartient au nayb de Massouah. Cette contrée ne peut donc produire autre chose que des pierres, de mauvaises herbes, des arbrisseaux épineux et des acacias. La production la plus importante consiste en coton, qu'on cultive en quantité aux environs du Tacazze, et comme on le vend bien à Adoueh, il compense en quelque sorte le manque de grains, qui afflige ce district. Dans le cours de la journée nous traversâmes un village appelé Adellet, et dans la soirée nous arrivâmes à Goroura, où l'on nous fit présent d'une vache, et où nous fûmes bien traités.

M. Pearce nous rejoignit le 13. Ayant repassé l'Arequa nous nous acheminâmes, par la voie d'Agora et de Cali, vers Chelicut, où nous arrivâmes le 16 *avril*. Je calculai que nous nous étions avancés depuis ce point jusqu'à une distance de soixante milles dans la direction de l'ouest. En retournant nous éprouvâmes absolument, en sens inverse, le changement de température que nous avions ressenti en descendant vers le Tacazze.

Le ras me reçut à mon retour avec la plus grande bonté, et le lendemain il me fit le plus insigne honneur qu'il pût me faire en me ren-

dant visite à ma demeure. J'étais occupé à finir quelques-uns de mes dessins, lorsque j'entendis un grand bruit au-dessous de moi, et presque en même temps M. Pearce vint m'annoncer, tout hors d'haleine, que le ras approchait de la maison. Je descendis pour le recevoir, et je le trouvai dans le jardin occupé à considérer les légumes venant de semences apportées d'Europe; et il faisait beaucoup de questions sur leurs qualités. Il était soutenu par M. Pearce et par Ayto Debib, et il n'était suivi que d'un de ses esclaves Shangallas, qui portait son épée de cérémonie. Il sourit en me voyant, et me montrant les choux, il me dit: Sont-ils bons? S'étant ensuite retourné, il me mit la main sur l'épaule, et s'avança avec moi vers la maison. Il y demeura plus d'une heure à considérer quelques dessins représentant nos bâtimens, nos carosses, nos vaisseaux et d'autres curiosités, dessins que j'avais apportés pour l'amuser, et il s'entretint de la manière la plus familière avec moi sur nos usages. Cette visite mit M. Pearce au comble de la joie, et je sus ensuite qu'elle avait fait grand bruit dans le pays; car il y avait quelques années que le ras n'avait fait une pareille politesse à personne, si ce n'était au chef des prêtres et à quelques-uns de ses plus proches parens. Rien ne me fit

plus de plaisir, en cette rencontre et en beaucoup d'autres, que de pouvoir confirmer ce que M. Pearce avait dit de la supériorité des anglais dans les arts mécaniques. Le ras montra de la sagacité dans les questions qu'il me fit à ce sujet, et quand je lui expliquais quelque chose de très extraordinaire, il se tournait vers M. Pearce, et lui adressait ces mots : « Vous me l'aviez bien dit; mais je ne pouvais vous croire. »

Il y avait alors à Antalo un grec nommé Nus'r Ally, qui était arrivé en Abyssinie il y avait environ deux ans, et qui avait beaucoup nui pendant quelque temps à M. Pearce, en disant « que l'Angleterre était un petit Etat soumis aux Turks, et que tous les objets manufacturés, que nous avions apportés, avaient été fabriqués par des Grecs. » Il avait soutenu ces assertions avec tant d'effronterie que M. Pearce avait eu beaucoup de peine à les détruire; et même une ou deux fois il en fut tellement irrité, me dit le ras, qu'il avait été très-difficile de le calmer. Récemment encore il avait causé un si grande frayeur à Nus'r Ally, qui n'était pas très-courageux, que celui-ci avait grand soin de ne pas se trouver sur son chemin. Mon arrivée le rendit très-confus, et de quelque temps il n'osa se montrer; mais

comme je reconnus ensuite que c'était vraiment un homme ingénieux (1), et qu'à divers égards il était digne de pitié, j'engageai M. Pearce à faire sa paix avec lui, et depuis ce moment ils ont été très-bons amis.

Le 20 au matin, on annonça la prochaine arrivée d'une Kafilah, qui venait de la plaine de sel, et qu'on attendait depuis long-temps. Nous eûmes le plaisir de la voir entrer dans la ville l'après-midi. Il y avait plusieurs centaines de mulets et d'ânes chargés. Ils avaient été escortés depuis Assa Duroua par Ayto Hannes, neveu du Ras, qui avait alors l'office important de balgudda, et qui, pour cette fonction, avait emmené avec lui deux cents hommes. Lorsqu'ils descendirent dans la vallée, les habitans de Chelicut sortirent de la ville pour aller à leur rencontre, et ils les accueillirent avec les mêmes acclamations que celles qu'ils poussent en l'honneur de leurs guerriers, lorsqu'ils reviennent du combat. On peut considérer comme très-dangereux le service d'escorter les caravanes. Les environs

(1) Durant ma résidence à Chelicut, Nus'r Ally s'occupa à faire un moulin à moudre du grain, et dont un cheval devait faire tourner la roue. Son succès ne fut pas très-grand ; mais l'entreprise excita une vive admiration dans le pays.

de la plaine d'où l'on tire le sel, et qui a été décrite précédemment, sont infestés par une race cruelle de Gallas, qui ont coutume de se mettre en embuscade pour tomber sur ceux qui viennent chercher du sel. Ces derniers sont ordinairement des hommes de la dernière classe. On dit qu'en l'absence du Balgudda et de ses gens, ils sont obligés, lorsqu'ils travaillent, de se coucher à plat ventre pour échapper aux regards de leurs barbares ennemis ; et à l'approche d'un étranger ils courent se cacher dans les montagnes. Même en la présence du balgudda et de sa troupe, il se livre souvent des escarmouches dans lesquelles cependant les Gallas sont ordinairement battus. Dans l'expédition dont il s'agit ici, six hommes seulement avaient été tués, et l'on considérait ce nombre comme très-petit. Les soldats, qui avaient signalé leur courage, avaient à leur lance de petites pièces de drap rouge comme marques de distinction. Le ras se mit au balcon pour les voir passer, et ils défilèrent devant lui en dansant et en poussant des cris, comme on a coutume de le faire à la fête de la Mascal.

Comme le temps où je devais songer à mon retour vers la côte approchait, j'eus avec le ras de longues conférences au sujet de ma

mission. Dans un de ces entretiens il me retraça la conduite violente de plusieurs de ses chefs à la mort de son frère Ayto Manasseh, et de l'opposition qu'ils avaient mise à ce qu'il nous fût permis de pénétrer dans le pays. L'un d'eux, Ayto Hannes (1), avait poussé la chose si loin qu'il avait dit qu'il fallait nous y attirer, pour nous mettre à mort. Les prêtres d'Axum voulurent aussi exciter une clameur générale contre nous, et l'on assura qu'ils avaient donné l'ordre de fermer les portes des églises pour prévenir ce qu'ils appelaient nos sortiléges. On pressa plusieurs fois le ras de prendre garde à lui, parce qu'on savait, prétendoit-on, que nous voulions le tuer, et nous emparer de son pays. « Je ne suis pas assez fou » pour avoir fait attention à ces extravagan» ces, me dit-il; car si Dieu (2) n'était pas » venu à mon aide, comment aurais-je fait » pour maintenir mon autorité sur le peuple « turbulent que j'ai à gouverner? Que peu-

(1) C'était le père d'Ayto Hannes, dont il a été question ci-devant. Sa mort subite qui arriva un mois seulement après celle d'Ayto Manasseh, produisit un grand effet dans l'esprit des Abyssiniens, qui la considérèrent comme le châtiment de la trahison qu'il avait méditée contre nous.

(2) Littéralement, n'était pas à mon côté.

» vent, ai-je dit, quatre ou cinq personnes?
» Un petit nombre d'hommes ? « poursuivit le ras, « sont encore vos ennemis; mais le
» plus grand nombre est persuadé de vos in-
» tentions amicales. Quant à moi, je ne ces-
» serai d'adresser au ciel des vœux pour votre
» roi, et si Dieu me prête vie, j'espère qu'au
» moyen des canons que vous m'avez amenés
» je pourrai rétablir l'empereur dans ses droits
» à Gondar, et régler la religion du pays.
» Chacun croit avoir raison en matière de
» foi; je m'imagine cependant que nous de-
» meurerons dans les ténèbres jusqu'à ce que
» vous nous ayez donné des leçons. » Le ras prononça ce discours avec beaucoup de chaleur. Quelque temps après il me pria de permettre à un des Anglais qui m'accompagnaient de rester avec M. Pearce. Il m'en donna pour motif la nécessité d'avoir quelqu'un pour faire la manœuvre des canons. « Mes ennemis, con-
» tinua-t-il, en ont déjà entendu parler, et
» ils en ont témoigné de vives alarmes; mais
» comme ils savent que nous ignorons cette
» manœuvre, ils se rassureront bientôt, si
» vous ne nous donnez quelqu'un pour la di-
» riger. Laissez-moi seulement un autre *ja-*
» *gonah* comme M. Pearce, et ils n'oseront
» jamais tenir la campagne contre moi. »

Je savais de quoi il s'agissait plus particulièrement, M. Coffin m'ayant déjà témoigné le desir de rester avec M. Pearce. En conséquence, je dis au ras que, si quelqu'un de ceux qui m'accompagnaient avait l'intention de demeurer dans le pays, je ne m'y opposerais certainement pas; mais en même temps je lui fis entendre que les lois anglaises laissaient aux sujets la faculté de faire ce qui leur plaisait en pareil cas. Il fut arrêté, durant cet entretien, que nous visiterions Axum, ce que je desirais vivement de faire pour en examiner de nouveau les ruines.

Lorsque je le quittai, le ras me fit présent d'un de ses mulets favoris, qui avait de riches harnois de velours, et était couvert d'une peau de léopard noir, qui est extrêmement rare, et dont les gouverneurs de province se servent seuls. Il me donna aussi deux petits manuscrits, l'un desquels, m'assura-t-il, contenait les articles de foi des Abyssiniens orthodoxes. J'ai vérifié depuis que c'était une lettre pastorale adressée par le patriarche d'Alexandrie à l'église d'Abyssinie. Depuis mon retour en Angleterre ce traité a été traduit par le révérend M. Murray, le dernier éditeur des œuvres de Bruce. Cette traduction a été faite pour la société de la Bible anglaise et étrangère, qui

est présentement occupée à faire imprimer en langue éthiopienne une partie de l'Ecriture sainte. L'ouvrage, comme on peut s'y attendre, est extrêmement prolixe et fort obscur en quelques endroits ; mais, au total, il renferme une analyse exacte des articles de foi des Abyssiniens, et des détails curieux sur les querelles absurdes qui se sont élevées récemment dans leur église. L'autre manuscrit renferme une notice de la dernière campagne du ras contre les Gallas. Elle est plus remplie d'adulations que de faits. On m'en a lu quelques parties en sa présence ; et cette lecture parut lui causer une vive satisfaction. Tous les Abyssiniens semblent desirer ardemment de faire passer leur nom à la postérité.

Le 28 *avril*, qui, selon l'usage du pays, était le dernier jour du carême, le ras nous fit dire de très-grand matin qu'il allait partir pour Antalo, et qu'il desirait que nous l'accompagnassions, ce à quoi nous consentîmes. En conséquence, il nous envoya, à la pointe du jour, trois de ses meilleurs chevaux, l'un desquels était appelé *shummut*, et faisait depuis long-temps sa monture favorite. Les deux autres lui avaient été envoyés en présent depuis peu, par Liban, le chef des Gallas. Le ras était déjà parti ; mais lorsque nous arri-

vâmes à une plaine près du village d'Afguol, nous le trouvâmes qui nous attendait, environné de près de deux cents officiers et esclaves, et de quarante chefs à cheval, qui galoppaient et escarmouchaient entre eux selon la coutume du pays. La manière dont les Abyssiniens montent à cheval diffère essentiellement de celle des Arabes. Cela provient en grande partie de ce que les premiers ont de longs étriers, et qu'ils prennent pour leurs manœuvres un champ plus spacieux. En général, leurs chevaux sont robustes, bien faits et bien tenus. Cependant ce dernier point ne peut guère s'appliquer aux coureurs qui, à cause de longs jeûnes qu'ils font, sont la plupart d'une maigreur extrême. Les Abyssiniens sont bons cavaliers. Ils ont beaucoup de grace à cheval, y manient adroitement leurs armes, et sont toujours maîtres de leur monture. La légèreté de leurs vêtemens leur est fort avantageuse, et laisse leurs mouvemens si libres qu'à mon avis, cela les rendrait, à nombre égal, très-supérieurs aux Arabes. Leur bride, qu'ils appellent *legaum*, consiste en un mors grossier à la mamelouke, en une simple tétière et en une chaîne proprement travaillée, qui tient lieu de rênes. La selle dont la forme est très-simple, est bien enten-

due. Elle se compose de deux morceaux de bois, minces et liés ensemble par des courroies de cuir ; elle a un pommeau élevé sur le devant, et une espèce de dossier, et elle est entièrement couverte d'un cuir rouge, fabriqué dans le pays et imitant le maroquin. On place sous la selle un *marashut*, ou une pièce d'étoffe matelassée, qu'on double sur le devant pour ménager les épaules du cheval. Tout cela est très-léger et fortement attaché au moyen d'une large sangle, et d'une croupière qui n'est pas, comme la nôtre, maintenue par la queue seulement, mais qui, étant fixée aux deux côtés de la selle, fait le tour de la partie antérieure de l'animal. Les Abyssiniens mettent à leurs chevaux, comme ornement, un collier, fait avec une crinière de zèbre et des chaînes de cuivre, qui font un petit tintement et auxquelles on ajoute quelquefois une petite cloche. Tout ce harnais est si différent de celui des Arabes, qu'il forme entre autres, un argument très-fort contre le système qui fait dériver des coutumes de ce peuple, celles des Abyssiniens.

Les Anglais qui m'accompagnaient, montrèrent aussi leur adresse à monter à cheval, et le ras fut charmé de voir que nos compatriotes étaient si habiles dans cet exercice,

favori des peuples de l'Abyssinie. Après nous être récréés de la sorte, durant quelques heures, nous marchâmes vers Antalo, où, à notre arrivée, nous rencontrâmes une députation de prêtres revêtus de leurs plus riches ornemens, et qui, après avoir complimenté le ras, marchèrent devant lui en chantant, ou plutôt en criant des pseaumes, et en tintant de petites cloches qu'ils tenaient à la main. Le soir, on servit pour la dernière fois, un repas en poisson, etc., auquel prirent part un grand nombre de personnes de distinction; et après le souper, un prêtre récita une prière pour tous ceux qui avaient strictement observé le carême.

On nous appela de bon matin, le 29, pour assister à un festin donné en l'honneur de la fête du jour. On ne tua pas moins de cinq vaches pour ce repas; et ecclésiatiques et laics mangèrent une si grande quantité de viande, qu'il parut clairement qu'ils voulaient se dédommager le plus promptement qu'il se pourrait, du jeûne qu'ils avaient fait. Le ras était de fort bonne humeur. Il me donna à vider son propre *brulhé* rempli de vin rouge, faveur si grande que tous les chefs qui étaient présens en furent étonnés. Les baharnegash Yesous et Subhart, et le kantiba Socinios

étaient du nombre des convives. J'appris que le ras les avait mandés exprès pour les porter à se bien conduire à notre retour. Dans le cours de la journée il envoya à chacun d'eux, et à notre troupe, une vache, ainsi qu'une grande quantité de maiz, pour régaler nos gens; et le soir, comme on peut bien le présumer, il y eut à peine, dans toute la ville, un seul Abyssinien qui ne se ressentît fort de l'excès qu'il avait fait.

Les préparatifs de la fête avaient duré trois semaines entières, et les gens du ras étaient allés fort loin, en toute direction, pour recueillir une quantité suffisante de *sadou*, plante amère dont on se sert pour faire le maiz. On chôma plusieurs jours, et le ras reçut dans ce temps la visite de quelques chefs des Assoubo-Gallas du sud, qui résidaient près de Muntilli, aux environs de la plaine de Sel, lieu où se tenait autrefois une foire considérable, à laquelle se rendaient des marchands des parties les plus éloignées du pays. Ces Gallas avaient des vêtemens semblables à ceux des Abyssiniens; leur tête était largement pommadée et poudrée; et la plupart avaient des bracelets d'ivoire et portaient aussi au bras des trophées proportionnés au nombre des ennemis qu'ils avaient tués. Plusieurs d'entre

eux en avaient neuf, et aucun n'en avait moins de deux. J'appris avec surprise que très-probablement ces trophées, qui étaient renfermés dans des sacs, avaient été acquis par le meurtre de quelques-uns des sujets du ras, contre lesquels les Gallas étaient alors en guerre. Malgré cela, ils avaient tant de confiance en sa parole d'honneur, qu'ils n'avaient pas craint de venir sans escorte vers lui. Ils lui avaient amené en présent quelques sanga ou bœufs, dans l'espoir que, par son intervention, il empêcherait le chef de Wojjerat de faire des incursions sur leur territoire. Ce chef était présent, et c'était une chose curieuse de voir la feinte douceur avec laquelle les deux parties se traitaient, quoique de temps en temps un regard farouche, jeté à la dérobée, annonçât ce qui se passait au fond de leur cœur.

Les Gallas ne se firent aucun scrupule de manger des mets de la table du ras; mais on les servit dans des plats séparés, parce que les Abyssiniens ne veulent manger qu'avec des Chrétiens. A la fin du repas je priai un des Gallas de me faire visite. Il y consentit; mais j'eus beaucoup de peine à l'engager à rester assez de temps pour que je pusse esquisser son portrait, ce que je ne pus faire qu'à son insçu, tandis que M. Pearce l'entre-

tenait. J'avais fait précédemment une pareille tentative ; mais l'homme s'étant aperçu de ce que je faisais, avait pris la fuite, craignant que je ne jettasse un charme sur lui. Peut-être c'est le cas de remarquer que les Gallas, voyant les cheveux roux d'un des nôtres, en furent si enchantés qu'ils l'appelèrent *moti*, nom qui répond à celui de ras (1). Les Abyssiniens, au contraire, tournaient en ridicule notre teint pâle et nos cheveux de couleur claire.

Il arriva, dans un de ces jours de fête, un événement dont les suites furent fort plaisantes, mais auraient pu être des plus graves. J'en fais mention pour tenir en garde d'autres voyageurs ; car j'ai à me reprocher un peu d'imprudence à cet égard. On avait mis, parmi les présens dont j'avais été chargé, différentes pièces de feu d'artifice, tels que des serpenteaux, de petits soleils et des pétards. Le ras et ses chefs avaient trouvé fort de leur goût ce genre d'amusement. Le premier prenait un grand plaisir à mettre le feu aux pétards et à les lancer parmi les personnes de sa

(1) *Moti* vient de *mata*, qui veut dire tête dans la langue des Gallas. *Raz* a la même signification dans le *Geez*. C'est ainsi que notre mot *captain* (capitaine) est dérivé de *caput*.

suite. Ayant près de lui les chefs Gallas dont j'ai parlé, ainsi que d'autres étrangers, il me demanda de laisser M. Pearce montrer l'effet de quelques-unes de nos meilleures pièces, ce à quoi je consentis. La salle où nous étions avait soixante pieds de long sur trente de large, et était remplie de personnes conviées à la fête, et portant des vêtemens de coton, larges et flottans. Sans faire attention à cela ni à la nature de la composition des pièces, je priai M. Pearce de choisir une des plus grandes, appelée pot de fleurs. Il fallut un peu de temps pour la disposer. Elle fut placée au milieu de la salle, et la curiosité la plus vive se fit remarquer sur la physionomie de tous les assistans. A la fin la mêche fut apportée, puis allumée. Aussitôt un déluge d'étincelles et de boules de feu se répandit sur nous, et jeta la consternation dans l'assemblée. Plusieurs des chefs s'écrièrent que le bouleversement qu'ils avaient attendu de notre arrivée dans le pays s'opérait; d'autres, plus effrayés, se cachèrent sous les couches de lit; et quelques-uns, poussant des cris, se refugièrent dans les coins de la salle; mais le ras et les plus résolus gardèrent tranquillement leurs siéges. Au premier instant de trouble je m'étais levé, je m'étais

placé devant le ras, et tenant les bras étendus j'avais écarté les étincelles de feu poussées vers lui. En même temps je l'assurai qu'il n'y avait rien à craindre. Il fit preuve d'un grand courage, et se mit à rire de la frayeur de ses courtisans. Quoique les vêtemens de ceux-ci prissent feu, et que l'alarme s'accrût, il ne témoigna pas la moindre inquiétude. Par bonheur il fut du petit nombre de ceux dont les habits ne furent pas touchés, ce que l'on considéra comme un heureux présage, vu surtout que les vêtemens de Kasimaj Yesous, frère du ras, furent atteints. A la fin, à mon grand soulagement, la pluie de feu diminua; et quand elle eut tout-à-fait cessé, la scène changea. Le ras se montra fort satisfait de ce passe-temps, et railla impitoyablement ceux qui avaient témoigné de la crainte. Cependant il me dit à part: » Il faudra ne recommencer que lorsqu'il n'y aura que nous. » Cette aventure, qui aurait pu devenir très fâcheuse, fut ensuite un sujet continuel d'amusement pour nous; et un célèbre bouffon du ras, nommé Totte Maze, parodia plusieurs fois en notre présence ceux qui avaient eu le plus de frayeur.

Totte Maze était un des mimes le plus plaisans que j'eusse vus. Il était maître des traits

de sa physionomie presque au même point que notre acteur Suet, auquel il ressemblait beaucoup. Un de ses principaux talens était de faire imiter ses grimaces par tout le monde, et surtout par les étrangers qui n'étaient pas avertis. Je le lui ai vu exercer plusieurs fois avec succès. Je donnai moi-même un jour dans le piége, et je ne m'aperçus de ce que je faisais que lorsque le ras m'eut amicalement instruit de la plaisanterie.

Une des scènes où Totte Maze déployait plus particulièrement le rare talent que lui avait donné la nature, était celle où il imitait, au moment d'un combat, un chef qui ne s'était pas fait remarquer par son courage. Il la joua devant nous. Il s'avança d'abord d'un air imposant, parla d'un ton impérieux à ses soldats, et se vanta de ce qu'il ferait lorsque l'ennemi paraîtrait. Il contrefit le son des cors et le bruit du tambour, entendus de loin, puis il représenta le chef comme devenant prudent et demandant tout à l'entour de lui, si l'ennemi était fort. Bientôt sa frayeur redoublant, son fusil ballotta dans ses mains, son cœur palpita, ses yeux devinrent hagards, et ses jambes, comme si c'était machinalement, commencèrent une prudente retraite. Tant de lâcheté parut exciter le mépris des spectateurs,

et le mime feignit d'éprouver de la honte ; il reprit courage, et s'avança en tirant son fusil dans une direction absolument opposée à celle que l'ennemi était censé occuper, puis, effrayé par le bruit de son arme, il tomba sur ses genoux, et cria miséricorde. L'expression de sa physionomie fut inimitable durant toute la scène, à la fin de laquelle tous les spectateurs poussèrent des cris d'admiration.

Une autre fois, Totte Maze imita la politesse outrée d'un courtisan de l'Amhara, faisant visite à son supérieur. En arrivant il se prosterna, baisa la terre, puis adressa au chef des complimens dictés par la bassesse. Invité à s'asseoir, il se plaça avec une apparente humilité sur le seuil de la porte. Bientôt après, supposant que le chef lui avait adressé une question, il se prosterna de nouveau, fit une réponse conçue en termes très-polis, en phrases très-adroitement tournées, et en même temps il s'avança jusqu'au milieu de la salle. Insensiblement il parvint jusqu'à la place d'honneur. Alors il montra une grande familiarité, parla haut, et, pour comble de ridicule, il affecta de se tenir nez à nez avec le chef. Cette sorte de satire fit le plus grand plaisir aux Tigréens qui, en toute occasion,

affectent de mépriser les manières efféminées et soumises des peuples de l'Amhara, qu'ils représentent toujours comme « ayant une langue douce et point de cœur. » Totte Maze parodia aussi, d'une manière admirable, la démarche affectée et la coquetterie des femmes de l'Amhara, ainsi que les réponses maniérées qu'elles font aux plus simples questions. Les tons de sa voix et ses gestes étaient si parfaitement appropriés aux différens caractères, qu'il me procura un plaisir très-vif, auquel je ne m'attendais pas.

Le trait suivant fera connaître le genre d'esprit de ces bouffons, qui, comme les fous que les princes entretenaient autrefois, attaquent tout le monde sans égard à la dignité ou au rang. Totte Maze, ayant un jour offensé le ras par quelques libertés qu'il avait prises avec lui, le dernier lui ordonna de ne jamais mettre le pied sur son tapis qui, pour le dire en passant, s'étendait jusqu'à la moitié de la salle. Le lendemain, à la grande surprise de la compagnie, le bouffon parut monté sur les épaules d'un de ses gens, s'avança de la sorte vers le ras, et lui cria : « Je ne suis pas sur votre tapis ! » Le ras qui, comme tous ses compatriotes, aime la plaisanterie, ne put s'empêcher de sourire, et Totte Maze obtint

son pardon. On m'a raconté de lui, plusieurs autres anecdotes qui prouvent beaucoup d'originalité; mais elles sont de nature à être passées ici sous silence.

Le principal amusement des basses classes, dans les fêtes qui suivent la fin du carême, consiste en un jeu appelé *kersa*, qui ressemble absolument au jeu de la crosse (*bandy*) en Angleterre. De grandes troupes se réunissent pour se livrer à ce jeu, et quelquefois des villages entiers se défient réciproquement. En ce dernier cas la partie est vivement disputée, et lorsque les joueurs sont à-peu-près de force égale, il faut souvent une journée presque tout entière pour la décider. Les vainqueurs retournent chez eux en dansant, en poussant de grands cris et au milieu des acclamations des femmes de leur parti. J'ai vu quelquefois aussi les vaincus être reçus à Antalo, avec les mêmes honneurs, et souvent nous les avons entendus défier amicalement leurs antagonistes, de recommencer le jeu. Mais d'autres fois les deux parties entrent, hommes et femmes, dans un si furieux accès de rage, qu'ils se font les plus terribles menaces, et s'accablent d'injures respectivement. Aussi, comme cela se voit souvent dans notre pays, le jeu finit par des coups; mais en ce cas

même ils ne se servent jamais d'autres armes que des bâtons ou crosses avec lesquelles ils ont joué. M. Pearce étant présent, il arriva un jour, que les habitans de la ville de Moculla furent si échauffés les uns contre les autres, que la contestation devint des plus alarmantes, et que le ras fut obligé d'interposer son autorité. Avant qu'il parvînt à séparer les combattans, plusieurs hommes furent étendus morts sur le champ de bataille. Le ras lui-même reçut un coup dans la mêlée; mais l'humanité, qui est un des traits les plus saillans de son caractère, lui fit retenir le bras de M. Pearce qui avait déjà tiré ses pistolets pour le défendre.

On concevra facilement que, chez un peuple aussi vif, aussi actif que le sont les Abyssiniens, les mariages, les naissances, ou tout autre événement important, sont célébrés par des fêtes et des réjouissances, qui toutefois se ressemblent tellement qu'il est inutile d'entrer dans plus de détails à ce sujet. J'ajouterai seulement que rien n'est plus agréable à voir que la bonne intelligence et la joie qui règnent d'abord dans ces assemblées; et c'est même une chose remarquable que, dans les scènes d'ivresse, qu'elles ne manquent jamais de produire, il est très-rare qu'il s'élève une querelle

entre les personnes d'un rang élevé. Jamais je n'en ai vu une seule tirer son coutelas en pareille occasion.

Le 27 avril, le ras me donna une audience publique, où il me remit une lettre écrite en éthiopien, qu'il me pria de présenter à Sa Majesté ou à son ministre, et en même-temps il me fit don d'une chaîne d'or à laquelle était suspendue une médaille aux armes des empereurs d'Abyssinie. C'était, me dit-il, le plus grand honneur qu'il fût en son pouvoir de conférer. Il me pria aussi de conduire Ayto Debib en Angleterre, ce que je fus forcé de refuser. Il me dit, de plus, qu'il avait deux petits lions qu'il desirait que j'emmenasse pour les offrir, de sa part, à Sa Majesté; mais la longueur du chemin en rendait le transport impossible. Un de ces animaux fut amené par son gardien, dans la salle où nous étions. Peu de temps après il devint si intraitable qu'il fallut le renfermer, et il ne tarda pas à mourir.

Au milieu de la nuit suivante le ras nous fit appeler pour partager sa collation. Selon la coutume, nous le trouvâmes assis sur sa couche, près d'un bon feu, et accompagné de quelques-uns de ses serviteurs les plus admis à sa familiarité, et de quelques esclaves

Shangallas. Dans le peu de temps que dura le repas, on vint deux fois demander justice à sa porte, en criant *abait! abaït!* maître! maître! ce qui est la manière dont on s'adresse à ses supérieurs en pareille occasion. A ce cri, le ras ordonna que les supplians fussent introduits. Après avoir entendu leurs plaintes et leur avoir recommandé le secret, il leur dit de comparaître devant lui en public, au jour qu'il leur indiqua. Par ce moyen et d'autres du même genre, il est si bien instruit de tout ce qui se passe, que les chefs, quelque éloignés que soient leurs districts, n'osent jamais, de peur qu'elle ne vienne à sa connoissance, commettre d'injustice trop criante.

J'ai eu souvent occasion de parler des Shangallas, qui se trouvaient auprès du ras; en conséquence, je donnerai une courte notice de leur nation. Il paraît que le nom de Shangalla ou Shankalla est un terme générique appliqué par les Abyssiniens à tous les nègres, de même qu'ils donnent les noms de Taltal et de Shiho aux diverses tribus de la côte. Tous les Shangallas avec qui j'ai conversé, ne voulaient pas reconnaître cette appellation; mais ils désignaient leurs tribus sous des noms distincts. La plupart d'entre eux avaient été faits prisonniers aux environs du bas Tacazze, ou

dans les forêts situées au nord de l'Abyssinie. Quelques-uns avaient été amenés (par les marchands) des pays situés au-delà du Nil, et même d'aussi loin que les environs du Bahr al Abiad. J'ai reçu d'un de ceux-ci les détails suivans sur la nation à laquelle il appartenait. Sa tribu se nommait *Dizzela*, et habitait un district appelé Darbanja, qui fait partie d'une contrée située à trois jours de marche au-delà du Nil, et dont le nom est *Damitchegua*. Cet homme me dit que ses compatriotes n'avaient qu'une notion très-imparfaite de la Divinité, qu'ils appellent *Mussa-Guzza*. Leur seul acte de religion, qui se fait un grand jour de fête, appelé *Kemous*, et où tout le peuple s'assemble, consiste à sacrifier une vache, qu'on ne tue pas de la manière accoutumée en lui coupant la gorge, mais en lui donnant mille coups de poignard. Les Shangallas n'ont ni prêtres, ni chefs, tous les hommes étant considérés comme égaux. Cependant ils ont le plus grand respect pour l'âge. Un homme âgé a toujours le privilége de boire le premier, et d'avoir deux femmes, tandis que les jeunes gens doivent se contenter d'une seule. Lorsqu'un jeune Shangalla a résolu de se marier, il offre sa sœur à un autre homme qui lui donne la sienne en retour. S'il n'a point de sœur il va à

la guerre pour faire une femme prisonnière. Après cela il adopte cette femme pour sa sœur, puis il l'échange. Il n'y a point de dot. Les Shangallas ne se marient pas de si bonne heure que les Abyssiniens ; ils attendent l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. On dit cependant que les deux sexes n'ont de communication l'un avec l'autre qu'après le mariage. L'adultère est puni de mort. Les femmes, outre les soins du ménage, aident les hommes à cultiver la terre, et ont droit d'en partager également les fruits. Lorsqu'un enfant vient au monde, le père lui donne un nom qui est ordinairement relatif à quelque particularité de sa naissance ou à quelque marque qu'il a sur le corps. Celui de qui j'ai tiré mes renseignemens se nommait *Oma-Zéna*, parce qu'il était né avec une verrue sur la main. D'autres s'appelaient *Immagokwa*, né la nuit ; *Wokéa*, né tandis qu'on faisait du bouza ; *Wennéa*, né sur la terre, *Magokwa*, signifiant nuit, *Kéa*, bouza, et *Ennéa*, poussière. Lorsqu'un homme est mort on l'enterre, sans aucune cérémonie, dans ses vêtemens ; et ses parens tuent et mangent son bétail. Sa femme a tout le mobilier pour sa part, et ses enfans ont ses armes, ses instrumens aratoires et sa terre. L'occupation favorite des hommes est la chasse, et

ils mangent indifféremment de la chair d'éléphant, de rhinocéros, de buffle, de daim, de serpent, de rat, ou toute autre chose qu'ils peuvent se procurer. Le rhinocéros de leur pays a invariablement deux cornes.

Les armes de ces sauvages consistent en boucliers, en lances, en arcs et en flèches, et la tribu est continuellement en guerre contre le peuple de *Metikul* et celui de *Banja*, qui font de fréquentes invasions dans son pays pour se procurer des esclaves Lorsque les Dizzela font des prisonniers, ils leur lient les jambes, et ils les emploient à tisser de la toile ou à forger du fer. S'ils sont incapables de travailler, ils les tuent. Un peuple très-robuste, qui est appelé *Dippoura*, réside dans l'intérieur du pays des *Dabanja*. Mon Shangalla paraissait bien connaître les montagnes de *Duggala*. Il les disait situées à l'opposite du Dar-Four. Il parlait d'une montagne, appelée *Yiba Hossa*, où ses compatriotes avaient coutume de se retirer lorsqu'ils étaient poursuivis par l'ennemi. Plusieurs rivières, nommées *Quoquia*, *Pusa*, *Kuossa* et *Popa*, traversent ces districts, et coulent, dit-on, dans la même direction que le Bahr-al-Abiad. Il y a trois jours de marche dequis ce fleuve jusqu'à la Kuossa, et un jour depuis celle ci jusqu'à la

Pusa. Les autres sont plus enfoncées dans l'intérieur des terres.

Les seuls instrumens de musique en usage parmi les Shangallas sont des trompettes faites avec la corne des *agazen*, des chalumeaux faits avec des bambous et une espèce de lyre à cinq cordes, appelée *jungua*, dont j'ai donné une esquisse (*Voy*. pl. XXVI). Celui de qui je tiens ces renseignemens m'a dit, que la musique d'une grande jungua était ravissante, et il était égayé au seul souvenir des sons harmonieux qu'elle rendait. On trouvera dans l'*Appendix* un vocabulaire étendu de la langue de ce peuple, langue qui, probablement, a un plus grand rapport avec quelques-uns des dialectes des nègres méridionaux ou occidentaux, que tout autre que j'aie pu me procurer.

M. Bruce a très-habilement décrit la tribu de Shangallas, qui réside près du Tacazze (1). A tout autre égard que la couleur et la forme du corps, elle paraît faire un autre peuple que les Dabanja, la langue des deux tribus étant aussi entièrement distincte. Deux petits garçons de la tribu des Shangallas Tacazze, qui avaient été faits prisonniers peu de temps

(1) Voyez la traduction française du *Voyage aux Sources du Nil* tom. IV, p. 664. (*Note du traducteur.*)

avant mon arrivée, m'amusèrent beaucoup par des chants et des danses particulières à leur nation. Ils avaient appris dans leur enfance une chanson dont les paroles et l'air étaient fort touchans. On me la traduisit à peu près de la manière suivante :

« Ils viennent et nous saisissent sur la rive du
Tacazze : ils nous réduisent en esclavage.

Nos mères effrayées fuyent vers les montagnes,
Et nous laissent seuls aux mains des étrangers. »

Toutefois, à parler généralement, les esclaves sont fort heureux en Abyssinie. Plusieurs de ceux avec qui je conversai avaient été pris dans un âge mûr, et cependant ils préféraient leur esclavage à la vie qu'ils menaient dans leur pays natal. Cela peut provenir en grande partie de la souplesse de leur caractère, qui les fait s'habituer promptement parmi les étrangers. A la vérité, l'esclavage est plutôt honorable que honteux dans tout l'Orient, et il y diffère grandement de ce qu'il est dans les Indes occidentales. Les esclaves n'y ont pas de longs voyages à faire, leurs habitudes n'éprouvent pas un changement trop violent, et enfin ils n'ont pas à dévorer les mépris des blancs. Au contraire, il arrive fréquemment qu'on les adopte comme enfans

dans la famille, et pour me servir d'une image usitée dans l'Orient, « ils se réchauffent dans le sein de leur maître. »

Lorsque j'eus acquiescé au desir que M. Coffin m'avait témoigné de rester en Abyssinie, le ras fit venir à minuit (dans la nuit du 2 au 3 *mai*) quatre des principaux prêtres d'Antalo, et déclara devant eux ses intentions au sujet de nos deux compatriotes. Il promit de les traiter toujours avec bonté, de pourvoir à tous leurs besoins, et de leur faciliter les moyens de retourner dans leur pays lorsqu'ils le desireraient. Conformément à une demande que j'avais faite pour prévenir toute contestation au sujet des choses de première nécessité, il fut convenu que MM. Pearce et Coffin auraient trois *interlaams* (vingt quatre boisseaux) de blé par mois, du fourrage pour deux chevaux, trente morceaux de sel par semaine, un *gumbo* de maiz par jour, et de tout autre article à proportion. Enfin, le ras promit que, si M. Pearce lui demeurait attaché fidèlement, il lui donnerait un revenu considérable. L'arrangement fait, les prêtres, comme de coutume, récitèrent une prière pour donner la sanction à l'acte, après quoi ils se retirèrent. Nous prîmes ensuite le repas de la nuit, qui consista en volaille, en

carrys et en une grande quantité de gâteaux faits avec des pois et du teff.

Le lendemain, tandis qu'on faisait les préparatifs de notre départ, le ras se montra fort ému; il me tint constamment près de lui, et fixant ses yeux sur moi d'un air affligé, il me demanda plusieurs fois « Si je reviendrais encore en Abyssinie. » Je lui répondis, avec quelque regret, que je croyais ne plus entreprendre ce voyage. Un songe qu'il avait eu quelques jours auparavant, avait laissé une profonde impression dans son esprit. Il s'était imaginé qu'il était assis sur la cîme d'une montagne, qu'il me voyait semer, des deux mains dans une plaine, du blé qui croissait aussitôt en profusion tout autour de moi, et qu'en même temps il avait regardé ses genoux, et s'était aperçu que sa robe était remplie d'or. On ne peut se figurer l'effet que ce songe produisit dans un pays dont les habitans sont fort superstitieux, et aiment passionément le genre d'allégorie qu'on trouve dans l'Ecriture sainte.

Dans le cours de la nuit suivante nous fîmes notre dernière visite au ras, qui était toujours très-affecté. Il témoigna, dans les termes les plus forts, sa reconnaissance envers notre

souverain, qui s'occupait du bien-être d'un pays si lointain, et il promit d'encourager, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir, des communications avec la Grande-Bretagne. En même temps il exprima avec franchise la crainte que le pays qu'il gouvernait ne pût fournir assez d'articles précieux pour que ceux de nos négocians qui s'engageraient dans un trafic si précaire, y trouvassent de l'avantage, vu surtout que les Abyssiniens connaissaient peu les opérations de commerce, et que les troubles qui agitaient les provinces empêchaient que l'or et d'autres marchandises de prix ne fussent apportés de l'intérieur du pays. Il assura cependant que si l'on traçait un plan pour vaincre ces difficultés, il s'empresserait d'en faciliter l'exécution, quoique, ajouta-t-il, ce serait vainement qu'il interviendrait dans les négociations avec les Mahométans de la côte, tant qu'ils auraient l'empire de la mer Rouge. Il y avait tant de bons sens dans ces observations, et elles s'accordaient si bien avec mes idées, que je me bornai à répondre que je ne perdrais jamais de vue les intérêts de l'Abyssinie, et que j'étais porté à croire que les ministres de sa majesté se feraient un vrai plaisir de concou-

rir à la prospérité de cet Etat. L'entretien dura depuis deux heures après minuit jusqu'au jour, que nous nous disposâmes à prendre congé. Le respectable vieillard se leva de dessus sa couche, et nous reconduisit jusqu'à la porte de la salle ; et le visage baigné de pleurs il demeura là jusqu'à ce que nous eussions tout-à-fait disparu.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Chelicut. — Baptême d'un jeune Musulman. — Manière d'administrer la communion. — Latitude et longitude de Chelicut. — Départ de cette ville. — Particularité sur le premier peintre du ras, et détails sur l'art de la peinture en Abyssinie. — Visite au chef de Giralta. — Défilé de l'Atbara. — Arrivée à Abba Tsama. — Le palambaras Toklou. — Voyage à Adoueh. — Course à Axum. — Ruines de cette ville. — Inscription Éthiopique. — Nouvel examen de l'Inscription Grecque que j'avais découverte dans mon premier voyage. — Remarques générales sur cette inscription. Retour à Adoueh. — Maladies qui règnent en Abyssinie. — Funérailles. — Description du Toscar. — Commerce et importance d'Adoueh. — Marche vers la côte. — Ruines du monastère d'Abba Asfé, près du Mareb. — Fragment d'une ancienne Inscription Ethiopique trouvé en ce lieu. — Arrivée à Dixan. — Voyageurs du Dar-Four. — Descente de la montagne d'Assauli. — Départ et portrait du Baharnegash Yesous. — Arrivée à Massouah. — Commerce de cette Ile. — Particularités sur l'ancienne ville d'Adulis. — Départ pour Moka. — Arrivée en cette ville.

Au sortir d'Antalo, nous prîmes le chemin de Chelicut, et à notre arrivée dans cette ville nous achevâmes nos préparatifs pour nous

rendre à la côte. Le lendemain j'assistai au baptême d'un jeune Bédouin, qui était au service de M. Pearce. Son maître, tant pour l'avantage du jeune homme que par le desir de faire, dans l'esprit des Abyssiniens, une impression favorable aux Anglais, l'avait engagé à embrasser la religion chrétienne. J'avais, au moyen de quelques présens, obtenu la permission de ses amis; et lui-même était enchanté de son abjuration, à cause des nombreux désagrémens auxquels il avait été exposé en qualité de Musulman. La cérémonie se fit le 5 mai, au point du jour, moment qu'on doit prendre, parce qu'ensuite on administre le sacrement de la communion, qui ne peut être donné qu'à jeun.

A notre arrivée à l'église, nous trouvâmes Abou-Baria, chef des prêtres, qui nous attendait avec vingt autres ecclésiastiques d'un ordre inférieur. Ils étaient dans une aire d'environ quatre-vingt-dix pieds de diamètre. Quelques-uns chantaient des pseaumes et les autres préparaient l'eau et faisaient toutes les dispositions nécessaires pour la cérémonie. Au lever du soleil, le chef des prêtres fit dire à chacun ce qu'il avait à faire. L'officiant était revêtu de robes blanches et flottantes; il avait sur la tête une tiare ou un haut bonnet en argent,

et il tenait de la main droite un encensoir allumé. Un autre prêtre, d'un rang égal, enveloppé dans de semblables robes, portait une grande croix dorée, et un troisième avait à la main une petite fiole contenant du *meiron*, c'est-à-dire du saint-chrême, qui est fourni à l'église d'Abyssinie par le patriarche d'Alexandrie. Les prêtres assistans formaient un demi-cercle, au centre duquel le jeune homme était placé, et nous autres étions rangés en face. Après qu'on eut chanté des pseaumes durant quelques minutes, un des prêtres fit entrer le cathécumène dans un grand bassin plein d'eau, et lui lava tout le corps avec soin. Pendant ce temps là, un petit vaisseau servant de fonts et appelé *mi-ti-mak*, qu'on tient toujours hors de l'église, parce qu'il n'est pas permis d'y entrer à ceux qui n'ont pas reçu le baptême, fut placé au milieu de l'aire. Il était plein d'eau, que le prêtre bénit en récitant une prière, en donnant, à diverses reprises, de l'encensoir à l'entour, et en y mettant un peu de meiron avec lequel il fit une croix. Le jeune homme, mouillé de la tête aux pieds, fut ramené vers les fonts et placé nu et debout, au milieu, puis il fut requis de renoncer « à Satan et à ses pompes » ; ce qu'il fit en récitant quatre fois, et en se tournant à chacune, vers un des quatre

points cardinaux, une formule qui lui avait été donnée. On demanda ensuite le parrain. Je me présentai et imposai au jeune homme le nom de George, en l'honneur de Sa Majesté le roi de la Grande Bretagne, aujourd'hui régnant, puis on me pria de réciter le Symbole et l'Oraison Dominicale, et l'on me fit faire les mêmes promesses que celles qui sont exigées par notre église. Après cela le chef des prêtres prit d'une main le cathécumène, plongea l'autre dans l'eau, et lui fit le signe de la croix sur le front, en disant : » George, je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Tous les assistans se mirent à genoux et récitèrent ensemble l'Oraison Dominicale.

Là, me dit-on, se termine ordinairement la cérémonie ; mais comme le néophyte avait été Musulman, on lui fit l'onction avec le saint-chrême et en forme de croix, sur les membres et toutes les jointures, au nombre de trente-six fois. Ensuite on l'enveloppa dans une pièce de toile blanche (1), et on le plaça, pour un moment, entre mes bras, les prêtres

(1) C'était très-anciennement une partie de la cérémonie du baptême, ainsi que le rapporte Casalius, d'après le témoignage de beaucoup de Pères de l'Eglise. — *Puellus infans mutatione vestis sensu externo festum colit, quando quidem interiori animi sensu nondum potest*, etc. *Vide de*

me disant « que je devais, dès cet instant, le considérer réellement comme mon fils. » Toute la cérémonie se fit avec beaucoup de décence et un recueillement très-religieux. Le néophyte, selon la coutume de la plupart des églises de l'Orient, reçut la communion (1). A la sortie de l'église, le chef des prêtres nous accompagna à notre demeure, et il y resta avec nous près d'une heure. Il me fit beaucoup de complimens et me dit que j'avais fait une action qui serait inscrite à jamais dans leurs livres, parce qu'elle prouvait que les Anglais n'étaient pas des *Francs*, (faisant allusion de la sorte à la conduite des Jésuites au sujet du baptême) mais que nous professions la religion pure des apôtres. Après quelques autres discours, où il exprima la plus haute idée de notre doctrine, il répéta à-peu-près ce que le ras m'avait dit, en le citant : « Nous marchons » dans l'obscurité, sans savoir ni ce qui est » bien, ni ce qui est mal ; mais je crois que » nous ne ferons rien de bon, que vous

veteribus sacris Christianorum ritibus, *auctore Johan. Bapt. Casalius Romanus. Francofurti*, 1681.

(1) *Ritum Eucharistiæ suscipiendæ post baptismum non solum adultis, verùm etiam infantibus fuisse communem. Casalius*, *p.* 60.

» ne nous ayez donné quelques leçons. Quant à » présent, » poursuivit-il, en se levant de son siége, « je vais, selon le vœu du ras et » vu l'amitié que je vous porte, prier Dieu » pour vous. » Alors il récita, pour notre heureux retour dans notre patrie, une longue prière, à laquelle nous répondîmes de bon cœur, *Amen*.

Si je me suis un peu étendu sur la cérémonie du baptême dont il vient d'être question, c'est qu'elle décide un des points les plus contestés au sujet de l'église d'Abyssinie, les Jésuites l'ayant toujours accusée d'un vice dans la forme d'administrer ce sacrement, qui le rendait nul. En conséquence ils exigèrent que ceux qui embrassaient la religion catholique romaine, se fissent baptiser de nouveau, ce qui causa de grands troubles et finit par occasionner l'expulsion de ces religieux. On a aussi représenté faussement une cérémonie que font les Abyssiniens à la fête de l'Epiphanie qui, selon leur calendrier, tombe au 11 janvier. Ce jour, la plupart d'entre eux se rassemblent sur les bords des ruisseaux et des lacs, pour faire une espèce d'ablution (1), qu'on a considérée comme une répé-

(1) M. Bruce a très-bien décrit cette cérémonie, à laquelle

tition annuelle du baptême. J'ai fait beaucoup de recherches sur cette coutume, que M. Pearce avait vu pratiquer tous les ans depuis sa résidence en Abyssinie, et j'ai trouvé qu'on ne la regardait que comme une simple commémoration du baptême de Jésus-Christ, et que c'était moins une cérémonie religieuse qu'une occasion de se livrer à l'intempérance et à la joie. Les jeunes gens, ainsi que le dit Ludolf, après avoir reçu la bénédiction du prêtre, sautent dans l'eau, s'en jettent les uns aux autres, dansent, font des bonds et remplissent les campagnes voisines de leurs cris, jeu auquel ils ne manquent pas de gagner des rhumes.

Les Abyssiniens reçoivent le Sacrement de la communion sous les deux espèces. Le pain est toujours frais et très-mince, et le vin se fait avec un raisin rouge qui est commun en quelques provinces d'Abyssinie; mais en d'autres lieux on est obligé d'y suppléer par une liqueur faite au moyen de raisins secs mis dans de l'eau. Après la consécration du pain et du vin, et à l'instant où l'on va les distribuer au peuple, on sonne une cloche et tous les assistans se prosternent à terre; mais

il a assisté, étant à Adoueh. (Voy. la traduction française du *Voyage aux Sources du Nil*, tom. V, p. 677 et suiv.)

il ne paraît pas que ce soit comme croyant à la présence réelle ; car aucun de ceux avec qui je me suis entretenu sur ce sujet, n'avait une telle croyance. Célébrant et communians s'abstiennent de manger et de boire avant de recevoir le sacrement, qui, en conséquence, s'administre généralement dès le matin. Anciennement on ne pouvait recevoir la communion lorsqu'on avait plusieurs femmes ; mais l'église se relâche de sa rigueur à cet égard, lorsque la puissance et la richesse mettent à l'abri de sa censure. L'autel sur lequel le pain et le vin sont préparés, est appelé Tâbot. Il est considéré comme une arche sainte ; et le respect qu'on lui porte se rattache à quelques traditions relatives « à l'enlèvement de l'arche d'alliance par Menilek », arche qui est supposée avoir été déposée dans l'église d'Axum.

Durant notre séjour à Chelicut, je fis, pour déterminer la position de cette ville, un grand nombre d'observations dont voici les résultats :

Par une hauteur méridienne de la Lune, le 23 avril,	13° 21′ 19″
Idem, *idem*, le 24	13 21 49
	2) 26 43 8
Latitude moyenne de Chelicut,	13° 21′ 34″

Longitude déduite d'observations lunaires.

26 avril,	1ere suite.....	40° 32′ 20″
	2e	40 44 45
	3e	41 3 45
27 avril,	1ere suite....	40 38 0
	2e	40 7 37
		5) 203 6 27
Long. moyenne de Chelicut,		40° 37′ 17″

Ces observations placent cette ville un peu plus loin à l'ouest que je n'ai osé la porter, à cause de la longitude que M. Bruce donne à Gondar, et de plusieurs suites de gîsemens relevés dans mes différentes courses. En conséquence, j'ai pris, pour les positions indiquées sur la carte, un milieu entre les gîsemens et les observations lunaires.

Avant de quitter Chelicut, j'achetai, d'un neveu du ras, une petite jument qui passait pour une des meilleures du pays. Elle avait été envoyée de la province de Gojam, près des sources du Nil, en présent au ras. J'ai eu le bonheur de l'amener saine et sauve en Angleterre; et comme j'y étais fort attaché, l'ayant chaque jour nourrie de ma propre main, du-

rant un long et pénible voyage, j'étais inquiet de ce qu'elle deviendrait. En conséquence, j'ai pris la liberté de l'offrir à son altesse royale le prince régent, qui a bien voulu l'accepter, et maintenant elle erre à son gré dans le parc d'Hampton-Court.

Nous nous mîmes en route le 5 *mai* à dix heures du matin. Nous fûmes accompagnés, l'espace de quelques milles, par le prince Kasimaj Yesous, et par quelques autres personnes dont nous avions fait la connaissance à Chelicut, et qui voulurent absolument nous donner cette dernière marque d'intérêt. De ce nombre était le premier peintre du ras. A considérer le peu de moyens de perfectionnement qu'offre le pays, je fus surpris des progrès qu'il avait faits dans son art. « Je suis comme » un homme qui a les yeux bandés, me dit-il, » je travaille sans y voir, et par conséquent » ce que je fais ne peut être fort bon. » Tous les Abyssiniens aiment passionnément les peintures. Les murs de leurs églises en sont couverts, et il n'est pas de chef qui ne soit charmé d'avoir un tableau peint sur un des murs de sa salle principale. Comme je desirais de rapporter un monument de l'art en Abyssinie, je priai le peintre dont je viens de parler, de me copier un de ses meilleurs tableaux durant mon

séjour à Chelicut. Il s'en acquitta en six jours; et je m'amusai fort à le voir travailler. Il attacha d'abord son papier à la muraille. Puis il traça tout son dessin avec du charbon, et il recouvrit le trait avec une sorte d'encre commune de l'Inde. Cela fait, il appliqua les couleurs. Considérant ce tableau comme supérieur à quelques égards, à ce qu'on aurait pu attendre, j'en donnerai le dessin pour l'amusement du lecteur (*Voy.* pl. XXIV). Il représente deux cavaliers Abyssiniens combattant contre les Gallas. L'habit des guerriers et les harnois des chevaux sont passablement retracés. Il me paraît même y avoir quelque chose de très-caractéristique dans la contenance des Gallas, qui font retraite. Ceux-ci, bien qu'ils aient été témoins du courage extraordinaire de leur compagnon, qui maintient son poste sans faire attention à la lance dont il a le corps percé d'outre en outre, semblent songer qu'il est temps de quitter le champ de bataille. Les Abyssiniens exagèrent toujours d'une manière étrange les dimensions de l'œil, et ils présentent constamment le visage de face, excepté toutefois lorsque le personnage est un juif; car alors ils ne manquent jamais de le montrer de profil, singularité dont il ne m'a pas été possible de bien connaître la cause.

Les couleurs sont extrêmement vives et tranchantes. Le vert, le jaune et le rouge dominent sans offrir aucune dégradation, et ils sont mêlés de la manière la plus opposée à l'harmonie dans toute la composition. Les couleurs, employées par le peintre du ras, étaient des plus grossières. C'était un Grec qui les avait rapportées du Caire.

Après nous être séparés de nos amis nous poursuivîmes notre route, et au bout de cinq heures de marche nous gagnâmes le haut Gibba, qui gît à quelques milles à l'ouest d'un lieu du même nom, que j'ai décrit précédemment. Le ras avait ordonné qu'on nous fournît une belle vache de sa ferme; mais on nous amena un si chétif animal, que nous crûmes devoir le refuser. Cela occasionna beaucoup d'altercations jusqu'à ce qu'on l'eût remplacé par une meilleure bête. On demanda au chef du lieu pourquoi il n'avait pas d'abord obéi à ses ordres. Il répondit « que ce n'était pas la coutume en Abyssinie, et qu'on n'y faisait rien sans avoir un peu discuté. »

Nous quittâmes Gibba le lendemain à cinq heures et demie du matin, et après avoir passé une petite rivière qui coule en ce lieu, nous commençâmes à monter le pays élevé de Giralta. Nous rencontrâmes, dans une contrée par-

faitement cultivée, une troupe de paysans qui célébraient une nôce. Les deux époux étaient assis sur une sorte de trône de gazon ombragé par des rameaux verts; et leurs amis exécutaient joyeusement autour d'eux des danses fantasques et sauvages.

Le mariage en Abyssinie paraît n'être, généralement parlant, qu'un contrat civil, les prêtres étant appelés rarement pour le sanctifier. Lorsqu'un homme desire d'épouser une jeune personne, il s'adresse aux père et mère ou aux plus proches parens, et lorsqu'il a obtenu leur consentement l'affaire est décidée; car il n'arrive guère que la fille soit consultée. Le point à régler ensuite est celui de la dot, qui doit consister en une certaine quantité, soit d'ouakeas d'or, soit de têtes de bétail, soit de mousquets, soit de pièces de toile. Comme en beaucoup d'autres pays cela fait naître généralement de grandes difficultés, le futur considérant naturellement l'intérêt de sa femme comme étant commun avec le sien. Cela fait, on rassemble les parens et amis des deux côtés, et l'on déclare le mariage. Après une journée passée en festins et en réjouissances, la mariée est conduite à la maison de l'époux, portée sur les épaules de celui-ci ou sur celles de quelqu'un de ses amis. La mère,

en se séparant de sa fille, enjoint strictement au mari de s'acquitter exactement du devoir conjugal. L'époux, s'il croit avoir lieu de soupçonner la virginité de sa femme, la renvoie honteusement à sa famille, et le lien est dissous. Si, au contraire, la preuve requise par la coutume du pays peut être fournie, elle est remise le lendemain à la mère, ou à la plus proche parente de la mariée, et on la conserve comme un témoignage à produire en sa faveur, si dans la suite elle a querelle avec son époux.

La femme ne change pas de nom, et ce qu'elle a reçu en dot ne se confond point avec la propriété du mari, afin qu'elle puisse le reprendre, si l'inconduite de celui-ci la forçait à le quitter. Lorsque les deux conjoints conviennent de se séparer, il se fait un arrangement entre eux; mais si l'épouse est infidèle, l'époux a le droit de la renvoyer et de garder la dot. Cependant il faut que l'adultère soit prouvé clairement pour qu'un mari se permette de répudier sa femme, et il n'y a guère que le flagrant délit qui puisse justifier une si extrême rigueur. En cas de séparation amicale, ce qui, dit-on, est rare, les fils demeurent avec le père, et les filles suivent la mère. Telles sont, en général, les règles de conduite pour la grande

masse du peuple. Les chefs d'un rang élevé et les femmes de qualité (1) peuvent, jusqu'à un certain point, être considérés comme n'en connaissant d'autre que celles que leur prescrit le degré d'importance et d'autorité des parens respectifs qui interviennent toujours en pareil cas. Il est, comme je l'ai dit, un autre mariage plus saint, qui est confirmé par l'église : c'est lorsque les deux conjoints communient ensemble. On m'a rapporté qu'il devenait chaque année plus rare, la plupart des gens préférant un simple contrat qui peut être dissous à volonté.

Nous poursuivîmes notre route après avoir fait un petit présent à la mariée ; et à neuf heures nous arrivâmes à l'église de Saint-Michel (dont j'ai fait mention dans mon premier journal) (2), église située sur une haute montagne qui commande une grande étendue de pays. Nous y trouvâmes un chef de quelque importance, qui nous attendait depuis deux jours avec une suite de cinquante personnes.

(1) Anciennement, le titre d'ozoro était réservé aux dames de très-grande qualité ; mais il est pris aujourd'hui par toute femme qui a le moindre droit à la plus légère distinction.

(2) Voyez la traduction française des *Voyages du vicomte Valentia*. tom. IV, p. 119. (*Note du traducteur.*)

Il avait été envoyé là par Toklou, shum de Temben, vieillard qui jouissait d'une grande autorité et qui était chef du district. Il nous fit prier de nous écarter de quelques milles de notre chemin, pour que nous prissions part à un repas qu'il avait fait préparer pour nous. Cette attention extraordinaire avait évidemment pour but de faire excuser la manière malhonnête dont nous avions été reçus à Mugga, à notre entrée en Abyssinie. En conséquence j'acceptai l'invitation. Arrivés à la demeure du vieillard, nous le trouvâmes assis sur sa couche, et il avait un état de maison presque égal à celui de la maison du ras. Il nous témoigna beaucoup d'égards, et fit tuer deux vaches pour nous régaler. Je lui trouvai un grand sens et de l'instruction; mais ni lui ni les siens n'étaient fort renommés pour leur courage; car ils furent les seuls qui lâchèrent le pied dans la grande bataille livrée contre les Gallas. Comme Toklou avait prouvé, depuis long-temps son attachement au ras, on parut ne pas faire attention à sa faiblesse.

Depuis la province elevée de Giralta, nous descendîmes le défilé escarpé de l'Atbara, et à-peu-près à mi-chemin nous trouvâmes un bel emplacement où jaillit une source d'eau qui retombe successivement dans plusieurs

bassins que le temps a creusés dans les rochers. Cette eau est fort renommée pour ses qualités médicinales. En conséquence diverses personnes de marque se rendent à cette source, des provinces éloignées ; et tandis que nous étions aux environs, on vit une nymphe Abyssinienne qui se baignait dans un des bassins avec une de ses suivantes. Ce beau lieu était ombragé par un groupe de grands daro, et par quelques rochers entremêlés d'arbrisseaux et de plantes rampantes; et l'eau était bordée de plusieurs variétés de belles fougères. Des troupes de voyageurs se reposaient sous les arbres; et la voix de quelques religieux qui chantaient en chœur dans une petite chapelle, au-dessous et à quelque distance de laquelle nous étions, s'accordait très-agréablement avec le caractère du paysage qui nous environnait. Le chemin qui nous restait à faire, nous força de quitter cette charmante retraite pour traverser quelques chaînes plus basses de la montagne. Au bout d'une heure de marche nous parvînmes au bord de la rivière de Ouarré qui coule à peu de distance de la montagne et de la ville de Gullibudda. Ce lieu est mentionné dans le journal de mon premier voyage, comme la résidence du Palambaras Toklou, l'un des chefs qui nous avaient

toujours montré le plus d'égards. Il occupait, à mon second voyage (1), une autre habitation, située aux environs d'Abba Garima, habitation qui lui avait été donnée par le ras. Malgré la distance nous résolûmes d'aller l'y trouver pour jouir du plaisir de passer une journée avec lui. Le chemin fut long et pénible. Nous eûmes à franchir un défilé fort roide, au haut duquel je cueillis quelques beaux échantillons de *gardenia*, alors (mai) en fleur, quoiqu'auparavant j'eusse trouvé le même arbre fleuri au mois de septembre. Tandis que nous traversions le district de Tsai, qui est hérissé de rochers, nous eûmes une grosse ondée, puis après avoir passé deux courans d'eau d'un volume considérable, nous continuâmes notre marche jusqu'à cinq heures du soir, que nous arrivâmes, excédés de fatigue, à la porte de notre ami, à Abba Tsama. Sur le devant de la maison était une des plaines les mieux cultivées que j'eusse vues dans cette partie de l'Abyssinie, et elle était arrosée par un ruisseau sinueux et limpide. Comme elle est entourée de hautes montagnes et de rochers offrant les formes les plus pittoresques, elle

(1) *Voyages du vicomte Valentia*, tom. III, pag. 227. (*Note du traducteur.*)

fait un des lieux les plus agréables du royaume de Tigré.

Le Palambaras qui, par bonheur, était chez lui, sortit de la maison pour nous recevoir. Selon la coutume il donna l'ordre de tuer une vache, et il fit servir, en profusion, des carrys et d'autres mets fortement épicés et particuliers au pays. Toklou avait été très bel homme dans sa jeunesse, et il était d'un caractère vif et enjoué. On dit qu'il a eu, en même-temps cinq femmes auxquelles il tenait fidèle compagnie. Son unique desir était, disait-il, de jouir de toutes les bonnes choses qui se trouvent ici bas. Il avait coutume d'exprimer ouvertement la plus grande horreur pour la guerre ; mais une ou deux fois dans sa vie, il avait été forcé de combattre, et il avait montré le plus grand courage. Durant la guerre d'Hamazen, il avait été surpris par les ennemis au nombre de mille, et il les avait repoussés avec deux cents hommes seulement. Dans l'état où la civilisation se trouve en Abyssinie, un pareil caractère lui avait attiré l'admiration et la bienveillance de la plus grande partie de ses compatriotes.

Nous prîmes congé, le 8, de notre hôte et notre ami, et nous nous acheminâmes vers Adoueh. En traversant, dans la matinée, un

terrain élevé, nous vîmes clairement les montagnes de Samen, qui nous restaient au sud-ouest, et même nous distingâmes de larges masses de neige qui reposaient sur les cimes du Béyeda et de l'Amba-Hai. Le chemin qui conduit à Adoueh, passe sur plusieurs chaînes de montagnes, et en quelques endroits la pente est des plus roides. Nous nous arrêtâmes au milieu du jour, dans un bosquet de grands daro, où je tuai une huppe, d'une belle espèce, qui s'approche de l'*érythrynotos*. A une heure nous parvînmes à Adoueh. Je fus surpris d'apprendre qu'un Anglais y était arrivé, de la côte, quelques jours auparavant, et bientôt je sus que c'était M. Stuart (1). Il ne lui avait pas été possible de gagner le pays d'Hurrur, pour lequel il était parti, d'après mon invitation. Ayant trouvé, à son retour à Moka, une occasion pour passer à Massouah, il avait cru devoir en profiter pour venir me rejoindre et me rendre compte de ses opérations. Je fus très-affligé de son manque de succès; mais après l'avoir entendu, je jugeai qu'il n'y avait pas de sa faute. Je reçus aussi la désagréable

(1) C'est le même M. Stuart dont il a été question ci-devant. Il sera encore parlé de sa mission ci-après. (*Note du traducteur.*)

nouvelle que deux paquets de lettres que j'avais envoyés de Chelicut, au capitaine Weatherhead, par les différentes voies de Massouah et d'Amphila, n'étoient pas arrivées à leur destination, et qu'ainsi il était probable que le vaissean n'aurait pas encore touché la côte, quand nous y parviendrions.

A notre arrivée à Adoueh, nous nous rendîmes, d'après le vœu du ras, à sa maison, où nous trouvâmes logée l'ozoro Sehen, femme du billetana Ouelled Georgis, vice-gouverneur de la province, qui était absent. Nous ne tardâmes pas à voir paraître un envoyé, qui nous fit présent, de la part de cette dame, d'un mouton et d'une grande quantité de pain. Selon la coutume du pays, je lui demandai qu'un des gens de son maître vînt tuer le mouton, et il me répondit que nul d'entre eux ne voudrait tuer pour des *Chrétiens* qui mangeoient avec des Musulmans, faute de laquelle, dit-il, M. Stuart s'était rendu coupable. Sachant combien cela pourrait nous nuire, j'envoyai chercher aussitôt M. Stuart et Hadjy Hamoud, qui l'avait accompagné dans son voyage. L'un et l'autre me tirèrent d'inquiétude en déclarant positivement que l'histoire était tout-à-fait controuvée. M. Stuart ayant été averti de se tenir sur ses gardes à ce sujet, avait fait faire

sa cuisine par un Chrétien dès l'instant où il avait eu mis le pied en Abyssinie. Bien assuré de l'innocence de notre compatriote, je chargeai M. Pearce de faire de vifs reproches au domestique de Ouelled Georgis, de lui ordonner de reprendre le mouton et le pain, et de lui déclarer que je n'accepterais rien de son maître, jusqu'à ce qu'on m'eût fait des excuses pour cette impertinence.

Nous ne demeurâmes pas long-temps au dépourvu ; car, peu de temps après, on nous apporta une grande quantité de viande de la part de deux grecs qui résidaient à Adoueh, et dont l'un qui était fort âgé, et se nommait Sydi Paulus, était beau-père de M. Pearce, ainsi que je l'ai dit précédemment. L'autre, qui avait le nom d'Apostoli, était un homme fort riche. Depuis quarante ans il avait résidé presque toujours à Adoueh ; mais, à mon premier voyage, il était à Constantinople, les Grecs qui font le commerce en Abyssinie, ayant coutume de se rendre de temps en temps en cette ville pour y régler leurs comptes. Dans le cours de la journée, ces deux Grecs me firent visite. J'ai vu rarement des hommes d'un aspect plus vénérable. Sydi Paulus était fort infirme et presque aveugle. Ce ne fut pas non plus sans quelque peine qu'il fut amené

sur une mule dans la chambre où nous nous tenions. Lorsqu'il fut assis il témoigna un vif desir d'examiner mes traits, et il me demanda plusieurs fois si j'étais parent d'*Yagoubé* (M. Bruce). Il me parla quelque temps de ce voyageur, et confirma, presque en tout point, ce que dofter Esther m'en avait dit. Il y ajouta que l'empereur Tecla Haimanout n'avait pas fait grande attention à M. Bruce jusqu'à ce que celui-ci eût percé une table avec une chandelle (fait dont je n'avais jamais entendu parler dans le pays), qu'alors il devint le favori du prince, et qu'il reçut le titre de Balomaal. Il me rapporta aussi que l'Empereur eut un jour en fantaisie d'avoir la montre de M. Bruce, et qu'il la lui demanda. Le voyageur la lui refusa, en disant : « Est-ce que dans ce pays le roi mendie ? » Réponse qui fit beaucoup de bruit dans tout l'Empire. Sydi Paulus avait passé cinquante ans en Abyssinie. Apostoli n'avait point vu M. Bruce; mais il s'était souvent entretenu à son sujet avec Janni, qui ne parlait jamais de lui qu'avec respect.

Nous quittâmes Adoueh, le 7 mai, pour faire une course jusqu'à la ville d'Axum, qui était à environ douze milles à l'ouest. Le chemin traverse quelques belles vallées que séparent les unes des autres plusieurs chaînes de

montagnes, sur une desquelles est la célèbre église de Hannes. A quelques milles d'Axum est une vaste plaine parfaitement cultivée, et à la surface de laquelle on trouve un grand nombre d'agates et de morceaux de spath de différentes couleurs. Axum est très-agréablement située dans un coin de la plaine qu'abritent les montagnes voisines. Lorsqu'on approche de cette ville, le premier objet qui frappe la vue est un petit obélisque uni, qui est au pied d'une montagne située à main droite, et au sommet de laquelle s'élève le monastère d'Abba Pantaléon. Tout à l'opposite se trouve la grande pierre carrée qui présente l'inscription grecque que j'ai déchiffrée à mon premier voyage. Lorsqu'on a passé entre ces deux monumens, la ville et l'église commencent à se montrer; et en inclinant un peu vers le nord et en laissant sur la gauche des piedestaux brisés, on voit en plein le grand obélisque, tout près duquel est un immense daro, et dont j'ai donné deux dessins dans mes précédentes publications. Je n'ai point de corrections à y faire. Je me bornerai seulement à remarquer que, dans les *Voyages du lord Valentia* (1), la patère du haut de l'obélisque

(1) Voyez l'atlas de la traduction française de ces

est, par une légère méprise du graveur, représentée comme un peu pointue, tandis qu'elle devrait être ronde, comme elle l'est dans mes grandes vues.

Ce chef-d'œuvre de l'art, ce magnifique monument, formé d'un seul bloc de granit, et haut de soixante pieds, fit sur mon esprit une impression presque aussi forte que celle que j'avais éprouvée la première fois que je l'avais vu. Comme depuis ce temps, j'en avais comparé le dessin avec plusieurs monumens de construction égyptienne, grecque et romaine, comparaison qui semblait m'autoriser à considérer cet obélisque comme le plus admirable et le plus parfait qu'il y eût, j'étais encore plus disposé à admirer le génie et l'adresse consommée qu'il avait fallu déployer pour élever une si lourde masse. Tous les ornemens sont en relief d'une exécution très-hardie, ce qui, tant avec l'espèce de rainure creusée au centre et tout le long de l'obélisque, qu'avec la patère qui le surmonte, lui donne une forme élégante et légère qui probablement n'a jamais été égalée. Plusieurs autres obélisques, l'un desquels a des dimensions encore plus grandes,

Voyages, pl. XVII, et tom. IV, p. 2 du texte. (*Note du traducteur.*)

sont couchés à terre non loin de celui qui vient d'être décrit. Je ne puis parler avec certitude de l'antiquité de ces monumens ; mais je conjecturerais qu'ils n'ont pas été érigés avant les Ptolémée ; car l'ordre en est grec, et il n'est pas probable qu'il ait été introduit en Abyssinie, à une époque moins avancée. La tradition du pays place l'érection du grand obélisque au règne de l'Empereur AEizana, qui date de plus de trois cents ans après l'ère chrétienne; mais je serais porté à croire que les artistes de ce temps étaient à peine capables d'exécuter un monument d'un style si pur et si achevé. Je pense toutefois qu'il n'y a pas lieu de douter que les obélisques d'Axum n'aient été élevés par des artistes grecs venus d'Egypte. On sait que les Empereurs d'Abyssinie avaient coutume d'en employer, ainsi que le prouvent les excavations qui ont été précédemment décrites (1).

De l'obélisque nous allâmes à l'église, et nous examinâmes de nouveau la petite inscrip-

(1) Voyez l'opinion de M. Sylvestre de Sacy sur ce sujet, (*Voyages du vicomte Valentia*, traduction française, tom. IV, p. 448), et la note que M. Salt lui-même a placée à la fin de la présente relation. (*Note du traducteur.*)

tion éthiopienne que j'avais copiée antérieurement, et je me confirmai dans ma première opinion, qu'elle offre identiquement les caractères vus par M. Bruce qui les a « rétablis » ou plutôt *convertis* en caractères grecs ; car ils sont inscrits sur le marchepied d'une espèce de trône ou d'autel, ou « les pieds auraient été placés naturellement » (pierre qui cependant est de granit et non de pierre commune), au lieu que le trône sur lequel « le roi était ordinairement couronné » qui se trouve à environ trente toises de l'autre, n'offre pas la plus légère trace d'une seule lettre. M. Bruce rapporte, à l'appui de son inscription, que Poncet l'a vue et s'est trompé en prenant le dernier mot « ΒΑΣΙΛΕΩΣ » pour *Basileos* (1); mais après avoir soigneusement examiné l'édition originale de l'ouvrage de Poncet, ainsi que la traduction anglaise, j'ai trouvé qu'il n'y avait pas, dans tout son journal, la plus légère mention de tels caractères ou d'une telle inscription. A la vérité, les jésuites qui ont voyagé dans le pays, ont parlé fréquemment de la grande inscription grecque que j'ai découverte. L'un d'eux remarque qu'il a reconnu le mot *Ba-*

(1) *Voyage aux Sources du Nil*, tom. V, p. 271. (*Note du traducteur.*)

sileos, et c'est probablement sur cela que M. Bruce a fondé sa fausse conjecture.

M. Smith et M. Stuart, qui m'aidèrent dans l'examen que je fis des ruines, furent entièrement d'accord avec moi à ce sujet. Le dernier, dans un voyage qu'il avait fait à Axum, avant que je l'eusse rencontré à Adoueh, avait copié les caractères dont je viens de faire mention ; et quoiqu'il n'eût pas été fort heureux dans son entreprise, il avait découvert un assez grand nombre de lettres pour prouver qu'elles étaient éthiopiennes. En conséquence, j'ai jugé convenable de donner *fac simile* de son travail, quoique je considère comme la plus exacte des deux, la copie que j'ai faite et qui se trouve dans les *Voyages du lord Valentia* (1) :

Je dois faire observer aussi que la difficulté de tracer les caractères a fait omettre à M. Stuart plusieurs de ceux par lesquels l'inscription commence.

(1) Elle est insérée au tom. IV de la traduction française, entre les pages 6 et 7. (*Note du traducteur.*)

Depuis cette partie des ruines, une petite chaussée conduit à l'église, qui paraît être toujours entretenue avec beaucoup de soin, quoique les degrés qui sont au-devant du portail, et qui évidemment sont des restes de quelque construction plus ancienne, tombent en ruine. Dans un mur à droite, on voit sur une pierre étroite et saillante, une courte inscription éthiopienne qu'on dit être fort ancienne, et dont voici une copie :

(1) ✠ ዘእብነ ፡ ጉበጉቤ ፡
ዘባዚነ ✠

Za-eb-ne gu-be-gube za-ba-zi-ne (2),

que je traduirais par « ceci est la pierre sépulcrale de Bazen » *ebne* signifiant pierre, *gube* tombeau, et *Bazen* étant le nom de plusieurs rois d'Abyssinie. Quant au *za* mis devant deux des mots, en un cas il signifie le pronom relatif *ce*, et dans l'autre il indique le génitif.

(1) Les caractères du commencement et de la fin, sont de simples croix qui n'ont aucune signification particulière.

(2) Il n'y a rien de changé ici à l'orthographe de l'original. (*Note du traducteur.*)

Toutefois je ne publie ces conjectures qu'avec beaucoup de défiance, car je sais trop imparfaitement la langue ; et par malheur je ne connais personne qui puisse m'aider, depuis la mort de mon ami le docteur Murray, qui possédait de trop grandes connoissances dans la littérature orientale, pour pouvoir être remplacé facilement. C'est une chose singulière que la pierre, dont je viens de parler, offre la seule épitaphe que j'aie jamais vue en Abyssinie.

Au retour de l'église, je remarquai dans le pavé sur lequel nous passâmes, un fragment de pierre plate, représentant gravés deux fers de lance, et quelques autres ornemens que j'ai considérés comme assez curieux pour en prendre copie (*Voy.* le n° 3 de la pl. XXVI). J'y ai ajouté les esquisses de deux têtes de lion, sculptées en pierre, qui étaient incrustées dans le mur extérieur et moderne de l'église, et qui probablement servaient autrefois à une fontaine, chacun d'eux ayant une ouverture comme pour laisser passer l'eau (*Voy.* la même planche nos 1 et 2). Tout le temps que nous examinâmes les ruines, le peuple fut fort insolent et fort désordonné, à l'instigation en grande partie, je crois, des

prêtres (1) qui partout se montrèrent fort inquiets de notre voyage. La foule devint à la fin si turbulente, que M. Pearce (voulant le traduire devant le ras pour qu'il y rendît compte de sa conduite) saisit un homme, et l'attacha par son vêtement à celui d'un serviteur que nous avions amené.

Cette singulière coutume, dont j'ai déjà fait mention, m'a paru expliquer très-clairement un passage de la Genèse, que j'avais toujours considéré comme fort obscur. Je veux dire l'histoire de la femme de Putiphar qui, n'ayant pu engager Joseph à contenter ses desirs, « le » prit par son manteau, et lui dit : Dormez » avec moi. Alors Joseph lui laissant le man- » teau entre les mains, s'enfuit et sortit hors » du logis. » Dans la douleur d'avoir été méprisée, elle accusa Joseph près de son époux, et lui dit : « L'esclave hébreu que vous nous » avez amené est venu pour me faire violence; » — et m'ayant entendu crier, il m'a laissé

(1) D'après la manière civile dont j'avais été reçu précédemment à Axum, j'avais tout lieu d'être surpris de ce changement de conduite; mais j'imagine qu'il provenait de la jalousie que les prêtres de cette ville ont conçue contre ceux de Chelicut, qui jouissent de la faveur du ras et que par conséquent ils considèrent comme des rivaux.

» son manteau que je tenais, et s'en est enfui » dehors. — Le maître de Joseph, trop cré- » dule aux accusations de sa femme, entra à » ces paroles dans une grande colère, — et fit » mettre Joseph en la prison où l'on gardait » ceux que le roi faisait arrêter (1). » Il paraît, en lisant ce passage, sans aucune explication, que Putiphar, qui semble avoir été un bon homme, agit en cette rencontre avec une injustice extrême; car il ne fait aucune recherche sur le crime de Joseph, et aussitôt après l'accusation portée contre lui par sa femme, il le fait emprisonner. Si, au contraire, la coutume, qui est générale en Abyssinie, existait alors en Egypte, Putiphar aurait agi justement, et selon la règle par laquelle tout homme arrêté qui s'échappe *et abandonne son vêtement*, est toujours considéré comme *entièrement convaincu du crime* (2).

(1) J'ai eu recours à la traduction de le Maistre de Sacy. (*Note du traducteur.*)

(2) On m'a fait observer que le seul témoignage de la femme pourrait avoir été suffisant pour justifier la conduite de Putiphar; mais si l'on examine attentivement l'histoire telle qu'elle est retracée au trente-neuvième chapitre de la *Genèse*, on verra, si je ne me trompe, qu'on y insiste sur le fait du manteau. A tout événement j'espère qu'on m'excusera d'avoir formé cette conjecture.

La conduite turbulente des habitans d'Axum (qui était due en grande partie à l'absence du nebrit ou chef du district) rendit si désagréable notre séjour en cette ville, que je résolus d'examiner l'inscription grecque sans perdre de temps, pour retourner le plutôt qu'il serait possible à Adoueh. Je me rendis, environné d'une foule grossière, au lieu où étoit la pierre qui la portait, et je la trouvai absolument dans l'état où je l'avais laissée. Je la recopiai sur-le-champ, lettre par lettre, avec beaucoup de soin, et je fus charmé de voir confirmées la plus grande partie des conjectures que j'avais faites, et principalement toute la première ligne. En conséquence je puis maintenant donner une copie de toute l'inscription, corrigée définitivement sur le lieu même (*Voy.* pl. XXVII); et pour la satisfaction de mes lecteurs, j'y joindrai une traduction, quoique celle que j'ai donnée dans les voyages du vicomte Valentia n'en diffère que très-peu (1).

(1) Tom. IV, p. 134 de la traduction française, et planche XXV de l'Atlas. (*Note du traducteur.*)

Traduction littérale et figurée de l'inscription d'Axum.

(Nous.) Aeizanas, roi des Axomites et
des Homérites et de Raeidan (1) et des Ethi-
opiens et des Sabéens et de Zeyla
et de Tiamo et des Boja et des Ta-
guie (2), roi des rois (3), fils de Dieu,
l'invincible Mars — s'étant révoltée
en une occasion, la nation des Boja,
nous avons envoyé nos frères,
Saiazana et Adephas
pour faire la guerre contr'eux, et à
leur réduction, (nos frères) après les avoir soumis,
nous les ont amenés avec leurs familles;
de leurs bœufs, * 112 et de leurs moutons
7424 et leurs bêtes de somme;
les nourrissant avec la chair des bœufs et leur donnant une
provision de pain et leur fournissant à boire
de la bière (4) (*soué*) et du vin (5) (*Maiz*) et de l'eau en abon- [dance.

(1) Ce lieu est mentionné par Louis Barthema qui le nomme Rhada, et le dit situé à trois jours de marche de Séna. (*Itinerario*, *p.* 21.)

(2) Les *Boja* et les *Taguie* sont des tribus qui se trouvent toujours au nord de l'Abyssinie. Il paraît ainsi qu'il n'y a eu qu'une conquête partielle.

(3) Cela répond précisément au Negush Negashi qui continue à être le titre des empereurs d'Abyssinie.

(4) C'est la boisson ordinaire des classes inférieures en Abyssinie. Elle se fait avec un peu d'orge grillé et du pain.

(5) Le maiz se fait avec du miel fermenté avec de l'orge, et l'on y ajoute une racine amère, appelée sadou.

qui (les prisonniers) étaient au nombre de six chefs,
avec leur multitude au nombre de * * *
leur faisant chaque jour, du pain de
gâteau de froment, *2*, et leur donnant du vin pour un mois,
jusqu'au temps où ils nous les amenèrent ;
en conséquence leur fournissant toutes choses
convenables et vêtemens, nous les avons forcés à changer leur
domicile, et les avons envoyés en certain lieu de notre
pays ; appelé M — a, et nous avons ordonné
qu'ils fussent pourvus de pain, fournissant
à leurs six chefs bœufs 4.*
En témoignage de reconnaissance à celui qui m'a engendré
l'invincible Mars (1),
je lui ai dédié une statue d'or et une
d'argent, et trois d'airain pour le bien (qu'il m'a fait).

Je n'ajouterai qu'un petit nombre de remarques à celles que j'ai déjà faites sur ce sujet. La plus grande importance de l'inscription est d'être relative à l'histoire du pays, sur laquelle je ferai quelques observations ci-après. Quant à la tribu de ΒΟΥΓΑΕΙΤΩΝ, dont la conquête constitue le sujet principal de cette même inscription, il paraît qu'elle existe toujours sous le nom de *Boja*, et qu'elle habite un district situé à deux jours de marche au nord d'Hamazen, district en partie soumis à l'influence

(1) On lit dans le grec « υπερ δε ευχαριστιας τȣ εμε γεννησαντος ανικητȣ Αρεως. De même il y a dans l'inscription d'Adulis, « Δι' ἥν ἔχω τον μέγιϛον θεόν μȣ Αρην εὐχαριϛίαν ὅς με καὶ εγέννησε, » conformité des plus remarquables.

du Nayb de Massouah et d'un chef chrétien, les habitans eux-mêmes étant à demi chrétiens et à demi-musulmans. Toujours plus au nord réside un peuple appelé *Taguié*, nom qui, selon toute apparence, répond au ΤΟΚΑΕΟΥ de l'inscription. Quant aux noms de nombre qu'elle renferme, j'ai dit précédemment qu'ils étaient inexplicables; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'ils sont grecs; et certes le Γ de la dernière ligne, précédemment rendu par trois, semble le prouver. J'expliquerai donc les figures de la ligne 13, comme consistant en une lettre inconnue qui signifie plusieurs mille, *rho*, *iota* et *beta*, ou 112, celles de la ligne 14, comme *zeta*, *upsilon*, *kappa* et *delta*, ou 7424; mais le reste je le livre à la sagacité de quelqu'un qui soit plus habile que moi à déchiffrer des nombres.

Tandis que je m'occupais à revoir l'inscription grecque, M. Stuart s'efforçait de figurer quelques petites lettres inscrites sur l'autre côté de la pierre; et en examinant ce qu'il avait fait, je vis que les lettres étaient éthiopiennes. En conséquence, je passai sur tous les caractères que je pus vérifier, un *fac simile*, dont je donne ici copie. (*Voy.* la planche en regard.)

Quoique les caractères diffèrent essentiel-

lement de ceux dont on se sert aujourd'hui, il est certain qu'ils sont éthiopiens; car la plupart ressemblent aux lettres de l'alphabet actuel, et dans la première partie de l'inscription les mots sont séparés par deux ronds (°°), placés horizontalement il est vrai, quoique ce soit aujourd'hui la coutume de les mettre perpendiculairement (⁚). Une si légère difference de position n'en peut faire aucune dans le sens qu'ils doivent exprimer.

S'il pouvait être prouvé que les caractères de la planche ci-jointe ont été taillés en même temps que l'inscription grecque qui est de l'autre côté de la pierre, ce qui me paraît fort probable, cela conduirait à un résultat très-important, et déciderait ce fait, que c'étaient les caractères nationaux usités sous le règne d'Aeizana, chose qui tendrait à détruire l'idée que l'alphabet Ghéez et l'alphabet Cophte sont empruntés du grec (1), point que j'ai toujours considéré comme des plus improbables (2). Je serais beaucoup plus porté à croire que l'alphabet Ghéez peut tirer son origine d'un certain nombre de lettres éthio-

(1) Voyez les remarques de M. Murray, tom. II, p. 402, *Voyage aux Sources du Nil*, par M. Bruce (3e édit.)

(2) Ludolf paraît avoir eu plus raison de dire que les

piennes ou égyptiennes ; car où peut-on trouver l'alphabet de l'une ou de l'autre nation, avec autant de probabilité qu'en Abyssinie, au milieu d'un peuple qui, non seulement se qualifie d'éthiopien ኢትዮጵያ, mais qui a le meilleur droit de le faire, et qui ensuite, comme l'histoire le prouve clairement, s'est mêlé avec une colonie venue d'Egypte?

J'ai pu m'assurer, d'après un fait curieux que mes recherches m'ont fait découvrir récemment, que la langue parlée dans le pays, à une époque très-ancienne, était en partie la même que celle qui est en usage aujourd'hui. Cosmas, écrivain grec, qui a visité Adulis et découvert l'inscription grecque relative aux affaires d'Abyssinie, nous donne, dans son Traité sur le Monde, la description de plusieurs animaux qu'il a rencontrés dans ce pays. Il a très-exactement décrit, dans le nombre, le rhinocéros à deux cornes, qui paraît être particulier à l'Afrique. Il dit que les Ethiopiens l'appeloient dans leur propre dialecte, ἄρου ἢ ἅρισι, ou *arou e harise*, en aspirant le second *alpha*, et y ajoutant le ρισι ou *rise*, que par ἄρου on exprimait le nom

caractères sont fort anciens, et il en donne pour preuve que le son de quelques-uns est *perdu* ou confondu avec d'autres. *Vide Hist. Ethiop. vol. IV. C. I.*

générique de la bête (θηρίον), et que l'épithète ἄρισι y était jointe à cause de la forme sillonnée des narines et de la peau (1). Il

(1) Τουτο τὸ ζῶον καλειται Ῥινόκερως, διὰ τον ἐν τοῖς μυκτῆρσι τὰ κέρατα ἔχειν, ὅτε δὲ περιπατεῖ σαλεύονται τὰ κέρατα * ὅτε δὲ ὁρᾷ μετά θυμοῦ αποτείνει ἀυτὰ, καὶ ἀσάλευτα εὑρισκονται, ὥστε και δένδρα δυνάσθαι ἐκριζοῦν, τὰ εν ἀυτοῖς μάλιστα τὸ ἔμπροσθεν. τυις δε οφθαλμοὶς κάτω περὶ τὰς γνάθους ἔχει—οἱ πόδες δε καὶ τὸ δερμα παραπλήσιά ἐστι τῷ ἐλέφαντι. ἔχει δε καὶ το πάχος τοῦ δέρματος ἀυτȣ ξηραινόμενον δακτύλους τέσσαρας—καλȣσι δὲ ἀυτοι οἱ Αἰθίοπες τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ, ἄρου ἢ ἄρισι, δασυνόντες τὸν δεύτερον ἀλφὰ, καὶ οὕτω προστιθέντες τον ῥισί. ἵνα διὰ τοῦ μὲν ἄρου, ἢ τον θηρίον, δια δὲ τοῦ ἄρισι, ἀροτρῖαν εκ τοῦ σχηματος τοῦ περὶ τους ῥώθωνας, ἅμα δὲ καὶ τοῦ δέρματος τὴν ἐπωνυμίαν ἀυτῷ τεθεικότες. τεθέαμαι δὲ καὶ ζῶντα ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ ἀπὸ μακρὰν ἱστάμενος, καὶ νεκρὸν εκδαρὲν καὶ καταγγισθὲν ἄχυρα καὶ ἱστάμενον ἐν οἴκῳ βασιλικῷ, ὅθεν ἀκριβῶς κατέγραψα. *

Cette faculté que l'animal possède de détendre ses cornes est rapportée par Sparman, à qui les Hottentots dirent, « que quand il marche tranquillement on les voit balotter, et qu'on les entend se heurter et claquer l'une contre l'autre. « (*Voyage au Cap de Bonne Espérance*, tom. II, p. 307, trad. fr.). Cela m'a été confirmé par plusieurs naturels de l'Afrique, qui avaient vu l'animal vivant. L'un d'eux (un Somauli) m'en a donné la description suivante : « Lorsqu'il paît tranquillement dans les campagnes, souvent les cornes sont abaissées (ce qu'il me montrait en mettant sa main sur sa tête, inclinée dans un angle d'environ quarante-cinq degrés), mais lorsqu'il est effrayé (élevant sa main perpendiculairement sur sa tête) l'animal les dresse ainsi.

* *Vide p.* 334, *Cosmæ indicopleustæ Christ. Opinio de Mundo. L. I, in Montfaucon.*

est très-remarquable que le nom sous lequel on désigne cet animal aujourd'hui dans toute l'Abyssinie, soit absolument le même que celui qui est donné par Cosmas. Dans le ghéez, il est écrit አርዌ፡ኃረስ. *aroué hâris*, et on le prononce avec une forte aspiration sur le *hâ*, et avec une légère, qui est propre à la langue, après la syllabe finale, ainsi que je l'ai vu dans l'histoire de Ludolf (1), dont j'avais emporté un exemplaire en Abyssinie, *aroué* signifiant toujours *fera*, ou *bestia in genere*, coïncidence si extraordinaire qu'elle me paraît prouver d'une manière très satisfaisante que la langue parlée à la cour d'Axum, du temps de Cosmas, était le ghéez.

Les remarques que le même auteur a faites à ce sujet et les conséquences qu'on peut en tirer sont aussi d'une grande importance, en ce qu'elles tendent à donner une idée plus exacte de la prononciation des lettres grecques, employées dans la construction de ces mots, que celle qu'on en avait auparavant; car la langue abyssinienne, d'après sa formation particulière (chaque son étant indiqué parfaitement par l'écriture) n'est pas sujette

(1) Dans l'Amharic c'est አውሬ፡ኃርስ *Aouir haris*. *Vide Ludolf. L. I. C.* 10,78.

à cette corruption qui a altéré la langue grecque. A cet égard, je renverrai le lecteur à la *Nova Collectio Patrum* de Montfaucon, d'où j'ai extrait le passage où le traducteur latin a pris, par erreur, l'« ἢ » pour un mot exprimant *aut*, et en conséquence a supposé qu'ἆρυ et ἆρισι font deux noms différens appliqués au même animal, erreur où devait tomber tout commentateur, ne connaissant pas la connexité avec le ghéez. Il est aussi fort singulier que Ludolf, à qui l'animal fut mentionné par Grégoire, n'ait pas découvert que c'était le rhinocéros, et qu'il ait cru, au contraire, que c'était le *Hhérych* des Arabes, ou « l'unicorne, qu'on dit être une espèce de chèvre d'une vîtesse singulière, » conjecture évidemment fausse.

Nous n'avions pas encore fini de copier les caractères, lorsque nous vîmes venir au galop, dans la plaine, avec une suite nombreuse, Nebrid-Isgére-Barria, à l'instante prière de qui nous consentîmes à changer de détermination et à retourner à Axum, où nous passâmes la journée avec lui. Il nous traita de la manière la plus aimable, et il nous présenta à sa femme et à sa fille. La modestie et la réserve de celle-ci me confirmèrent dans l'idée que les jeunes filles en Abyssinie ont

une conduite beaucoup plus régulière que les femmes mariées, qui se livrent aux plaisirs de la société avec moins de circonspection, et poussent peut-être la liberté trop loin.

Nous partîmes au point du jour. Etant retournés vers l'inscription, nous reprîmes l'ouvrage de la veille, et nous copiâmes toutes les lettres éthiopiennes qu'il fut possible de reconnaître. Notre succès toutefois ne fut pas très-grand ; car bien que l'inscription remplît toute la surface de la pierre et qu'elle fut aussi longue que l'inscription grecque qui était gravée sur le côté incliné vers la terre, elle était tellement endommagée par l'injure du temps, dont rien ne la garantissait, que nous ne trouvâmes entière que la dernière ligne, le reste des caractères que représente la planche ci-jointe ayant été copiés sur les différentes parties qu'il était possible de distinguer. Je pense cependant que quelqu'un qui résiderait quelque temps à Axum, et qui aurait le loisir de visiter la pierre à différentes heures du jour, pourrait, avec beaucoup d'attention et de persévérance, déchiffrer une très-grande partie de l'inscription.

Ayant accompli notre dessein, nous prîmes le chemin d'Adoueh, qui traverse la vaste plaine où la ville d'Axum est assise, et sur

laquelle les habitans faisaient passer avec activité la charrue L'air du matin était humide et froid, et une vapeur épaisse était suspendue sur les montagnes du Samen, que cependant on pouvait distinguer de loin. Nous rencontrâmes sur le chemin de grands troupeaux de bétail qu'on menait dans la province de Walkayt, où, dit-on, on l'échange avec avantage contre une grosse toile qu'on y fabrique. A quelques milles d'Adoueh nous découvrîmes une nouvelle et belle espèce d'*amarillys*, dont chaque tige porte dix ou douze fleurs aussi grandes que celles de la *bella-dona*, et sortant d'un centre commun. La couleur générale de la corolle était blanche, et chaque pétale avait au milieu une seule raie d'un pourpre vif. L'odeur de la fleur était celle du lilas des vallées, quoique plus forte. Cette superbe plante excita l'admiration de toute notre troupe, et je me rappelai sur-le-champ la belle comparaison que Notre Seigneur a faite en pareille occasion : « Je vous le dis, Salomon dans toute sa splendeur, n'était pas si paré qu'une de ces fleurs. » Nous déterrâmes, non sans beaucoup de peine, quelques bulbes qui étaient enfoncées de deux pieds dans un sol de roche. J'ai été assez heureux pour en rapporter quelques-unes en Angleterre, où elles ont prospéré,

quoiqu'elles n'aient pas encore donné de fleurs.

Nous apprîmes en arrivant à Adoueh que le billetana Ouelled Georgis, qui était de retour, nous attendait; et après avoir changé de vêtemens, nous allâmes lui faire visite. Nous le trouvâmes dans un salon d'été, construit en cannes. Sa femme était assise à sa gauche, derrière un rideau. Après les premiers complimens on servit un repas, comme de coutume. Notre hôte parla peu et se conduisit avec beaucoup de réserve. Bientôt il y eut entre M. Pearce et lui une contestation au sujet de nos mulets; le chef voulait ne loger que le mien, qui était un présent du ras, et il parlait d'envoyer tous les autres aux champs. M. Pearce déclara vivement que comme serviteur du ras, qualité à laquelle seule le billetana pouvait prétendre, il avait le droit de garder son mulet dans la maison de son maître. Mécontent de cette altercation et remarquant une froideur extraordinaire dans la conduite du jeune chef, je me levai aussitôt qu'on eut desservi et je me retirai. A peine fus-je rentré dans mon appartement, que plusieurs messagers vinrent s'informer du sujet de mon mécontentement. Je répondis qu'il provenait « de l'affront qui nous avait été fait par un des gens

du billetana, il y avait deux jours, et de la manière froide dont j'avais été traité, ce jour même, ce à quoi je n'étais pas accoutumé. » J'ajoutai que le ras en usait autrement avec moi, et que je n'étais pas disposé à céder à un autre une supériorité que je lui aurais refusée s'il l'avait prétendue. — Cette réponse, je crois, alarma le billetana; car au bout de quelques minutes, il me fit visite. Il se répandit en excuses sur ce qui s'était passé, disant que c'était sa manière, et qu'il en aurait agi bien différemment quand ses gens auraient été retirés. Il dit qu'il avait mis en prison le domestique qui s'était conduit avec tant d'insolence, à notre première arrivée à Adoueh, et qu'en conséquence il espérait que j'oublierais le passé et que nous serions amis. Considérant cette scène comme une leçon salutaire donnée au baharnegash et aux Abyssiniens qui devaient nous accompagner jusqu'à la côte, je consentis à sa demande, et depuis ce moment, tout alla bien de part et d'autre. On servit dans la soirée un nouveau repas, auquel la dame assista. Notre hôte lui-même se montra fort aimable, et je jugeai que la conduite du matin devait être imputée à quelque cause que j'ignorais.

Le lendemain je fus prié d'aller voir un

homme qui était à l'article de la mort; mais il avait rendu l'ame avant que je fusse arrivé. La maladie dont il était mort est appelée *tigré-ter*. C'est une espèce de fièvre, pour laquelle les Abyssiniens emploient un remède singulier. Lorsqu'une personne en est attaquée, ses parens étalent à sa vue tous les ornemens en or et en argent, et tous les beaux habits qu'ils peuvent rassembler. Ils font, avec des tambours, des trompettes et de grands cris, le plus de bruit qu'il leur est possible, dans le dessein, autant que j'ai pu m'en assurer, de chasser le diable du corps du malade, les Abyssiniens, en général, croyant que la plupart des maux physiques sont causés par l'esprit malin qui s'est logé dans la partie affligée. Cependant lorsque l'instant fatal approche, tambours et trompettes se taisent, et tous les parens et amis, présens, poussent un long gémissement. La mort étant déclarée, ils s'arrachent les cheveux, se déchirent la peau des tempes, se jettent à terre, criant, sanglotant et se désespérant. Ce ne sont pas seulement les parens de la personne décédée qui expriment ainsi leur douleur; les voisins, les simples connaissances et les serviteurs se joignent à eux; et durant quelque temps il se

fait un vacarme qu'on aurait beaucoup de peine à décrire.

Peu de temps après le décès, le corps est lavé soigneusement, parfumé d'encens, cousu dans un habit, et porté à la hâte au cimetière, sur les épaules des parens. Tandis qu'on le dépose dans la tombe, les prêtres récitent les prières d'usage. Le lendemain, ou aussitôt que les parens et amis peuvent se réunir, on célèbre le *toscar*, ou la fête en l'honneur du mort. Lorsque les parens sont des gens d'importance, on revêt de riches habits un mannequin représentant le défunt; on le place sur le mulet favori de celui-ci, et on le promène dans la ville ou le village voisin de sa résidence, puis on le conduit sur sa fosse. Tous ses autres chevaux et mulets viennent ensuite, parés d'ornemens que, selon la coutume, le mort avait rassemblés pour cette cérémonie. Nombre de pleureuses louées suivent ce cortége, jetant continuellement les hauts cris, appelant le défunt par son nom et lui disant : « Pourquoi nous quittez-vous? n'avez-vous pas des terres et des maisons? n'avez-vous pas une femme qui vous aime? » Et elles l'accusent de cruauté, d'abandonner ses amis de la sorte. En arrivant près de la tombe leurs lamentations redoublent,

les prêtres et les parens y joignent leurs *alleluia* et leurs cris; on se déchire de nouveau la figure, et tout cela fait un concert épouvantable. Cette partie de la cérémonie terminée, on retourne à la maison du défunt, où l'on tue du bétail pour un festin, et où l'on verse assez de maiz et de soua pour enivrer toute la troupe. Cette étrange commémoraison se renouvelle à de certains intervalles. Dans le cours de l'année qui suit le décès, les proches parens donnent, à l'envi les uns des autres, des festins magnifiques en l'honneur du défunt, et vont fréquemment visiter son tombeau. Assister à de telles réunions, est le plus grand témoignage de considération qu'on puisse donner à une famille; mais quelques-uns des plus sensés d'entre les prêtres et la noblesse, improuvent cet usage. Le ras lui-même, depuis qu'il est investi de l'autorité, n'a assisté qu'à trois cérémonies de ce genre: ça été à la mort de deux de ses frères, et à celle du fit Aurary Zago. Il est bon de remarquer aussi que les personnes des classes supérieures ne se déchirent jamais la peau des tempes, et ne se livrent à aucun excès de douleur, en pareille occasion.

Adoueh pouvant être considérée comme une ville de grande importance dans le pays, j'en

donnerai une courte description, à laquelle j'ajouterai quelques remarques sur le commerce qui s'y fait.

Adoueh est située en partie sur la pente et en partie au pied d'une montagne, chose fort peu commune en Abyssinie. Les maisons, qui ont toutes la forme conique, forment des rues assez régulières, et sont entremêlées d'arbres (ouanzey) et de petits jardins, dont quelques-uns sont cultivés avec beaucoup de soin. La ville est abondamment fournie d'eau par trois ruisseaux qui coulent dans la vallée. Le nombre des habitans doit être porté à huit mille; car j'ai compté plus de huit cents maisons, chacune desquelles, selon un calcul modéré, peut être supposée habitée par dix personnes. Adoueh est le principal entrepôt du commerce des contrées situées à l'orient du Tacazze, tout celui qui se fait entre les provinces intérieures et la côte, passant par les mains des négocians qui résident en cette ville, et qui la plupart sont mahométans. En conséquence ceux qui professent la religion musulmane, y ont plus de considération qu'en toute autre partie de l'empire.

Le principal commerce d'Adoueh consiste dans la fabrique de grosses toiles et de toiles fines. Les premières passent pour les meilleures

de tout le pays, et les autres sont peu inférieures, dit-on, à celles qu'on fabrique à Gondar. La quantité de toile qui se fait à Adoueh occasionne de grandes demandes de coton, dont une partie considérable provient des bords inférieurs du Tacazze : celui-ci est considéré comme étant de meilleure qualité que celui qu'on apporte de Massouah, et par conséquent il est plus cher. L'autre néanmoins trouve un prompt débit, et quoiqu'il soit soumis à un droit assez fort au débarquement, et exposé à des exactions arbitraires en chemin, il rapporte beaucoup de profit. Les autres importations, qui passent par Adoueh pour le marché de Gondar, sont du plomb en petite quantité, de l'étain en bloc, du cuivre, des feuilles d'or, de petits tapis de Perse de couleur éclatante et à bas prix, des soies écrues de la Chine, quelques velours, des draps larges de France, différentes peaux de couleur tirées d'Egypte, de la verrerie et de la rassade de Venise, et nombre d'autres petits articles qui sont apportées de manière ou d'autre de Djeddah.

Les exportations, la plupart desquelles passent par les mains des négocians d'Adoueh, consistent en ivoire, en or et en esclaves. On tire une quantité considérable du premier article,

de la province de Walkayt et du pays bas situé au nord du Shiré. Le débit en est si certain à Massouah, qu'il est aussi cher à Adoueh qu'à cette place, les frais de transport déduits. Une grande partie de l'or recueilli dans l'intérieur du pays passe aussi par Adoueh; mais ce commerce est conduit avec un tel mystère, qu'il est impossible de se faire une idée exacte de la quantité de l'exportation. Le nombre d'esclaves, exporté annuellement, peut être de mille, dont une partie sont envoyés à Massouah, et les autres dans les petits ports situés au nord de cette place, où on les embarque en secret pour éviter les droits exigés par le nayb.

Les provinces situées au sud d'Adoueh abondent principalement en bétail et en grains qui, avec le sel qu'elles tirent de la frontière, constituent leurs principaux articles d'échange. Il y a dans la province de Samen une manufacture de petits tapis. J'en ai vu quelques-uns à Adoueh, et ils étaient bien supérieurs à ce qu'on aurait pu attendre de la fabrique des Abyssiniens. Les habitans d'Axum et des environs sont renommés pour la préparation du parchemin. On travaille le cuivre et le fer dans tout le pays; mais les chaînes de cette dernière matière, les mieux finies, sont ap-

portées des contrées situées au sud, et l'on dit qu'elles sont fabriquées chez les Gallas.

Tous les ouvriers en fer sont appelés *buda* par les Abyssiniens qui, par une étrange superstition, leur supposent la faculté de se transformer la nuit en hyènes et d'être capables alors de se repaître de chair humaine; ils croient même que s'ils sont blessés durant leur métamorphose, la blessure se retrouve sur la partie correspondante de leur corps, lorsqu'ils ont repris leur forme naturelle. On ne peut concevoir à quel point cette fable est répandue dans tout le pays. Ce ne fut qu'à mon retour que j'appris qu'une pareille superstition existait parmi les Grecs et les Romains. Pline appelle *versipelles* ceux auxquels on supposait le pouvoir de se transformer en loups (1), et il dit que c'est une fable qui ne mérite aucune confiance (2). Il fait ensuite mention, d'après un auteur grec (*Evanthes*), d'un homme qui aurait vécu neuf ans sous la forme d'un loup; puis il fait cette remarque: « Mais la crédulité hellénique approche, en vérité du prodige, et l'on peut dire qu'il n'est

(1) Au Cap de Bonne-Espérance les hyènes sont toujours appelés loups par les habitans.

(2) *Vide Hist. Nat. Lib. VIII. C. XXII.*

si impudent mensonge qui ne trouve un auteur grec pour garant (1). »

La latitude d'Adoueh a été déduite des deux hauteurs méridiennes d'étoiles, dont les déclinaisons ont été tirées de tables conduites jusqu'à l'année 1810.

11 *Mai.* — Seconde * (ξ) dans la queue de

la grande ourse (ϑ) donne	14°	12′	46″
Dernière * (*benetnach*) *in idem*	14	12	14
	2) 28	25	0
Latitude moyenne d'Adoueh	14°	12′	30″

M. Bruce place la latitude de cette ville par

(1) Les passages suivans, qui sont extraits de Pétrone, mettent dans tout son jour cette singulière superstition. « *Deindè ut respexi comitem ille exsuit se ; omnia vestimenta secundum viam posuit. Stabam tanquam mortuus — at ille circumminxit vestimenta sua, et subitò lupus factus est.—Postquam lupus factus est, ululare cœpit et in sylvas fugit. — Ego primitùs nesciebam ubi essem. — Deindè accessi ut vestimenta ejus tollerem, illa autem lapidea facta sunt. — Lupus villam intravit et omnia pecora tanquam lanius sanguinem illis misit, nec tamen derisit, etiamsi fugit, servus enim noster lancea collum ejus trajecit. — Postquam veni in illum locum, in quo lapidea vestimenta erunt facta, nihil inveni nisi sanguinem. Ut verum domum veni jacebat miles (comes) meus in lecto et collum illius medicus curabat. Intellexi illum* versipellem *esse, nec postea cum illo panem gustare potui, non si me occidisses.* »

les 14° 7′ 57″, ce qui fait entre lui et moi une différence d'environ quatre milles et demi. Cela ne paraîtra pas extraordinaire à toute personne instruite du grand perfectionnement opéré récemment dans les instrumens de mathématique. Celui dont M. Bruce a fait usage, était un quart de cercle à trois pieds, construit en France; et le mien était un excellent sextant fait par M. Blount. Je remarquerai aussi que M. Bruce ne disant pas de quelle sorte d'horizon artificiel il s'est servi, quelque différence entre sa méthode et la mienne à cet égard, peut en avoir occasionné une légère dans nos observations. La longitude d'Adoueh est déterminée conformément à la mesure qu'il a prise du chemin, depuis Dixan, ville dont ensuite j'ai pu fixer, d'une manière satisfaisante, la position.

Le 12, nous quittâmes Adoueh et marchâmes vers la côte. M. Coffin et M. Pearce nous accompagnèrent jusqu'à la descente de la vallée de Ribiérani. Ils se séparèrent là de nous, conformément à l'accord que nous avions fait, le ras ayant exprimé vivement le desir de les voir bientôt de retour, et moi-même craignant de les exposer à quelque danger parmi les habitans des frontières, plusieurs desquels

voyaient avec peine qu'ils restassent en Abyssinie. Ce ne fut pas sans beaucoup de regret que je laissai ces deux compatriotes dans un pays si lointain. Cependant, convaincu que j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour assurer leur bien-être, et persuadé que leur résidence en Abyssinie pourrait être avantageuse à ce pays et à eux-mêmes, je ne pouvais blâmer la résolution qu'ils avaient prise, ni me reprocher d'y avoir donné mon consentement.

Nous nous étions proposé de nous arrêter le soir, à la maison d'Ayto-Ischias qui résidait à Gundufta. Ne l'ayant pas trouvé, nous allâmes à la vallée d'Yiha; et bientôt nous arrivâmes à une maison qui appartenait au fils de Konquass-Aylo, maison où nous nous disposâmes à passer la nuit.

Dans le cours de l'après-dînée, nous fîmes un demi-mille sur le bord de la rivière de Mareb, pour visiter un édifice en ruine, qui se voit de très-loin, et qu'on appelle le couvent d'Abba-Asfé. La plus grande partie de ce qui en reste consiste en un vieux bâtiment de pierre de taille, de forme carrée, d'environ soixante pieds de long et de quarante de large, qui s'élève au centre d'une éminence en partie

entourée d'arbres, et commandant une belle vallée, où le Mareb fait plusieurs sinuosités. Cet édifice paraît avoir été construit solidement. Les restes des murs ont quelquefois quarante pieds de hauteur sur cinq d'épaisseur, et sont formés de grandes pierres d'environ sept pieds de long sur vingt pouces de large. Ces pierres sont si parfaitement adaptées les unes aux autres, qu'à peine voit-on un interstice entre elles, ni mortier, ni aucun autre ciment n'ayant, je crois, servi à les joindre. Elles sont d'une pierre de sable de couleur jaunâtre, et couvertes d'une incrustation fort dure, qui évidemment était destinée à défendre, contre les injures du temps, la surface des murs. En conséquence, la partie qui subsiste encore, offre un aussi parfait modèle d'architecture, d'un genre simple, qu'on puisse en trouver un en aucun autre pays.

Abba-Asfé, fondateur de ce monastère, qui en conserve toujours le nom, était un des neuf prêtres qui se rendirent d'Egypte en Ethiopie, dans la première partie du sixième siècle, et sous le règne de l'empereur Ameda (un des prédécesseurs de Caleb), selon les chroniques abyssiniennes, quoique des auteurs plus modernes aient fixé une autre époque à cet événement, opinion que j'ai

adoptée dans mon premier journal (1), pour m'être trop reposé sur le jugement d'autrui. Le rapport des chroniques doit être le plus exact; car j'en ai récemment trouvé la confirmation dans un passage d'un auteur grec, lequel donne le nom du souverain (Αὐδας) qui régnait en Ethiopie, lorsque ces ecclésiastiques (κληρικοι) y arrivèrent, particularité qui sera développée dans un court traité que je me propose de donner, sur l'histoire ancienne d'Abyssinie. Malgré le long espace de temps qui, selon ce rapport, s'est écoulé depuis l'arrivée de l'Abba-Asfé (près de mille trois cents ans), je suis toujours porté à croire, d'après l'aspect général des ruines, qu'elles ont formé partie du bâtiment originaire, et j'en tire la conséquence que ce fut peu de temps après, que l'Abyssinie commença à décliner.

Alvarés qui a visité ce lieu en 1520, parle avec admiration de l'édifice, quoiqu'alors il commençât à tomber en ruine. Il le nomme *Abba facem*, et après avoir fait mention d'une église des environs, il dit : « Tout auprès de » cette église est une très-grande et belle tour,

(1) *Voyages du vicomte Valentia*, tom. IV, p. 228. (*Note du traducteur.*)

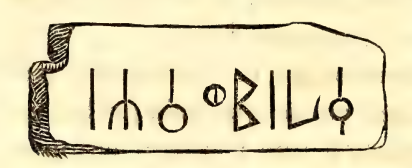
» tant par sa démesurée hauteur que aussi par » sa grosseur et maçonnerie exquise ; mais » elle commençait déjà à tomber en ruine, » combien qu'elle soit forte et de pierre vive, » couverte et enrichie de si excellens ouvrages, » qu'elle ne démontre rien moins que une » grandeur royale, tellement que je n'ai en- » core veu sa seconde (1). »

La mention de cet ornement extérieur est précieuse, en ce que très-probablement elle se rapporte à une frise qui entoure la partie supérieure de l'édifice, et dont j'ai découvert quelques fragmens dans des monceaux de pierre qui étoient auprès. J'en donne ici une esquisse, et j'ai remarqué dans les notes que j'ai rédigées sur les lieux, que vraisemblablement ils faisaient partie du plus grand corps de bâtiment.

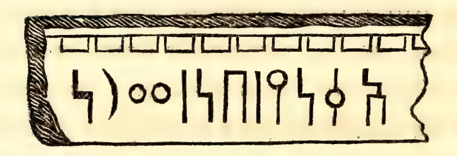
(1) *Alvarès*, traduction française transcrite par M. Salt. (*Note du traducteur.*)

Fragmens d'inscriptions, trouvés à Yiha parmi les ruines du monastère d'Abba Asfé.

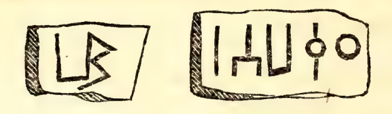
Caractères taillés en creux dans la pierre.



Caractères en relief.



Caractères taillés en creux dans la pierre.



Les caractères de ces fragmens ont été gravés avec beaucoup de hardiesse; et ils paraissaient aussi entiers, aussi parfaits, que le jour où l'artiste les avait finis. Je jugeai, à la première vue, qu'ils ressemblaient à des hié-

roglyphes, et je pensai que ce pouvait n'être que des ornemens ; mais après les avoir examinés, je fus convaincu qu'ils faisaient partie d'un ancien alphabet éthiopien, quelques-uns étant précisément les mêmes que les lettres dont on se sert à présent, et les autres ressemblant tout à fait aux caractères dont se compose l'inscription d'Axum. On pourrait vraiment conclure de la construction de ces lettres qu'elles faisaient partie d'un alphabet primitif, le tout dérivant des formes les plus simples, variées sans beaucoup d'art pour exprimer différens sons, comme on peut le remarquer dans l'arrangement suivant.

En conséquence je ne puis m'empêcher d'espérer que de nouvelles découvertes en Abyssinie ou dans les pays voisins, pourront nous procurer tout l'alphabet et confirmer pleinement ma conjecture.

Pendant que nous examinâmes les ruines, nous fûmes accompagnés des prêtres et de quelques-uns des principaux habitans qui s'empressèrent de nous indiquer les choses dignes de remarque, et nous aidèrent à écar-

ter de grosses pierres pour faciliter nos recherches. Ils nous racontèrent avec un plaisir évident tous les contes que la tradition leur a transmis au sujet de ce lieu, et que je rapporterai en peu de mots. L'édifice que nous venions d'admirer avait, nous dirent-ils, été construit par un saint homme venu de *Misr* (d'Egypte), il y avait long-temps; mais l'emplacement sur lequel il s'élevait, était depuis des siècles réputé comme sacré, parce que l'arche d'alliance, apportée en Abyssinie par Menilek, y avait été gardée long-temps avant d'être transférée à Axum. Cette histoire mérite probablement le même degré de confiance que celle que raconte Alvarez, lorsqu'il dit qu'Yiha était la résidence favorite de la reine Candace, quand elle honorait le pays de sa présence (1). Ayant achevé nos observations et donné aux prêtres une légère récompense, nous retournâmes àla maison de Konquass Aylo, où nous dînâmes. On nous y servit quantité de beaux raisins rouges, sans pepin, et un peu de vin nouveau. On dit que les habitans de cette partie du pays excellent à le faire.

(1) « Et de fait on dit que la royne de Candace avoit éleu ce lieu là pour sa demeure, à cause que sa maison n'en est pas fort éloignée (il veut dire Axum) *ce qui ne semble point répugner à la vérité.* »

Le 13, nous quittâmes Yiha, et après avoir fait six heures de marche, nous parvînmes au village de Kella, où nous passâmes la nuit. Je pris dans la soirée deux hauteurs méridiennes des étoiles qui me donnèrent le résultat suivant :

Seconde * dans la queue de la grande ourse donna......	14°	27′	54″
Dernière * (*Benetnach*) *in idem*	14	27	44
2)	28	55	38
Latitude moyenne de Kella,	14	27	49

ce qui fait trois milles et un quart de moins que celle qui lui est donnée par M. Bruce.

Nous poursuivîmes notre route le lendemain, et après avoir traversé Logo, Abha et le district du Kantiba-Sociniòs, nous arrivâmes, le 16, à Dixan. Nous fûmes fort déconcertés lorsque nous apprîmes qu'on n'y avait aucune nouvelle concernant l'arrivée de notre navire à Massouah. En conséquence, nous résolûmes d'attendre quelques jours, et nous reprîmes l'habitation que nous avions précédemment occupée. Le baharnegash Yesous promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour rendre notre séjour agréable.

Le 17, un homme considéré, nommé Hadjy Hamed, arriva de Massouah, pour nous

offrir ses services durant notre marche vers la côte. Il me dit que le shum Hummar nous attendait au pied du Taranta, pour nous escorter jusqu'à Arkiko, et qu'il paraissait que les Hazortas s'étaient réunis là en plus grand nombre que de coutume. Je remarquai, dans le cours de la journée suivante, que le baharnegash était fort inquiet à ce sujet, et je découvris à la fin que les Hazortas, non seulement s'étaient rassemblés au pied des montagnes, mais avaient envoyé demander une somme au défaut de laquelle ils avaient résolu de ne pas nous laisser traverser leur territoire. Comme je savais que le baharnegash répondait de notre sûreté envers le ras, j'affectai la plus grande indifférence sur ce point, et déclarai qu'ainsi que j'avais fait en venant, je ne donnerais que quelques piastres, et que je ne voulais pas autoriser par mon exemple une si indigne exaction. Le baharnegash me répondit qu'il y avait un autre passage qui était celui de la montagne d'Assauli, et qu'il était disposé à lui donner la préférence, mais qu'avant de se déterminer, il fallait envoyer un messager au chef qui en était le maître. Cette proposition, m'offrant la perspective d'une nouvelle route, me fit le plus grand plaisir. J'avais passé le Taranta trois fois, ce

qui avait complétement épuisé ma curiosité au sujet de cette montagne.

Le 18, nous tînmes de nouveau conseil avec le baharnegash, et il fut arrêté que nous mettrions à exécution le projet formé la vieille; mais en même temps nous convînmes que pour empêcher les Hazortas de quitter le pied du Taranta, notre détermination resterait secrète jusqu'à notre départ. Le frère du shum Hummar, qui m'avait apporté un message, acceda à cet arrangement. Il fut arrêté qu'au moyen d'un petit présent, il m'accompagnerait une partie du chemin, et qu'ensuite il irait communiquer notre plan à son frère, et lui dire de venir au-devant de nous jusqu'à Ouéah.

Tandis que nous étions à Dixan, il y arriva, de l'intérieur du pays, une caravane que j'appris être composée de voyageurs du Dar-Four, deux desquels étant venus bientôt me voir, me demandèrent de faire partie de notre troupe pour aller à la côte, ce que je leur accordai volontiers, dans l'espoir d'obtenir d'eux quelques renseignemens sur leur pays natal. J'appris qu'ils étaient en route depuis trois mois. Ils étaient partis de *Ril* à la fin de février. Ils avaient marché long-temps vers

le Sud, en se détournant du droit chemin, parce que leur pays était en guerre contre le Sennaar. Ils avaient traversé un district appelé *Mitchecié*, qui, selon toute apparence, est le *Da-Mitchequa*, ci-devant décrit comme étant habité par les Shangallas (*Da* ou *Dar* signifiant simplement pays). Enfin, ils se rendaient à la Mecque pour dernière destination. Sultan Abd'al Rachman, qui régnait sur le Dar Four pendant le séjour que M. Browne avait fait dans ce pays, était mort depuis sept ans, et il avait pour successeur Mahomet, son fils, qui, par la bonté de son caractère, l'emportait de beaucoup sur lui. Mon voyageur avait entendu parler d'un homme blanc qui avait visité la capitale, et qui, me dit-il de son propre mouvement, avait été fort maltraité par le prince qui régnait alors. Mais, poursuivit-il, si un étranger allait présentement dans le pays, il y serait reçu d'une manière bien différente.

Nos voyageurs du Dar-Four me parurent des nègres dans toute la force du terme. Ils avaient la peau d'un noir luisant et des traits gros et difformes. Ils parlaient l'arabe presque aussi couramment que leur langue maternelle qui était le Fouréen, dont ils me

donnèrent un vocabulaire assez considérable que j'ai inséré dans l'*Appendix* (1). A mon retour en Angleterre, je m'empressai de le communiquer à mon ami M. Browne, qui reconnut sur-le-champ une douzaine de mots, mais qui trouva qu'ils n'avaient aucune ressemblance avec la langue Shilha, ce qu'il avait soupçonné auparavant. Le triste sort qu'a éprouvé depuis ce voyageur, qui, en tentant de pénétrer jusqu'au nord est de la Perse, a été massacré par une bande de voleurs, rend plus précieuses ses remarques sur ce sujet. En conséquence, j'ai placé sa lettre en note au bas de la page; et ceux qui admiraient, ainsi que je le faisais, ses connaissances extraordinaires et sa modestie, ne blâmeront pas, sans doute, cet hommage rendu à sa mémoire (2).

(1) Voy. celui du tom. Ier de cette traduction.

(2) Mon cher monsieur,

Je reconnais sans peine environ une douzaine de mots du vocabulaire Fouréen. Cependant je n'y trouve pas la ressemblance avec le *Shilha*, que j'avais soupçonnée d'abord. Deux ou trois mots ont de l'affinité avec ceux de même signification dans mon vocabulaire de *Dar kunga*, ou *har* signifie pied et *gnung* aliment. Ce dernier a beaucoup de rapport avec votre *neno*, pain. *Dûl* et *Doual*, le Soleil et la Lune, ont été donnés à

Nous fîmes, M. Stuart et moi, plusieurs observations pour déterminer la position de Dixan. Elles nous donnèrent le résultat suivant :

Le 17 mai, première * (*alioth*) dans la queue de la grande ourse donna	14°	59′	56″
Seconde * (ξ) *in idem*.....	14	59	10
Dernière * (*Benetnach*) *in idem*	15	0	41
	3) 44	59	47
Latitude moyenne de Dixan,	14	59	55

La longitude de cette ville, déterminée d'après une suite d'observations lunaires, est de 39° 38′ 30″. Cela en amène la latitude à deux milles en dedans de celle qui est assignée par M. Bruce (14° 57′ 55″). Nous différons en longitude d'environ vingt-neuf milles, la sienne étant de 40° 7′ 30″; mais comme elle paraît n'avoir été calculée que d'après une longitude déterminée dans la province de

M. Hamilton (*voy.* pag. 24 de ses *Voyages* *) pour des mots fouréens, par un *tocruri* ou faquir qu'il rencontra à la cataracte, et qui allait à la Mecque, en 1802. Il fait aussi mention de noms de nombre qu'il m'a montrés à son retour du Dar-Four.

Je suis, etc., W. G. Browne.

* Ces Voyages ne sont pas traduits en français.

Shiré, et non d'après des observations faites sur le lieu même, on ne peut pas y avoir une grande confiance. Dixan était autrefois un fief qui relevait d'Axum, et même aujourd'hui ses habitans conservent beaucoup de vénération pour cette ville, la plupart d'entre eux ayant sur l'épaule droite une croix empreinte par le feu, comme marque de leur attachement pour cette métropole (1).

Le 19, dès le matin, nous quittâmes Dixan. Après avoir fait quatre milles en montant toujours, nous passâmes sur un des rameaux inférieurs de la montagne, qui forme la chaîne nord-est du Taranta. La descente était fort roide et fort encombrée de pierres; mais elle n'était pas à comparer à celle du Taranta proprement dit. En arrivant au bas du défilé, nous trouvâmes une plaine couverte de capriers fort rapprochés les uns des autres, et garnie d'un beau gazon qui offrait un singulier contraste avec l'aspect brûlé du pays situé de l'autre côté de la montagne. Nous rencontrâmes çà et là, sur toute la plaine, des piles de pierres, qui res-

(1) C'est là probablement ce qui a donné lieu à cette fable qu'on trouve dans quelques auteurs anciens, « les Abyssiniens reçoivent le baptême de feu. »

semblaient à des *cromleks*(1), et dont la terre avait été détachée par la violence des pluies périodiques. Ce petit territoire forme un *goulta*, ou un fief appartenant au nayb de Massouah qui le tient, du consentement des Abyssiniens des environs, et dont on prétend qu'il retire une grande quantité de blé. Après avoir fait quelques autres milles, nous arrivâmes à deux villages nommés Séah et Kodouna, dans le voisinage desquels nous assîmes notre camp pour passer la nuit. Le chef du district, Shum Sadou, était alors à Gondar, où il était allé solliciter le rang de kantiba, tous les habitans de cette partie du pays qui s'étend depuis Hamazen jusqu'à Adoueh, ayant beaucoup de respect pour l'autorité royale et répugnant fortement à tenir leurs terres de toute autre autorité. Sadou, en se rendant à Gondar, avait passé par Antalo, où je l'avais vu à l'audience du ras, auquel il avait communiqué son dessein, et qui lui avait dit en riant : « Allez, si cela vous plaît, et obtenez le titre que vous desirez ; mais c'est à moi que vous payerez le tribut. »

(1) Je n'ai pu découvrir la signification de ce mot. (*Note du traducteur.*)

Le frère de Shum Sadou nous fit visite sur le soir, et nous apporta la provision de vivres accoutumée. En retour, je lui fis présent de vingt piastres, au moyen desquelles il promit de nous escorter jusqu'à Arkiko. Dans le cours de la soirée nous fîmes plusieurs observations d'étoiles, et une suite d'observations lunaires qui nous donnèrent le résultat suivant :

Seconde * (ξ) dans la queue de la grande ourse, donna	15°	6′	47″
Dernière * (*Benetnach*)...	15	7	22
½)	30	14	9
Latitude moyenne de Séah.	15	7	4½
Longitude d'après des observations lunaires.....	39	19	40

Le lendemain nous passâmes une nouvelle chaîne de montagnes, et nous eûmes à descendre un autre sentier fort roide et fort âpre, mais peu long, comme celui du jour précédent. A quelques milles de là nous trouvâmes un ruisseau qui coulait vers la côte, dans un lit de granit gris. Nous nous arrêtâmes en ce lieu à l'ombre de quelques arbres, environ une heure, pour faire reposer nos gens. Nous vîmes, autour de nous, un grand nombre de

Shiho qui faisaient paître leurs troupeaux entre les arbres. Ce peuple paraît plus doux que les Hazortas ses voisins, quoiqu'il leur ressemble infiniment sous le rapport de la figure et des mœurs (Voy. pl. XXVIII).

Le nom générique qui se donne aux Shiho est *Torah*. Les noms particuliers des tribus sont *Edo*, *Goumeddo*, *Begiddo* et *Assala-Iddo*. Les Hazortas parlent la même langue qu'eux, et leurs tribus principales sont nommées *Assa-Karré* et *Assa-Lessan*, noms qui ont évidemment du rapport avec la plaine de sel, *Assa* signifiant cette substance dans la langue Ghéez.

Au nord du pays des Shiho, vivent les *Mara*, les *Boja* et les *Manda*. Au-delà de ce pays est celui des *Juma-Jum*, des *Taguié* et des *Beja-Rubrou*. Ces derniers avoisinent les tribus des environs de Souakin. Les habitans de Massouah font de petits voyages de commerce parmi ces peuplades, et le nayb entretient des communications réglées avec leurs chefs. Les tribus qui vivent aux environs de Souakin, sont connues sous le nom générique d'*Adareb*, et l'on dit qu'elles sont gouvernées par un chef particulier, nommé Sultan Mohamed, qui réside à Uddukud. Les noms particuliers des tribus sont *Arteda*, *Betmala*, *Karub*, *Bar-*

toum, *Adamur*, *Subderat*, *Ibarekab*, *Arandoah*, *Bisharyn* (1), et *Umma-ra*. Les Bartoum résident près de Shendi. Ils ont plusieurs bourgades ; et du côté du sud ils sont voisins d'une tribu de Shangallas, appelée *Barea*, qui fait des incursions dans la province de Walkayt. Les Adareb sont unis aux *Hallinga* et aux *Taka* (2). Ils sont gouvernés par un Dekhilek, résident près du confluent du Tacazze et du Nil (2), et communiquent de loin avec les Funges qui habitent le pays de Sennaar. La plupart de ces nations changent de résidence selon les saisons, et sont Musulmanes de nom. J'ai inséré dans mon *Appendix* (3), des Vocabulaires de leurs langues, Vocabulaires dont les mots sont en aussi grand nombre que j'ai pu les avoir. Cette courte notice comprend tous les renseignemens que

(1) Les Bisharyn forment des tribus errantes qui fournissent des guides pour traverser le désert, depuis Shendi jusqu'à Syéné. On dit qu'ils sont toujours en guerre contre leurs voisins les Arabes Ababdé, et qu'ils forment le dernier anneau de la chaîne des tribus éthiopiennes qui s'étendent depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Egypte.

(2) Il y a évidemment affinité entre ces deux mots, *Taka* et *Tacazze*.

(3) Voyez celui du tome I[er] de cette traduction.

je me suis procurés, à diverses reprises, sur ces tribus septentrionales.

Nous nous remîmes en route à deux heures, et peu de temps après nous arrivâmes à un coude que fait le chemin et où nous eûmes la vue d'une haute montagne qui nous restait à dix milles au nord, et sur laquelle s'élevait autrefois le monastère de Bisan, qui était célèbre dans toute l'Abyssinie par sa richesse, et par le nombre et la sainteté des religieux qui l'habitaient (1). On m'a dit qu'il était aban-

(1) Alvarès, p. 65. « Lequel est situé sur la pointe d'un roc fort haut, et de tous côtés qu'on peut jeter la veue en bas, on aperçoit une profundité ténébreuse et épouvantable. L'église du monastère contient un grand circuit et est d'une grande structure, bien dressée, et les bâtimens magnifiquement ordonnez, et est le comble d'icelle enrichi de trois grandes nefs et fort industrieusement compassées. » Voyez aussi la *Relation du Voyage de Poncet en Ethiopie*, qui rapporte cette fable ridicule, qu'il a vu dans la même église une baguette d'or, ronde, longue de quatre pieds et aussi grosse qu'un bâton, qui se tenait en l'air sans aucun appui. Pour confirmer cette assertion, l'auteur ajoute : « Je passai un bâton par-dessus et par-dessous et de tous les côtés, et je trouvai que cette baguette d'or était véritablement en l'air *. »

* *Lettres édifiantes et curieuses*, *tom. III*, *p.* 366, *édit. de* 1780, où l'on se moque aussi du prodige. (*Citation du traducteur.*)

donné et qu'il tombait en ruine à présent. On nous montra un chemin tracé sur la gauche de la montagne, qui menait vers l'ouest jusqu'à Gella-Gouro et Hamazen, à travers un pays pittoresque et sauvage, fort fréquenté par les éléphans. Au nord sont les districts de Kot et de Sahart, qui s'étendent en ligne droite jusqu'à Dobaroua.

Depuis ce moment nous descendîmes sans cesse en longeant le courant l'espace d'environ dix-milles, durant lesquels nous rencontrâmes beaucoup d'*adansonia*, d'*asclepias*, d'*euphorbias* et de tamariniers, signes certains que nous approchions des plaines arides et basses. Il nous parut qu'un grand troupeau d'éléphans avait suivi récemment cette gorge; car à peine y avait-il un arbre qui n'offrît des marques évidentes de leurs ravages. A trois heures nous parvînmes à une ouverture de la gorge. Là le Baharnegash-Yesous mit pied à terre, et nous pria de faire un petit détour sur la gauche, pour voir un défilé « par lequel le Tabôt (l'arche de Noë) avait été apporté dans le pays par Menilek. » Il y avait dans ce lieu un grand massif de dattiers sauvages, chose assez remarquable, cet arbre n'étant pas indigène en Abyssinie. Le monastère de Bisan

nous restait alors à peu près à l'ouest. Nous fîmes route ensuite entre des blocs et des chaînes de granit, qui à la fin nous conduisirent à un beau bosquet, situé sur le bord d'un ruisseau, et dans lequel nous dressâmes nos tentes pour passer la nuit.

Le 22, au point du jour, nous descendîmes une gorge que des masses énormes de granit rendaient presque impraticable pour nos mulets, et qui quelquefois forçaient le ruisseau à disparaître. Dans le cours de la journée nous rencontrâmes plusieurs troupes de Shiho, qui portaient des marchandises du côté d'Hamazen. Nous remarquâmes, parmi eux, quelques jeunes filles bien faites, qui avaient de beaux traits et le teint beaucoup plus clair qu'aucune de celles que nous eussions vues jusqu'alors. A sept heures et demie, après avoir marché en différentes directions, nous parvînmes à un embranchement du chemin, et nous quittâmes le ruisseau, (qu'on me dit couler vers l'est jusqu'à Oueah) puis nous tournâmes au nord et nous commençâmes à monter la haute montagne d'Assauli. Près de l'entrée du défilé, nous visitâmes un campement de Shiho, qui consistait en un cercle de huttes coniques, disposé de façon à ressembler au

Kraal des Kafres, et duquel on faisait sortir les chèvres pour aller paître sur la montagne. Toutes les tentes annonçaient la propreté et l'aisance; et le nombre des chèvres et des chevreaux se montait à plusieurs mille.

La pente était extrêmement roide, ce qui était compensé par la beauté de la vue, à mesure que nous avancions. Le sentier suivait la lisière des bosquets, composés des plus jolis arbustes et de plantes en fleurs. De temps à autre nous le trouvions obstrué par des masses de rochers, puis nous passions sur de petits tapis de verdure, et le tout offrait l'aspect le plus enchanteur. A mi-chemin nous vîmes jaillir d'entre les rochers une source d'eau limpide, qui retombait dans un petit bassin creusé pour la commodité des voyageurs. Nous fîmes halte pour jouir de la fraîcheur de ce lieu, durant la chaleur du jour.

Nous reprîmes notre marche dans l'après-midi; et sur les deux heures nous parvînmes au sommet de la montagne. Le tableau que nous eûmes alors sous les yeux, offrait l'aspect le plus imposant. Immédiatement devant nous était une plaine verdoyante sur laquelle les habitans étaient fort occupés, les uns à soigner leur bétail et les autres à recueillir une espèce de blé. Ensuite la vue se portait au

loin sur les régions brûlantes du Tehama (1), et l'on pouvait distinguer la haute montagne qui forme le ras Djedam, l'isle de Massouah, et une longue étendue de la mer qui l'environne. Tout près de nous était le tombeau d'un chaik, également révéré par les chrétiens et les mahométans. Lorsque nous fûmes en face de ce monument, le baharnégash Yesous et son fils rompirent un morceau de pain qui leur fut présenté par un des Shiho, et ils nous pressèrent, avec des instances qui me parurent suggérées par la superstition, d'en accepter une partie. Je n'ai pu découvrir le motif de cette coutume.

Je pris sur le sommet de la moutagne d'Assauli, avec un théodolite, les gisemens suivans : Massouah nous restait au nord-ouest, le ras Djedam au 75° nord-est, et Dixan (d'après une distance présumée) presque au sud. Nous descendîmes ensuite l'espace d'environ un demi-mille, jusqu'à un emplacement circulaire, tapissé d'un vert gazon, et environné d'arbres, où nous assîmes notre camp. Près de là coulait un ruisseau d'eau douce qui sortait d'une crevasse de rocher. Un homme

(1) C'est la partie basse de l'Arabie Heureuse. (*Note du traducteur.*)

qui revenait de la côte, se reposait auprès de la source. Nous étant approchés de lui, il se leva, et à ma grande surprise, il s'informa « de la santé de l'empereur à Gondar ! » Cela semble confirmer une remarque que j'ai déjà faite : c'est que la famille royale est plus respectée dans cette partie de l'Abyssinie que dans la plupart des autres. Dans la soirée le baharnégash Yesous, qui m'avait accompagné tout le temps que j'avais passé dans le pays, se retira. De tous les hommes que j'ai connus intimement, je considère ce respectable viellard comme le plus irréprochable et le plus parfait. Son cœur et son esprit semblaient formés d'après les principes les plus purs de la religion chrétienne. Chacune de ses pensées, chacune de ses actions paraissait inspirée par elle. Il récitait continuellement des prières pour nous, en cheminant à côté de moi. En toute occasion il cherchait à réprimer la colère dans ceux qui l'environnaient; il les calmait par de douces paroles et les excitait, par son exemple, à remplir, avec exactitude, tous leurs devoirs. Si un homme était fatigué il l'aidait à porter son fardeau. S'il voyait qu'un des mulets fût blessé, il me priait de le faire relever. Souvent il mettait pied à terre et marchait plus d'une demi-journée pour sou-

lager sa monture. Quand je donnais la chasse à des perdrix ou à d'autres oiseaux, il leur aurait dit volontiers de se sauver ; il secouait la tête et me suppliait, avec un accent douloureux, de ne pas les tuer. J'ai fait remarquer, dans mon premier journal, que, malgré sa grande humanité, il était loin de manquer de courage ; et depuis j'ai eu occasion de juger de sa bravoure, quoiqu'en toute rencontre il parût éviter soigneusement d'engager une querelle. Au temps de mon second voyage, il était en différent avec le nayb de Massouah, et en conséquence, il ne crut pas devoir se hasarder plus loin vers la côte En lui disant adieu, je lui fis présent de cent piastres et d'une petite pièce de drap pour faire un kaftan. Je crois que nous nous séparâmes avec des regrets mutuels. Du moins je puis dire que je n'ai jamais senti plus de respect pour personne que pour ce digne homme.

Le 23, nous descendîmes jusqu'au bas de la montagne, et insensiblement nous vîmes disparaître le magnifique tableau dont j'avais été si charmé. Bientôt nous entrâmes dans un djengle sauvage d'acacias épineux qui croissaient dans un terrain sablonneux et aride. En peu de temps nous ne vîmes plus aucune trace de ruisseau. Le pays devint ensuite si

sauvage et si boisé que nous nous égarâmes et que nous fîmes quelques milles vers le sud, jusqu'à ce qu'un vieux berger, qui gardait un champ isolé ensemencé de mitchelle et appartenant au shum Sadou, nous remit dans le chemin. Nous marchâmes ensuite vers l'est, ayant à descendre plusieurs défilés fort âpres, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à une file de puits creusés dans le lit d'un torrent situé à environ onze milles d'Arkiko, et nous trouvâmes un certain nombre d'indigènes qui faisaient boire de grands troupeaux de bêtes à cornes, amenés des environs de la côte de la mer. Nous assîmes notre camp près de ce lieu. Nous n'y étions pas depuis long-temps, lorsque nous vîmes venir vers nous, précédé de deux hommes qui donnaient d'une sorte de trompette, dont le son aigre retentît dans toute la vallée, le chef d'un district voisin. Il se nommait le baharnegash Oual, et j'appris qu'il était Abyssinien, ce qui me fit beaucoup de plaisir ; car je ne savais pas que les chrétiens eussent des établissemens si rapprochés de la côte.

Le baharnegash Oual me parut être un homme recommandable. Il me témoigna sa satisfaction de ce que nous avions pris ce chemin. Je lui fis un petit présent, et il me

promit en retour d'être l'ami de tout anglais qui traverserait cette contrée. Le soir nous fûmes fort récréés par quelques musiciens errans qu'il nous avait envoyés. Ils nous chantèrent des chansons du pays, en s'accompagnant d'une espèce de lyre (1) qui rendait des sons agréables.

La nuit je fus réveillé par des cris poussés dans notre camp. Je sortis aussitôt de la tente, et il parut qu'une bête féroce avait voulu enlever un de nos mulets. Tous nos animaux, qui avaient été attachés à des piquets sur une même ligne, rompirent leurs liens. On les trouva serrés les uns contre les autres, tout tremblans et couverts d'une sueur extrêmement abondante. La frayeur extraordinaire dont ils avaient été saisis me fit supposer que la bête féroce que j'avais simplement aperçue dans sa fuite, était un lion.

Le jour suivant, le temps étant fort chaud, (le thermomètre s'était tenu toute la nuit à plus de 80°) nous partîmes de bonne heure pour nous rendre à la côte, et à midi nous arrivâmes à Arkiko. Dans le cours de notre marche nous avions rencontré d'immenses troupeaux de chameaux appartenans au Tigré

(1) J'en ai donné une esquisse. Voy. l'Atlas, pl. XXVI.

ou à la tribu de Shiho du Nayb. Ces animaux erraient entre les *gira* (espèce d'arbres). Nous trouvâmes que l'entrée de la montagne n'était pas à plus d'un mille et demi d'Arkiko. Bientôt nous nous rendîmes à Massouah, où, à notre grand regret, nous vîmes que la *Marian* n'était pas arrivée ; et nous ne savions de quelle manière nous pourrions gagner Moka. Toutefois le kaïmakan nous reçut avec beaucoup d'égards. Il avait fait préparer, pour notre réception, la maison d'Abou Yousef, où, en conséquence, nous logeâmes. Une autre habitation avait été destinée à Ayto Debib et aux gens du ras.

La chaleur alors devint étouffante, et l'infection qui, à la basse mer, s'élevait de la grève, sur laquelle s'amassent toutes les immondices de la ville, rendait l'air très-mal sain. Cela joint au changement subit de climat et à l'inquiétude que me donnait l'absence du vaisseau, me causa une fièvre violente. Les remèdes les plus puissans me furent administrés sur-le-champ. Ils agirent efficacement ; mais ils me laissèrent si faible que j'aurais péri, j'en suis sûr, si j'étais resté plus longtemps dans cette île fatale. Par bonheur, un daou, qui appartenait à Currum Chund, entra bientôt dans le port, et nous nous em-

pressâmes de le fréter. Je suis persuadé que ce fut à cela, ainsi qu'aux soins de M. Smith, qui m'avait accompagné en Abyssinie, que je dus la vie. Je fus porté à bord, le 4 juin; et nous mîmes à la voile lorsque j'eus récompensé tous les Abyssiniens qui nous avaient suivis, et que j'eus pris congé d'Ayto Debib. Les bonnes qualités dont ce jeune homme est doué, me portent à insérer ici une courte notice de sa vie, notice qui pourra donner une idée favorable du caractère des Abyssiniens.

Debib est fils d'un chef qui commandait le petit district de Bùr, qui est situé sur la côte. Etant fort jeune, il fut fait prisonnier dans une irruption des troupes du ras. Ses manières plurent tellement à Ouelled Selassé, qu'il le confia aux soins d'un prêtre instruit, de même que plusieurs autres jeunes captifs (1). Au temps de mon premier voyage, il était parvenu à sa seizième année et avait fait de grands progrès dans ses études. Deux ans après, sa bonne conduite en tout point lui

(1) C'est la coutume constante du ras qui, à cet égard, mérite les plus grands éloges.

(2) La discipline à laquelle ces jeunes gens sont soumis est très-stricte, pour ne pas dire sévère. En certaines occasions le fouet ne leur est pas épargné.

concilia la bienveillance du ras, qui le chargea de plusieurs missions vers le gouverneur du Samen et d'autres chefs. De telles marques de confiance sont très-avantageuses pour celui qui les reçoit; car ordinairement, au moment du départ, le ras lui donne un habit et un mulet; et le chef à qui le message est adressé, saisit cette occasion de témoigner son attachement au ras, en faisant un présent à l'envoyé. Les succès que Debib obtint dans ces missions, accrurent son crédit. Le ras lui conféra le district de son père, qui s'était fait prêtre, et auquel le jeune homme eut la sagesse d'en confier l'administration. Quant à lui il demeura attaché à la maison du ras, sous les titres de selafé, de chelika, et par courtoisie, de balamaal.

Dans des occasions de la plus haute importance, Ayto Debib avait osé seul tenir tête au ras. Son esprit d'indépendance, qui ne lui permettait pas de s'abaisser à rien de ce qu'il croyait au-dessous de la dignité d'un chef, lui en avait mérité la faveur. Il avait le noble orgueil qui rejette jusqu'à la pensée de solliciter des présens. « Non », lui ai-je oui-dire souvent, dans un dialecte mixte que M. Pearce et quelques-uns de ses amis entendaient seuls,

« *ânâ meskyn* (1), *suboouk* (2) *lékyn ânâ mâ fêch* (3), *beg* (4) » Je puis être pauvre, il est vrai, mais je ne mandierai jamais. » J'avais remarqué souvent qu'il desirait vivement un fusil anglais; mais il attendit le moment qui précèda le départ de M. Pearce, pour m'en faire parler par lui, et il le pria de le demander comme de lui-même. Ce fut pour moi le plus sensible plaisir de pouvoir, quelques jours avant de le quitter, lui offrir celui dont je m'étais toujours servi. Les paroles ne pourraient exprimer la joie ou plutôt l'enthousiasme qu'il éprouva, lorsqu'il le reçut de ma main. L'intérêt que son aimable caractère me fait prendre à ce jeune homme, m'en rend le souvenir extrêmement cher. C'est une vive satisfaction pour moi d'avoir pu affermir ses pas dans le chemin de la vertu, et faciliter son avancement près du ras.

Nous touchâmes, le 6, à Dahalac el Kibyr, où je renouvelai connaissance avec le chaik qui commande dans cette île. Le 8, nous passâmes Sarbo, Morah et Amphila; et le 10,

(1) Arabe.
(2) Abyssinien.
(3) Arabe.
(4) Anglais.

après avoir eu, le long de la côte, des brises de terre et des brises de mer, réglées, nous mîmes le cap sur Moka, où nous arrivâmes sains et saufs, et où nous prîmes notre logement à la factorerie anglaise.

Durant le séjour que j'avais fait au mois de mars, à Massouah, j'avais conçu l'idée que quelques ruines de l'ancienne ville d'*Adulis*, mentionnée par Pline, par Cosmas et par d'autres écrivains, pourraient se trouver au fond de la baie d'Annesley, près de la ville moderne de Zulla. J'avais formé cette conjecture, d'après la situation de cette baie, relativement à l'île de Valentia (qui est indubitablement l'ancienne Orine dont il est fait mention dans le Périple), d'après la ressemblance du nom de *Zulla* (ou, comme on dit quelquefois, de *Thulla*) avec l'ancien nom, et d'après ce fait, qu'une colonne, évidemment égyptienne, qui se trouve au lieu de débarquement, vis-à-vis de Massouah, a été, selon le récit des indigènes, apportée là « de quelque lieu plus proche de l'extrémité intérieure de la baie d'Annesley. » Hadjy Hamed, qui m'avait accompagné à Dixan, m'avait dit aussi, en réponse à mes questions sur ce sujet, « qu'il avait entendu parler d'une ancienne ville, située près de Zulla, et qu'on voyait

en ce lieu des ruines considérables de maisons, de réservoirs et de colonnes »; mais son récit était mêlé de tant de fables d'or et de trésors enfouis là, qu'on ne pouvait trop compter sur son exactitude. A mon retour à Massouah, au mois de mai, je rencontrai de nouveau Shum Hummar, de qui j'obtins inopinément des informations plus satisfaisantes. Il me dit que l'on pouvait toujours reconnaître de grandes ruines d'une ville ancienne (près de Zulla) qu'il nommait « *Azouli* », que les maisons paraissaient avoir été plus grandes et plus nombreuses que celles de Massouah, que des pierres carrées, de quatre à cinq pieds de largeur, étaient entassées confusément dans le lit d'un « gorf » ou torrent dont une inondation soudaine avait, selon la tradition, renversé cette ville. Il me représenta les ruines comme étant à peu de distance de Zulla. Il me dit que les habitans de cette ville n'étaient pas aussi méchans que ceux d'Arkiko, et qu'il pensait que toute personne envoyée par moi, obtiendrait sans peine la vue de ces restes. Ce récit me fut positivement confirmé deux jours après, par Shum Aili, autre vielliard de la tribu des Hazortas, qui nomma plusieurs fois et distinctement, *Azouli*, la ville ancienne, en m'en décrivant les ruines, et en

me disant de même qu'elle avait été détruite par un torrent.

Ces rapports me firent desirer vivement d'aller moi-même à Zulla ; mais la maladie m'en empêcha. En conséquence, j'y envoyai M. Stuart, dans le daou de Wursum, qui nous avait rejoints, la veille de notre départ de Massouah. Ses recherches ne furent pas fort heureuses ; car, quoiqu'il fût parvenu jusqu'à la ville de Zulla, qu'il décrit comme étant située à deux milles de la grève, et comme étant plus grande qu'Arkiko, la défiance des habitans ne lui permit pas de visiter les ruines. Ils en avouèrent cependant l'existence, et M. Stuart eut le bonheur d'obtenir de l'un d'eux un petit vase de pierre fort ancien, qu'on lui dit avoir été trouvé parmi les grandes pierres dont ces ruines se composent. J'en ai tracé l'esquisse. (Voy. planche XXVI.) Le capitaine Weatherhead avait, à ma demande, fait, à son retour de Massouah, une reconnaissance générale de la baie d'Annesley, dont je donne la carte (Voy. pl. XIV), sur laquelle la position de Zulla a été ajoutée d'après les observations de M. Stuart. Cette carte complette la ligne de la côte d'Abyssinie, depuis la baie d'Asab jusqu'à Massouah.

CHAPITRE X.

Observations sur l'histoire ancienne de l'ABYSSINIE. — Les ABYSSINIENS sont issus de tribus ETHIOPIENNES, Aborigènes. — Leur conversion au christianisme. — Conquête de l'YEMEN par l'empereur AMEDA. — Liste des souverains qui ont régné sur l'ABYSSINIE. — Effort que les PORTUGAIS ont faits pour introduire le catholicisme dans cet empire. — Leur manque de succès. — Notice sur les différens voyageurs qui, depuis cette époque, ont visité l'ABYSSINIE. — Etat où se trouve aujourd'hui cet Empire. — Départ de MOKA. — Tempête essuyée aux environs de SOCOTRA. — Arrivée à BOMBAY. — Départ de ce port et retour en ANGLETERRE.

APRÈS avoir retracé dans la présente relation, les événemens qui sont arrivés en Abyssinie durant le séjour que j'y ai fait, et que j'ai jugés dignes d'être connus, je mettrai sous les yeux du lecteur, un extrait de l'histoire de cet empire, que je ferai suivre de remarques sur la situation politique où il se trouve, et d'observations qui pourront en rendre la géographie plus claire. Je me bornerai toutefois, quant à l'histoire, à donner la liste des souverains qui ont régné sur l'Abyssinie, liste que j'ai fait remonter aussi

haut que je l'ai cru nécessaire, et que j'ai corrigée après avoir consulté les meilleures autorités du pays. Enfin, je rapporterai briévement ceux des faits mentionnés dans les Annales Abyssiniennes, qui étant confirmés par les auteurs contemporains des autres nations, doivent, par ce concours, être considérés comme authentiques. Faire pénétrer le lecteur plus avant dans le dédale de ces chroniques obscures, ce serait abuser de sa patience, sur-tout après ce qu'a déjà tenté M. Bruce, qui, bien qu'il n'ait pas publié un extrait *fort correct* des annales de l'Abyssinie, a, du moins, dans la dernière partie de son travail, fait une compilation très-ingénieuse, qui donne une idée générale de l'histoire de cet empire (1).

Je persiste dans l'opinion que j'ai exprimée précédemment sur ce sujet (2), que les Abyssiniens, ou les Axomites, comme les appelaient les Romains, descendent d'une race d'aborigènes de l'Afrique, composée de naturels

(1) L'Histoire générale d'Abyssinie par Bruce, commence au tom. II, pag. 152 de la traduction française, édition in-8° du *Voyage aux Sources du Nil.* (*Note du traducteur.*)

(2) *Voyages du vicomte Valentia*, tom. IV, p. 215 et suivantes. (*Note du traducteur.*)

éthiopiens, qui, dans la suite des temps, se sont mêlés avec des colons venus d'Egypte, et qu'ils ne sont pas d'extraction arabe, ainsi que l'a supposé mal à propos le feu docteur Murray (1). J'avoue que j'ai beaucoup de regret de différer d'opinion avec ce savant, relativement à un point sur lequel ses connaissances extraordinaires dans la littérature orientale lui donnaient, à certain égard, le droit de prononcer. Le principal, et je dirais presque le seul argument sur lequel il s'est appuyé, est la ressemblance entre les langues ghéez et arabe; mais elle s'explique suffisamment par la supposition que ces deux langues ont une origine commune, nommément l'hébreu, que M. Murray lui-même paraît avoir prouvé d'une manière satisfaisante, être la langue la plus ancienne qui existe, tandis que la teneur générale de l'histoire des Abyssiniens, leurs édifices, les caractères de leur écriture, leurs vêtemens et le portrait qu'en font les plus anciens auteurs arabes et bysantins, démontrent qu'ils forment une race distincte de celle des peuples de l'Arabie.

Comme on n'a pas encore, du moins à ma

(1) *Voyage de Bruce*, tom. VII, *Appendix*, p. 435, (dernière édition).

connaissance, fait usage de ce dernier argument, quoiqu'il se rapporte fort à la question, on m'excusera, sans doute, d'y donner quelques développemens. On trouve, dans l'*Histoire de l'Arabie Heureuse*, recueillie de divers auteurs arabes, par Schultens, différentes relations de la conquête de ce pays, par les Abyssiniens; et les épithètes qui leur sont appliquées continuellement, sont celles de noirs que Schultens rend par *Æthiopes* (1), et de peuples aux cheveux crépus (*Crispâ tortilique comâ* (2). Un de leurs princes s'adressant à l'empereur de Perse, le menace de faire sortir *ces corneilles* qui sont si odieuses à ses compatriotes (3). L'emploi de semblables termes paraît démontrer qu'il n'existait alors aucune trace d'une descendance commune aux Arabes et aux Abyssiniens. Les Axomites sont également distingués positivement des Homérites, dans Philostorgius, l'un des plus anciens auteurs Bysantins, qui les appelle *AEthiopes* (4). Il en est de même de Pro-

(1) *Historia joctanidarum in Arabiâ felice*, pag. 83.

(2) *Historia joctanidarum in Arabiâ felice*, pag. 137.

(3) « *O rex! corvi regiones nostras oppressere*, etc. » pag. 129.

(4) *Philostorgii Historia eccles. Lib. III*, pag. 478. *Mogunt.* 1679.

cope (1), de Cedrenus (2), de Cosmas et de Jean Malala (3), qui bien qu'ils appliquent le mot *Indi*, aux deux peuples, restreignent aux Axomites, le nom d'*AEthiopes.* Ce nom d'Ethiopiens, ou d'*Itiopjawan* (4), est, ainsi que je l'ai dit précédemment, l'appellation favorite par laquelle les Abyssiniens se désignent eux-mêmes. Il est vrai que, par les communications qui ont existé entre les deux côtes, un grand nombre d'Arabes se sont, dans la suite des temps, mêlés avec eux; mais il me semble toujours qu'ils font, par les traits, la peau, les mœurs et les coutumes, une race entièrement distincte.

Le *Tarik Neguhsti,* ou la chronique des rois d'Abyssinie, commence par une liste des empereurs de ce pays, depuis Arwê, ou le Serpent, jusqu'à Menilek. Quelques-uns de ces princes ont, comme les souverains de l'antiquité, régné, dit-on, plusieurs centaines d'années (5).

(1) *De Bello Persico, L. I, p.* 257, *et passim. Basil,* 1531.

(2) *G. Cedreni Hist. Comp. p.* 364. Paris, 1647.

(3) *Historia Chronica Joannis Antioch. Oxonii*, 1691.

(4) *Ludolf, Hist. AEthiop. L. I. Francof.* 1681.

(5) Les premiers sont Arwé, qui régna quatre cents ans, Za Bisi Angaba, qui régna deux cents ans, Zagdur, qui régna cent ans, Zazebas Besedo, qui régna cinquante

La liste paraît avoir, depuis Menilek, une plus grande apparence de vérité, quoiqu'on ne doive pas trop s'y fier, comme cela paraîtra par le tableau suivant :

Menilek, ou Ebn' Hekim régna	29 ans,	0 mois.
Za-Hendedyou régna.......	1	0
Awda....................	11	0
Za-Awsyou................	3	0
Za-Tsawe.................	3	10
Za-Gesyou......	une demi-journée.	
Za-Maute.................	8	4
Za-Bahse.................	9	0
Kawouda..................	2	0
Kanazi...................	10	0
Hadouna..................	9	0
Za-Wasih.................	1	0
Zah-Dir..................	2	0
Za-Awzena................	1	0
Za-Ber-Was...............	29	0
Za-Mahasi................	1	0
Zabaezi Bazen............	16	0 (1)

ans, Zakawasya d'Axum, qui régna un an, et Za Makeda, qui régna cinquante ans, et qui était une femme. Dans sa quarantième année cette princesse alla à Jérusalem, voyage au retour duquel elle régna vingt-cinq ans.

(1) Les chroniques contiennent une autre liste altérée, que j'ai rapportée et que voici : *Ebn Hakim, Tomai*

Le Christ naquit dans la huitième année du règne de ce dernier prince.

Suite des Rois qui ont régné après BAZEN.

ZA-SENATU	26 ans,	0 mois.
ZA LES	10	0
ZA MASENH	6	0
ZA SUTUWA	9	0
ZA ADGABA	10	0
ZA AGBA	0	6
ZA MALIS	6	0
ZA HAKALE	13	0
ZA DEMAHÉ	10	0
ZA AWTET	2	0
ZA ELAWDA	30	0
ZA ZIGEN et REMA	40	0
ZA GAFALE	1	0
ZA BAESI SERK	4	0
ZA (1) ELASGUAGA	76	0

Zagdur, *Acsumai*, *Tahawasya*, *Abralius*, *Wurred-Sai*, *Endor*, *Wurred Negush*, *Ausanya*, *Elalior*, *Toma Sion*, *Basilius*, *Autet*, *Zaware*, *Scifi*, *Rami*, *Artsé*, *Suffelia*, *Agbul*, *Bawaul*, *Bawaris*, *Mahassé*, *Naqué*, *Bazen*. Ce sont là, sans doute, les vingt-quatre empereurs dont parle Tellez. *Travels*, *of Jesuits*, *p.* 74. *London*, 1710.

(1) Jusqu'à ce règne inclusivement, on trouve joint au

El Herka	21 ans,	o mois.
Za Baesi Tsawesa	1	o
Za Wakena	deux jours.	
Za Hadus	o	4
El Segel	2	o
El Asfeh	14	o
El Tsegaba	23	o
El Semera	3	o

nom *Za* ou *Zo*, que je crois indiquer des rois pasteurs ou d'origine éthiopienne; mais à cette époque il est remplacé par El', qui semble dénoter un changement de dynastie; conjecture qu'appuient fortement les règnes très-courts de *Za Baesi*, de *Za Wakena* et de *Za Hadus* avec lequel, à ce que j'imagine, s'éteignit la première race des rois. Cette révolution n'aurait-elle pas été opérée par une *colonie de Syriens* qu'Alexandre a placée, dit-on, au sud du pays des Axomites, près de l'embouchure de la Mer Rouge? *Vid. Philostorg. p.* 470. Πρότεροι δε τούτων τῶν Αυξουμιτῶν ἐπὶ τὸν εξωτάτω πρὸς ἀνατολὰς καθήκοντες ὠκεανὸν παροικοῦσιν οἱ ΣΥΡΟΙ, ταύτην τὴν κλῆσιν καὶ παρὰ τοῖς ἐκεῖσε φεροντες. Αλέξανδρος δε παρὰ τούτοις ὁ Μακεδών εκ της Σύριας ἀναστήσας ενταυθοῖ κατῴκισεν, οἱ δε νυν ἔτι τῃ πατρώῳ φωνῃ κέχρηνται. Μέλανες οὖν εισι δεινῶς ἅπαντες, ὀξείας αὐτοῖς τῆς ακτῖνος του ἡλίου καθαπτομένης, παρὰ τούτοις ἥτε ξυλοκασσία μάλιστα γίνεται. *Nicephorus Call.* (*Basil.* 1559). *Lib. IX, ch. XVIII*, fait le même récit. Si le fait était reconnu il expliquerait jusqu'à un certain point l'introduction de la langue Ghéez en Abyssinie, sans qu'il soit nécessaire d'en chercher l'origine en Arabie.

EL ABREHA et EL ATZBEHA ou AIZANA et SAIZANA (1)....	26 ans,	o mois.
EL AIBA....................	16	o
EL ISKANDI..................	36	o
EL TSHEMO..................	9	o
EL SAN	13	o
EL AIGA....................	18	o
EL AMEDA....................	40	8
EL AHIAWYA	3	o
ASFAH *....................	3	o
ARFAD * / AMOSI * / SELADOBA*(2) / AMEDA — *Sup*..........	32 ans,	o mois.

(1) Le lecteur remarquera ici une coïncidence frappante. En prenant les huit années du règne de Bazen, qui ont suivi la naissance de Jésus-Christ, et en ajoutant les treize ans du règne d'Abreha, temps auquel le christianisme a été introduit en Abyssinie, on aura un espace de trois cent trente ans que les chroniques disent s'être écoulé entre les deux événemens *.

(2) Il est probable que les quatre noms accompagnés d'un astérique, doivent aussi être transposés, qu'El Ahiawya doit être placé avant El Abreha, et que les quatre autres noms doivent le suivre immédiate-

* Cet argument est reproduit ci-après dans le texte. (*Remarque du traducteur.*)

L'ordre de la Chronique diffère un peu de celui que j'ai suivi. Dans le premier, Abreha et Atzbeha sont placés après El Ahiawya et non au lieu où j'ai hazardé de les mettre ; mais si l'on peut prendre confiance dans la liste, il est évident que l'arrangement qui se trouve dans la Chronique offre une erreur très-grave ; car le nombre total des années écoulées depuis la huitième du règne de Bazen jusqu'à la treizième de celui d'Abreha, doit être de quatre cent soixante-cinq, tandis que la Chronique réduit cet espace à trois cent trente ans. Cet anachronisme m'a conduit à soupçonner l'erreur, et un examen subséquent me l'a fait reconnaître. En conséquence, je me suis cru en droit de placer Abreha et Atzbeha, conformément à l'époque où ils ont commencé leur règne, après El Semera, et j'ai considéré le reste des noms contenus dans la liste (1), comme formant une succession

ment. Alors, au lieu de deux, il n'y aurait qu'un seul Ameda ; mais je n'ai pas osé faire cette altération, quoique, pour en confirmer la convenance, une des chroniques porte que l'espace de temps écoulé entre la huitième année du règne de Bazen et la treizième de celui d'Abreha, est de trois cent trente ans.

(1) Voyez l'*Appendix* du tom. VII (dernière édition anglaise) *du Voyage de M. Bruce*, *Appendix* composé

régulière. L'exactitude de cette distribution est confirmée par le nombre incomplet de souverains mentionnés dans la Chronique, comme ayant régné entre Abreha et Ameda, (tandis que l'ordre que j'ai hazardé offre une proportion très-juste), et par cette singulière coïncidence, qu'en prenant la huitième année du règne de Bazen pour celle de la naissance du Christ, et en ajoutant les treize ans d'Abreha, ce qui fait le temps indiqué pour l'introduction du christianisme, on remplit *précisément* le nombre de trois cent trente ans, qui est exactement, selon les Chroniques, l'espace écoulé entre ces deux événemens. En supposant donc que les règnes réunis d'Asfah, d'Arfad, d'Amosi et de Seladoba, aient été d'environ soixante et dix ans, et en y joignant le temps qu'ont régné les successeurs d'El Ahiawya, le contenu de la Chronique acquiert de la vraisemblance et l'on parvient jusqu'à Ameda, qu'on sait avoir été contemporain de Justin.

Le lecteur versé dans la littérature classique, aura vu avec plaisir, dans la liste dont je viens de faire mention, le nom du souverain

par M. Murray, qui a tiré en partie ses renseignemens des listes que j'ai rapportées.

qui régnait en Abyssinie à l'époque où le Périple de la Mer Érythrée a été composé ; car il n'est guère possible de douter, je crois, que Zoskales (Ζωσκαλης) (1) ne soit pas le Za-Hakale qu'on dit avoir régné entre les années 76 et 99 de l'ère chrétienne. Cela a même un singulier rapport avec l'époque à laquelle le docteur Vincent a fixé la composition du Périple, et qui est la dixième année du règne de Néron, où l'an 64 de la même ère, ce qui ne fait qu'une différence d'environ douze ans. Cet accord si remarquable, confirme grandement l'une et l'autre supposition.

Le récit de la conversion des Axomites à la religion chrétienne, au temps de l'empereur Constantin, tel que le donnent Ruffin (2) et les autres auteurs ecclésiastiques, jette un nouveau jour sur cette histoire. Il paraît, d'après ces autorités que le personnage nommé

(1) L'altération d'une seule lettre, celle de l'α pour le σ, donnerait probablement le même nom, et ce serait une méprise qui se serait rencontrée fort rarement. Voyez le *Périple de la Mer Erythrée* publié par le docteur Vincent. — « Le roi de cette contrée est Zoskales, dont les états s'étendent depuis le pays des *Moscophagi* jusqu'à la côte de Barbarie. Ce prince est doué d'un mérite supérieur et sait le grec. »

(2) *Lib. I, ch. IX*, et *Cedrenus*, *tom. I*, *p.* 284.

Frumence était l'abba Salama, ou le Fremonatos mentionné par la Chronique, lequel, après avoir résidé quelque temps en Abyssinie, fut élevé à la dignité d'évêque, par Athanase, et introduisit le christianisme dans ce pays. Les Ariens ayant pris l'ascendant pendant le règne suivant, l'empereur Constance envoya un indien, nommé Théophile (1), en ambassade près des deux souverains, Aizana et Saizana, avec une lettre où il les traite de αδελφοι τιμιωτατοι, très-chers frères. Son dessein était de porter Frumence à renoncer à la doctrine d'Athanase, et à embrasser celle du nouveau patriarche George. L'inscription que j'ai découverte à Axum, prouve clairement que ces monarques régnaient sur l'Abyssinie. Il y a quelque difficulté à déterminer auxquels des souverains mentionnés dans la liste, ces noms appellatifs peuvent convenir. Dans ma première relation je les ai appliqués à Abreha et Atsbeha; mais M. Murray était d'avis, d'après la date à laquelle on doit reconnaître que fut écrite la lettre de Constance (l'an 356 de J. C.), qu'ils devaient l'être à quelques-uns des rois suivans. Je ne crois pas ce changement nécessaire; car il n'est pas improbable que les noms des sou-

(1) *Vid. Philostorg.* 477 *et seq. et Sancti Athanasii Apol.* Paris, 1627, p. 698.

verains qui régnaient lorsque Frumence fut envoyé pour la première fois en Abyssinie, aient été, dans la seconde occasion, employés par l'Empereur Constance, même quoiqu'ils eussent cessé de régner.

Il paraît que la puissance des Empereurs d'Abyssinie était pleinement établie à cette époque, et que leurs conquêtes s'étendaient sur une partie de l'Arabie, et depuis Zeyla jusqu'à la jonction du Nil et du Tacazze. Telles sont du moins les limites de l'Empire désigné par une des inscriptions adulitiques, qui, depuis que j'ai communiqué mes conjectures au public, a été considérée par plusieurs personnes des plus en état de prononcer sur cette question, comme rappelant les opérations d'un souverain d'Abyssinie, et très-probablement celles du même prince qui a érigé le monument d'Axum (1).

A dater de l'époque de laquelle je parle, on voit s'écouler un espace de près de deux cents ans, avant qu'il soit fait de nouveau mention des Axomites. Alors, d'après l'empire absolu qu'ils avaient acquis dans la Mer Rouge,

(1) Voyez l'*Appendix* du tom. VII du *Voyage de Bruce*, par M. Murray, p. 438, et *le Periple de la Mer Erythrée*, traduit du grec par le docteur Vincent. Ces deux savans ont adopté mes conjectures.

ils commencèrent à mettre un poids dans la balance générale de la politique, ce qui les a fait nommer plusieurs fois, par les auteurs grecs et arabes, dont en général les rapports sont très-conformes, quoique, vu la différence d'orthographe des noms et de divers passages obscurs, on ait eu jusqu'ici beaucoup de peine à les concilier. A la fin cependant, après avoir conféré, avec le plus grand soin, les narrations des différens auteurs, j'ai pu établir les deux points sur lesquels les historiens bysantins s'accordent si parfaitement avec les Chroniques abyssiniennes, que l'obscurité qui jusqu'à présent a couvert ce sujet, en est dissipée en grande partie. Comme ces deux points sont liés à l'histoire des Romains, des Perses et des Arabes, à cette époque (1), un tel accord me paraît être des plus importans pour l'histoire générale.

Les points auxquels je fais allusion, « sont l'arrivée de saints personnages venus d'Egypte

(1) Gibbon lui-même dit, après l'avoir retracée dans son Histoire, « cette suite d'événemens obscurs et éloignés, n'est pas sans rapport avec le déclin et la chute de l'Empire Romain. Si une puissance chrétienne s'était maintenue en Arabie, Mahomet eût été étouffé dans son berceau, et l'Abyssinie aurait prévenu une révolution qui a changé l'état religieux et politique du Monde. »

pour affermir la foi, et l'expédition d'un des monarques Abyssiniens contre Dunaan (1), roi juif, qui avait persécuté les négocians chrétiens et arabes. » Jusqu'à présent, le premier de ces événemens a été sans aucun motif satisfaisant, supposé arrivé entre les années 426 et 480 (2), et le dernier a été attribué à l'empereur Caleb (3), dont le règne doit s'être étendu jusqu'à l'année 570. — Mais il paraît maintenant que les deux événemens étaient liés l'un à l'autre, et que la conquête de l'Arabie s'est faite avant l'arrivée des saints hommes venus d'Egypte.

Pour éclaircir ces faits, j'en mettrai sous les yeux du lecteur des relations distinctes, tirées des Chroniques nationales, de l'*Historia Chronica* de Jean d'Antioche, ainsi que d'autres auteurs grecs. On rapporte dans le premier ouvrage, que sous le règne d'Ameda, ou Amda, neuf saints personnages arrivèrent de

(1) L'auteur écrit *Dunowas.* (*Note du traducteur.*)

(2) *Vid. Tellez, p.* 91. *Geddes, Church History of Ethiopia, p.* 14, *et Ludolf. Comment. p.* 283.

(3) La date du règne de Caleb est fixée à l'année 522, par Ludolf, *Lib.* 2 *ch.* 4, à-peu-près à l'année 530 par Geddes, p. 15, et à l'année 511 par M. Murray, tom. VII, p. 438 *du Voyage de Bruce.*

Roum (1) et d'Egypte, et affermirent la foi; que l'un de ces personnages, qui était supérieur à tous les autres, était appelé Arogaoui (2) ce qui signifiait le vieillard, et que chacun d'eux construisit (dans le Tigré) une église qui porta son nom. Jean Malala, après avoir rendu compte de l'expédition du roi des Axomites contre Dimnus, compte qui se concilie parfaitement avec ce que les auteurs arabes rapportent de celle qui fut entreprise contre Dunaan, dit « que le roi des Axomites, lors-
» qu'il eut remporté la victoire, envoya deux
» de ses parens avec une suite de deux cents
» personnes à Alexandrie, pour solliciter la
» permission d'en ramener un évêque et quel-
» ques prêtres qui pussent instruire ses sujets
» dans les mystères de la religion chrétienne.
» L'empereur Justinien, à qui Licinius, vice-
» roi d'Alexandrie, rendit compte de cette
» démarche, permit aux ambassadeurs de
» prendre qui ils voudraient. En conséquence,
» ils firent tomber leur choix sur Jean, au-
» mônier de l'église de Saint-Jean d'Alexan-
» drie, homme doux et pieux, âgé d'environ

(1) Par Roum on entend Constantinople.

(2) Les autres personnages se nommaient Abba Alef, Tsama, Asfé, Guba, Likanos, Yemata, Garenia et Abba Pantaleon.

» soixante-deux ans. Lorsqu'il eut été sacré » évêque, ils l'emmenèrent avec plusieurs » saints personnages, dans leur pays, et ils » le présentèrent à Anda, ou Ameda, leur » roi (1). » Ce récit coïncide d'une manière si

(1) *Joh. Malala, Chronographia, p.* 168 *et seq.* Ἐν αὐτῷ δὲ τῷ χρόνῳ συνέβη Ἰνδοὺς πολεμῆσαι πρὸς ἑαυτοὺς οἱ ὀνομαζόμενοι Αὐξουμῖται, καὶ οἱ Ὁμηρῖται, ἡ δὲ αἰτία τοῦ πολέμου αὕτη. Ὁ τῶν Αυξουμιτῶν βασιλεὺς ἐνδότερός ἐστι τῶν Ἀμεριτῶν, ὁ δὲ τῶν Ὁμηριτῶν πλησίον ἐστὶ τῆς Αἰγύπτου. Οἱ δὲ πραγματευταὶ Ῥωμαίων διὰ τῶν Ὁμηριτῶν εἰσέρχονται εἰς τὴν Αὐξούμην, καὶ ἐπὶ τὰ ἐνδότερα βασίλεια τῶν Ινδῶν. εἰσι γὰρ Ινδῶν, και Αἰθίοπων βασίλεῖα ἑπτά. τρία μὲν Ινδῶν, τέσσαρα δὲ Αἰθιόπων, τὰ πλησίον ὄντα τοῦ ὀκεανοῦ ἐπὶ τὰ ἀνατολικὰ μέρη. Τῶν οὖν πραγματευτῶν εἰσελθόντων εἰς τὴν χώραν τῶν Αμεριτῶν, ἐπὶ τὸ ποιήσασθαι πραγματείαν, ἐγνωκὼς Δίμνος ὁ βασιλεὺς τῶν Ἀμεριτῶν, ἐφόνευσεν αὐτοὺς, και πάντα τὰ αὐτῶν ἀφείλετο, λέγων· ὅτι οἱ Ῥωμαίοι οἱ Χριστιανοὶ κακῶς ποιοῦσι τοῖς Ιουδαίοις ἐν τοῖς μέρεσιν αὐτῶν, καὶ, πολλοὺς κατ' ἔτος φονευοῦσι. καὶ ἐκ τούτου ἐκωλύθη ἡ πραγματεία. Ὁ δὲ τῶν Αὐξουμιτῶν βασιλεὺς ἐδήλωσε τῷ βασιλεῖ τῶν Ἀμεριτῶν, « ὅτι, κακῶς ποίησας, φονεύσας Ῥωμαίους Χριστιανοὺς πραγματευτὰς, καὶ ἔβλαψας τὰ ἐμὰ βασίλεῖα. » Καὶ ἐκ τούτου εἰς ἔχθραν ἐτράπησαν μεγάλην, και συνέβαλον πρὸς ἀλλήλους πόλεμον. Εν τῷ δὲ μέλλειν τὸν βασιλέα τῶν Ἀυξουμιτῶν πολεμεῖν, συνετάξατο λέγων ὅτι ἐὰν νικησω Δίμνον τὸν βασιλέα τῶν Αμεριτῶν, Χριστιανὸς γίνομαι. ὑπὲρ γὰρ τῶν Χριστιανῶν πολεμῶ αὐτῷ. Καὶ νικήσας ὁ βασιλεὺς τῶν Ἀυξουμιτῶν, καὶ παραλαβὼν αὐτὸν αἰχμάλωτον, ἀνεῖλεν αὐτὸν, καὶ πᾶσαν τὴν βοήθειαν αὐτοῦ καὶ τὴν χώραν καὶ τα βασίλεια αὐτου ἔλαβε. Καὶ μετὰ τὴν νίκην ἔπεμψε συγκλητικοὺς αὐτοῦ δύο, καὶ μετ' αὐτῶν διακοσίους ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, δεόμενος τοῦ

remarquable avec les Chroniques nationales, qu'il n'y a plus aucun lieu de douter, je crois, qu'elles ne se rapportent aux mêmes faits.

Le même auteur parle ensuite de l'ambassade envoyée par l'empereur Justinien à l'empereur des Axomites, que là il appelle Elesboas (1), (nom qui, dans la langue Abyssinienne, signifie le béni) faisant de la sorte, chose heureuse, Anda, Ameda et Elesboas, les titres d'un seul souverain. Cedrenus, qui retrace également ces faits, dit que Saint-Arétas, dont le meurtre occasionna l'expédition d'Elesboas, mourut dans la cinquième année du règne de l'empereur Justin (2). Il rapporte

βασιλέως Ιουστινιανοῦ, ὥστε λαβεῖν αὐτὸν ἐπίσκοπον, καί κληρικοὺς, καὶ κατηχηθῆναι καὶ διδαχθῆναι τὰ Χριστιανῶν μυστήρια, καὶ φωτισθῆναι, καὶ πᾶσαν τήν Ινδικὴν χώραν ὑπὸ Ῥωμαίους γένεσθαι. Καὶ ἐμηνύθη τῷ βασιλεῖ Ιουστινιανῷ πάντα διὰ Λικινίου, Αυγασταλίου Αλεξανδρείας. καὶ ἐθέσπισεν ὁ αὐτὸς βασιλεὺς, ὅντινα βούλονται ἐπίσκοπον λαβεῖν αὐτοὺς. Καὶ ἐπελέξαντο οἱ ἀυτοὶ πρεσβευταὶ Ινδοὶ τὸν παραμονάριον τοῦ ἁγίου Ιωάννου τοῦ ἐν Αλεξανδρείᾳ, ἄνδρα εὐλαβῆ, παρθένον, ὀνόματι Ιώαννην, ὄντα ἐνιαυτῶν ὡς ἑξήκοντα δύο, καὶ λαβόντες τὸν ἐπίσκοπον, καὶ τοὺς κληρικοὺς οὓς αὐτὸς ἐπελέξατο, ἀπήγαγον εἰς τὴν Ινδικὴν χώραν πρὸς ΑΝΔΑΝ τον βασιλέα αὐτῶν.

(1) *Vide p.* 196, où dans une note sur le mot Ελεσβόας, il est dit : « *Supra Andas vocatur* rex iste *Axumitarum.* » La relation de cette ambassade a été citée par Gibbon.

(2) *Vide tom. I, p.* 364.

aussi « que dans la quinzième année du règne de Justinien, *Adadus* (Αδαδ, qui est évidemment une corruption d'Amda ou d'Anda) combattit contre les Homérites, et vainquit leur roi *Damianus* (Δαμιανον, ce qui est une corruption de Dimnus ou Dunaan) qu'après cela il s'empara du pays, que voulant témoigner sa reconnaissance envers Dieu (εὐχαριστήσας τῷ θεῷ), il adressa à l'empereur Justinien, une ambassade, pour le prier de lui envoyer des évêques et des prêtres, et que tous les habitans du pays furent baptisés et devinrent chrétiens (1). Ce dernier récit s'accorde parfaitement avec les autres, excepté dans le dernier point qui paraît être un peu inexact; car il est évident, d'après Cosmas et d'autres écrivains, que « les saints hommes » n'eurent aucune prétention à l'honneur d'introduire le christianisme dans l'Abyssinie, et qu'ils ne firent qu'y affermir la foi », Cosmas disant positivement que de son temps « il y avait des églises, des prêtres et un grand nombre de chrétiens dans toute l'Ethiopie, à Axum et dans les pays voisins (2).» Cosmas, ainsi qu'il le dit lui-même, était à Adulis au commencement du règne de l'em-

(1) *Vide pag.* 374.

(2) *Opinio de Mundo, pag.* 179.

pereur Justin, et par conséquent plusieurs années avant l'arrivée des saints hommes venus d'Egypte. Les remarques précédentes fixent donc la mort d'Arétas à l'année 522, ou à la cinquième du règne de l'empereur Justin la visite de Cosmas à Adulis, à-peu-près à l'année 525, l'expédition contre l'Arabie à l'année 530, et l'arrivée des saints hommes « pour affermir la foi », entre les années 530 et 542.

Procope, qui rapporte aussi au long l'expédition contre l'Arabie, appelle *Hellesthæus* le souverain des Axomites (1). C'est une chose singulière que ses commentateurs n'aient pas fait attention que le simple changement d'une seule lettre rendrait à ce mot sa véritable forme d'Hell' Esbæus ou El Esbaas, rien n'étant plus facile, dans le grec, que de prendre le ϵ pour le θ. L'*Abramus*, du même auteur, est (2) évidemment aussi l'Abreha des Arabes, qui fit ensuite la guerre de l'éléphant; et l'*Hesimaphœus* est très-probablement l'Aryat Abou *Sehem* (3), que le monarque Abyssinien institua son vice-roi sur l'Yémen (4). Il

(1) *Opinio de Mundo*, *pag.* 257 *et seq.*

(2) *Idem*, *pag.* 258.

(3) *Vid. Hist. Joctan. p.* 143.

(4) Il existe à ce sujet une grande conformité entre Procope et les auteurs arabes.

paraît également que l'ambassade de Julien, qui fut envoyé par Justinien pour engager l'empereur Améda à faire la guerre aux Perses et à s'emparer du commerce de la soie, eut lieu immédiatement après cette conquête de l'Yémen, dans le temps où Angané (1), neveu de l'empereur d'Abyssinie, régnait, et que celui-ci ayant été détrôné par Abreha (ou Abram, qu'on dit avoir été un esclave d'Adulis), on fit partir de Constantinople une seconde ambassade, dont Jean Malala donne une relation particulière (*pag.*

(1) Le vrai nom d'*Hesimaphæus* ou d'*Abou-Hesem*, qui signifie simplement père de Sehem, paraît, selon Jean d'Antioche, *pag.* 194, avoir été Αγγάνη, nom qui, selon toute apparence, est le même que celui d'Aiga qui se trouve dans les Chroniques. On lit aussi dans Nicephore Calliste, *Basil*, 1559, *L. XVII*, *c.* 32, *p.* 897, un récit de ces événemens, qui s'accorde parfaitement avec les autres; mais les noms des souverains sont encore plus altérés, quoiqu'évidemment puisés dans la même source, Dunowas étant appelé Damnus, et le nom d'Andas ayant été transformé en celui de David, par corruption d'Adadus, qui en est déjà une. La confusion de ces noms a trompé les recherches de l'infatigable Ludolf lui-même (*vide L. II*, *ch.* 4), qui dit assez légèrement : « *At falsa prorsus sunt*, *quæ a Cedreno et Nicephoro de Adado vel Davide scribuntur.* »

194-6.) Le monarque Abyssinien (ainsi que son lieutenant) fut si flatté de cette démarche qu'il fit marcher toutes ses troupes contre les Perses. Selon toute apparence il s'agit ici de l'ambassade, à la tête de laquelle était Nonnosus, aussi mentionné par Photius (p. 6.), qui, comme Jean Malala, dit que cet ambassadeur obtint tout ce qu'il voulut (*tamen quæ voluit perfecit*), ce qu'évidemment Julien ne fit pas (1).

Les avantages que procurèrent cette conquête de l'Yémen se réduisirent à peu de chose ; car les troupes qu'on y avait envoyées furent tellement enchantées de ce pays, qu'elles s'y établirent ; et bientôt elles ne reconnurent plus que de nom l'autorité de la mère-patrie. Environ soixante et dix ans après la mort d'Arétas (selon les auteurs arabes), les Perses, dont la puissance s'était relevée à mesure que celle de l'empire Romain avait décliné, envoyèrent des forces redoutables

(1) Cette particularité est aussi confirmée par Procope qui, après avoir parlé du peu de succès de Julien, dans son ambassade près d'*Esimiphæus*, dit : « *Sed et Abramus postremò qui et regnum firmissimè obtinuit sæpe Justiniano promisit in Persidem irruptionem se facturum, semelque tantum iter ingressus statim remigravit.*

contre les Abyssiniens de l'Yémen, en firent de nouveau la conquête (1), et, comme il le paraît, obtinrent la supériorité dans la Mer Rouge, la tradition du pays leur assignant la possession complète, non seulement d'Aden et des ports de l'Arabie, mais encore de toutes les îles et des ports situés sur la côte d'Afrique. Aussi peut-on considérer cette époque comme celle où l'Abyssinie perdit toute influence sur Mer.

On ne sait pas combien de temps dura la supériorité des Perses ; mais il est probable qu'elle céda à la puissance mahométane qui, bientôt après, envahit toutes les contrées voisines de l'Arabie, s'étendit jusqu'aux parties

(1) Cela ne fut point l'effet d'une seule expédition de la part des Perses ; car, après la première, les Abyssiniens qui reçurent des secours de leur métropole, recouvrèrent leur puissance. (*Vide Hist. Joct.* 135. *Horum Habassiorum aliquis imperium iterum invasit Jemanamque cædibus miscuit atque evastavit*). Ce fut là probablement l'expédition de l'empereur Caleb, dont il est si particulièrement question dans les chroniqnes des Abyssiniens. Elle aura absorbé le souvenir de leurs autres conquêtes, comme ayant été le dernier effort remarquable qu'ils aient fait. Il est vraisemblable qu'il eut lieu en 584, deux ans avant la mort de l'empereur des Perses, Naschirvan ; et la conquête définitive de l'Yemen, peut être placée quelques années plus tard.

de l'Orient les plus reculées, et pénétra même dans les régions barbares de l'Afrique, tandis que l'Abyssinie, non conquise et fidèle à la religion chrétienne, bravait, à deux cents milles des murs de la Mecque, les sectateurs du prophète. En conséquence, des guerres furieuses et continuelles ravagèrent son territoire. Les princes qui possédaient les côtes de la Mer, recevaient des armes et de l'argent des shériffs régnans, qui souvent payaient aussi leurs services par de magnifiques présens, et qui étaient constamment occupés du projet de conquérir l'Abyssinie.

La liste suivante indique la succession des rois, depuis Améda, mais elle ne donne pas le nombre d'années qu'a régné chaque prince.

1. Améda.
2. Tazena.
3. Caleb.
4. Guebra Mascal.
5. Constantinus.
6. Woussen Segued.
7. Fré Sennai.
8. Adiaraè.
9. Akul Woudem.
10. Grim Sofer.
11. Zer-Gaz.

12. DEGNA MICHAEL.
13. BAKR-AKLA.
14. GOUMA.
15. ASGOUNGUM.
16. LET-UM.
17. THALA-TUM.
18. WODDO GUSH.
19. I ZOOR.
20. DIDUM.
21. WOUDM ASFAR.
22. ARMAH.
23. DEGNA JAN.
24. AMBASA WOUDIM.
25. DILNAAD.

Sous le règne de Dilnaad, une femme, nommée Gudit (1), renversa la dynastie régnante, détruisit Axum et tranféra le siége de l'empire dans le Lasta. Les membres de la famille royale se réfugièrent alors dans le Shoa. Cet événement est supposé arrivé vers l'an 925 de J. C., toutes les Chroniques assignant un espace de trois cent cinquante ans pour la durée des règnes réunis des princes dont le nom est inscrit sur la liste précédente.

(1) Cette femme est ainsi nommée dans le Ghéez ; mais dans l'Amharic elle est appelée *Assaat* ou le feu.

On sait très-peu de chose des affaires d'Abyssinie, durant cet espace de temps, et même jusqu'à l'année 1255. La seule mention que les auteurs arabes fassent de ce pays, est à l'occasion d'envoyés qui passèrent en Egypte (1) pour en ramener un Abouna; et les Chroniques elles-mêmes ne rapportent les noms que de quelques-uns des derniers empereurs (2).

(1) *Vide Elmacini Saraceni Hist. in Purchas, tom. V*, 1032, *et Abdol-Lathyf. Paris, p.* 334, 1810.

(2) Cependant un de ces princes, nommé Lalibala, est très-connu par les églises qu'il fit construire dans le Lasta (elles ont été ci-devant décrites) et par une tentative heureuse qu'il fit, dit-on, pour détourner le cours du Nil, ce qui est aussi rapporté dans les histoires arabes de l'Egypte, et est indiqué à l'année 831 de l'ère Dioclétienne, ou à l'année 1095 de l'ère Chrétienne. L'ignorance des temps peut avoir fait croire à la possibilité de l'entreprise; mais, selon toute apparence, la seule source de rivière dont Lalibala fût maître, était celle du Tacazze, qui est dans le Lasta. Les noms des monarques issus de la branche légitime, qui s'était réfugiée dans le Shoa, sont indiqués de la manière suivante dans les Chroniques: *Dilnaad, Maimersa Woudim, Agva Sion, Sin Farat, Negush Zary, Atzfé, Yakoub, Birasgud, Asgud, Woudem Asgud;* et leurs règnes ont rempli, dit-on, un espace de 330 ans, ce qui conduit leur histoire jusqu'à l'année 1255.

Vers l'année 1255, Icon Amlac recouvra tout l'empire, par l'habileté d'un ecclésiastique nommé Tekla Haimanot; mais forcé de combattre sans cesse les Mahométans, qui étaient devenus très-puissans sur les frontières orientales, il continua à résider dans le Shoa.

La liste suivante est celle des souverains qui ont régné depuis et y compris Icon Amlac. On y a joint la durée du règne de chacun.

Icon Amlac,	depuis 1255	jusqu'en 1269.
Woudem Arad,	1269	1284.
Kudma Asgud Asfa Asgud Sinfa Asgud	1284	1287.
Bar asgud,	1287	1292.
Egba Sion	1292	1301.
Amda Sion	1301	1331.
Sef-Arad	1331	1359.
Grim-Asfaré	1359	1369.
David	1369	1401.
Theodorus	1401	1402.
Isaac	1402	1417.
Andréas	1417	1424.
Hesbinaan	1424	1429.
Amda Yesous Bed El Nain Isba Nain	1429	1434.

Zara Yacob, depuis	1434 jusqu'en	1468.
Beda Mariam	1468	1478.
Secunder, son fils, Amda Sion	1478	1494.
Naod	1494	1507.
Levana Dengel David	1507	1539.
Claudius	1539	1558.
Menas Adamas Segued	1558	1562.
Sertza Denghel ou Malac Segued, et Yacob son fils. Za Denghel	1562	1604.
Yacob rétabli	1604	1607.
Socinios	1607	1632.
Facilidas (1)	1632	1665.
Yohannis	1665	1680.
Yesous Tallac	1680	1699.
Tekla Haimanot	1699	1706.
Theophilus	1706	1709.
Oustas	1709	1714.
David	1714	1719.
Bacouffa	1719	1729.

(1) Il résidait à Emfras et à Dancas, et c'est lui qui a fondé Gondar.

YESOUS, depuis	1729	jusqu'en	1753.
AYTO YOAS	1753		1769.

La liste copiée sur les Chroniques s'arrête là ; mais on m'a dit, en Abyssinie, que les souverains qui ont régné ensuite sont :

TECLA HAIMANOT	8 ans.
SALOMON * (1)	2
TECLA GEORGIS *	5
YESOUS	4
HAIMANOT	1
ISCHIAS *	6
BŒDA MARIAM *	2
YUNUS *	(2 mois)
ADIMO	2 ans.
AYTO GUALO * *ou* EGOUALA SION, le prince aujourd'hui régnant,	14

Marc Paul, qui visita l'Orient au commencement du treizième siècle, confirme le contenu des Chroniques par le compte qu'il rend du pays ; et il parle d'une guerre faite avec succès par le souverain, contre les Maures, ceux-ci ayant maltraité un prêtre qu'il avoit chargé de porter ses offrandes à Jérusalem.

(1) Les six princes dont les noms sont marqués d'un astérisque, sont toujours vivans.

Cette guerre est fixée à l'année 1288 par Ramusio (1), qui très-probablement a eu en vue les conquêtes d'Amda Sion, rapportées dans le *Voyage de M. Bruce*, comme des faits tirés des Chroniques. Je crois, en conséquence, que le règne de ce prince doit être reculé de vingt ans ou d'un peu plus. Une telle différence ne paroîtra pas extraordinaire, lorsqu'on fera réflexion que l'espace de temps indiqué pour ce règne, a été déterminé par un calcul qui ne remonte que jusqu'à Yoas (2).

La relation que M. Bruce a donnée des conquêtes d'Amda Sion, qui font un des points les plus importans de l'histoire d'Abyssinie, est fort confuse, ce qui doit être attribué au peu de connaissance qu'on avoit de la géographie du pays. Supposant que Zeyla était une île, cet auteur s'est imaginé qu'il y avoit deux villes du même nom, et il a placé celle qui a

(1) *Ramusio*, *Viaggi di Marco Paolo*, *Lib. III*, *p.* 59. Cet événement est placé mal à propos à l'année 1258, dans les *Voyages de Bergeron*, que Geddes à copiés dans son Histoire Ecclesiastique d'Abyssinie.

(2) La nécessité de cette correction est prouvée jusqu'à un certain point par une liste que j'ai rapportée en Angleterre, et d'une traduction de laquelle je me suis servi. Cela fait une différence d'environ treize ans, avec l'époque indiquée par M. Bruce.

été prise par Amda Sion, à sept degrés au sud de l'autre. Il a aussi poussé la marche des armées infiniment au-delà du point où elles sont parvenues, et qui est la ville ancienne et moderne de Zeyla, ville située sur une péninsule. (Le principal objet de la guerre était d'ouvrir une communication avec la côte de la Mer.)

A-peu-près vers ce même temps, Ebn âl-Ouardy, auteur arabe, a donné une notice de l'Abyssinie, qui, je crois, n'a pas encore été publiée en langue anglaise, et que j'ai insérée dans l'*Appendix*, avec la traduction d'un extrait de la relation de Marc Paul. Il paroît que dans toute cette periode il y eut entre l'Abyssinie et l'Europe une communication réglée; et en 1445, Zara Jacob, le prince alors régnant, envoya un ambassadeur au concile de Florence. Il écrivit aussi à ses prêtres, qui étaient à Jérusalem, des lettres intéressantes qu'on trouve dans l'histoire ecclésiastique d'Abyssinie, par Geddes (*pag.* 27.)

C'est un sujet des plus dignes d'attirer l'attention, que le concours fortuit des évènemens par lequel les changemens les plus importans de ce Monde ont été amenés. Il ne sera donc pas hors de propos de faire remarquer que c'est peut-être aux faibles relations

que l'église d'Abyssinie a entretenues avec l'Europe, qu'on doit la découverte d'un passage autour du Cap de Bonne-Espérance, et les communications modernes avec l'Inde. En effet, ce furent les rapports flatteurs que les prêtres Abyssiniens firent à Jérusalem, sur les Etats de l'Orient et sur leur commerce avec ceux du Midi, qui excitèrent d'abord la curiosité des savans, et qui ensuite portèrent les princes portugais à envoyer des agens dans les régions orientales. C'est à l'un de ceux-ci, nommé Pierre Covilham, qu'on a dû de voir rétablir des relations fréquentes avec l'Abyssinie. Cet envoyé parvint, en 1490, à la cour du Négus, qui résidait alors dans le Shoa, et peu de temps après il engagea l'itéghé, ou reine-mère, à envoyer un arménien, nommé Mathieu, en qualité d'ambassadeur en Portugal, pour ouvrir des communications directes avec ce pays.

Cette démarche produisit une grande impression en Europe. La cour de Portugal fit accompagner Mathieu à son retour en Abyssinie, par une ambassade (1) qui fut com-

(1) On trouve une relation de cette ambassade dans la *Legatio Magni Indorum presb. Joan. ad Emanuel Lusitaniæ, anno* 1513, par *Damiana Goez* (Anvers 1552). Elle paraît bien faite, quoiqu'elle soit peu exacte.

posée de personnes de différens états, et qui, après beaucoup de retards et de difficultés imprévues, arriva en sûreté à Massouah. François Alvarez, secrétaire et chapelain de l'ambassade, a publié une relation très-intéressante de ce qu'elle a fait en Abyssinie, et il y a inséré les détails d'un voyage dans le Tigré, dans le Lasta et dans l'Amhara, qui offrent un grand nombre de renseignemens utiles sur la géographie et sur d'autres sujets (1). Après un séjour de six ans, Alvarez et ses compagnons, à l'exception de deux, P. Andrad et J. Bermudez, retournèrent en Europe, emportant des lettres de l'empereur David, pour Jean II, roi de Portugal. Ils furent accompagnés par un Abyssinien, nommé Zaga

(1) *Vid. Alvarez* (*Franc.*) *verdadeira informcam das terras do preste Joam das indias. Lixb.* 1540, *in-fol.* (Musée Britannique). Sa relation se trouve aussi dans les *Voyages de Ramusio*, *L.* 1, *p.* 189, qui l'a traduite sur un manuscrit portugais que Damiana de Goez lui avait envoyé, et qui diffère de celui qui a été imprimé à Lisbonne et qu'à quelques égards on considère comme lui étant inférieur. Les plans des églises taillées dans le roc, manquent à l'édition de Lisbonne. Je possède une édition française qui a été traduite sur l'édition de Ramusio, et qui a été publiée à Anvers, en 1558. J'ai aussi une traduction espagnole de la même relation. Enfin Purchas en a donné un abrégé. (*Part. II*, 1026.)

Zabo, dont l'arrivée fit concevoir à la Cour de Rome, l'espérance flatteuse de convertir l'Abyssinie au catholicisme; et les différens ordres religieux, alors si puissans en Europe, saisirent, avec empressement, cette occasion d'étendre leur influence (1).

Dans le même temps l'Abyssinie fut sur le point d'être subjuguée par un féroce musulman, nommé Mahomed Gragné, qui régnait sur le royaume d'Arrar ou d'Hurrur, situé à l'orient de la province de Shoa. Dans cette

(1) Ce fut alors que le couvent de Saint-Etienne fut fondé à Rome pour les Abyssiniens. Abraham Peritsol paraît faire mention des religieux abyssiniens, lorsqu'il dit dans ses *Itinera Mundi*, « *et quoque in Roma est istorum sacerdotum nigritarum societas una numero fere* 30, *habitantes in excelso uno novo quod de re novo fundatum est nomini ipsorum.* » Le savant traducteur de cet ouvrage, le docteur Hyde, a fait une singulière méprise au sujet de ces prêtres noirs. Il suppose que l'épithète de *nigritarum* leur a été donnée à cause de leurs vêtemens noirs (*propter habitum nigrum, in contrarium sacerdotum judeorum qui albis indui solebant*). Et recherchant à quelle société il pouvait attribuer une intervention dans les affaires de l'Orient, il conjecture, vu que la société des Jesuites (*Jesuitarum*) n'était pas fondée en 1525, que ce livre fut écrit, que ce dût être la société des Jesuates (*Jesuatorum*) dont il trouve une notice dans un auteur obscur. Une telle critique serait digne de quelques-uns des derniers commentateurs de Shakespear.

crise, l'empereur envoya Bermudez, un des deux portugais restés en Abyssinie, solliciter les secours du roi de Portugal, promettant une entière soumission au Pape. Bermudez ayant été, en 1540, élevé à la dignité de patriarche d'Ethiopie, par Paul III, retourna en Abyssinie, avec quatre cents hommes, commandés par Christophe de Gama, et avec une grande quantité d'armes. Ce secours si nécessaire changea la face des affaires. Les efforts de ces braves guerriers, qui souffrirent cruellement dans la lutte et eurent à déplorer la perte de leur chef, délivrèrent l'Abyssinie des attaques des Musulmans. Elle perdit cependant une partie de ses provinces orientales, ce qui força la Cour à se retirer dans le pays montagneux de Samen. Bermudez (1), qui a publié une relation exacte de ces événemens, tomba, par son zèle immodéré, ainsi que le prouve son propre récit, dans la disgrace de l'empereur Claude, et même il fut

(1) *Vid. Relation do embaixada gõ Joaõ Bermudez trouxe do emperador da Ethiopia. Lixb.* 1565, petit in-4°. (Musée Britannique). Ce livre est extrêmement rare. Ludolf lui-même (*Vid. Comment.*) n'a jamais pu s'en procurer seulement la vue. En conséquence, il renvoie le lecteur à la traduction qu'en a donnée Purchas, *Part. II, pag.* 1149.

délaissé par ses compatriotes qui, presque tous, refusèrent de reconnaître son autorité.

Vers ce même temps les instances d'un très-digne prêtre abyssinien, nommé Pierre, qui s'était rendu en Europe, portèrent Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, à entreprendre la conversion de l'Abyssinie; mais le Pape n'ayant pas voulu le laisser partir pour cette région lointaine, deux membres de la même société, Nunez Baretto et André Oviedo, y furent envoyés en qualité de missionnaires. Le premier des deux mourut dans l'Inde; mais l'autre arriva en Abyssinie au commencement de l'année 1557, et il y passa le reste de ses jours, faisant faire à la religion catholique de grands progrès, par sa prudence, sa magnanimité et sa patience, qualités qui lui attirèrent un respect universel. Ce vénérable patriarche mourut en 1577. (1) Durant sa résidence en Abyssinie, et particulièrement sous le règne de Sertza Denghel, les Gallas se rendirent très-formidables par leurs incursions dans les

(1) *Vid. de AEthiopiæ patriarchis J. N. Barreto et Andrea Oviedo, P. N. Godigno. Lugduni* 1615, livre qui renferme beaucoup de choses curieuses sur l'Abyssinie, quoique de même que dans la plupart des livres composés par les Jésuites, on ne doive pas y prendre une entière confiance.

provinces méridionales ; et à peu-près vers le même-temps, les Turcs s'emparèrent de Massouah. En conséquence l'accès de ce pays devint des plus difficiles (1). A la fin (en 1599), un religieux aventurier, nommé Belchior de Sylva, s'y introduisit, déguisé en fakir, et y demeura seul jusqu'à l'arrivée de Pierre Paëz. Ce dernier, qui montra beaucoup plus d'habileté qu'aucun autre missionnaire qu'on eût encore envoyé dans ce pays, y pénétra en 1603 (2); et l'année suivante il se rendit à la Cour, où, en peu de temps, il prit un si grand

(1) On dit qu'un des pères de la dernière mission, François Lopez, a survécu à ses compagnons jusqu'en l'année 1597.

(2) M. Bruce (tom. III, p. 464 de la traduction française) a placé mal à propos, à l'année 1600, l'arrivée du père Paez, auquel il donne, en conséquence, de grands éloges pour s'être tenu si long-temps éloigné de la Cour; mais Tellez, qui entre dans de grands détails sur les affaires de ce temps, dit positivement que Paez partit de Massouah le 5 mai 1603, et il joint à cela beaucoup de particularités qui rendent le fait indubitable (*Vid. Lib. III, C. XIII, p.* 239). Le même voyageur fait une pareille méprise au sujet de Belchior da Sylva, qu'il appelle Melchior Sylvanus, et dont il fixe l'arrivée à l'année 1597, et le retour à l'année 1600 (tom. III, p. 464 et 465 de la traduct. franç.), tandis que ce religieux arriva en Abyssinie au mois de mars 1599, et qu'il y passa six ans. (*Vid. Tellez, Lib. III, C. XI, p.* 234, édit. portugaise.)

ascendant sur l'esprit du prince régnant, qu'il l'engagea à faire passer en Europe des lettres où il proposait de reconnaître le Saint-Siége. Sous le règne suivant, Paëz accomplit le grand dessein qui avait été si long-temps l'objet des efforts des Jésuites. L'empereur Socinios, son frère, le ras Sela Christos, et tous les nobles attachés à la Cour, proclamèrent solennellement leur adhésion à la religion catholique romaine. Paëz ne jouit pas long-temps de ce succès important. L'année suivante il mourut à Gorgora, universellement regretté par les Abyssiniens comme par ses compatriotes. Sa mort fut une perte irréparable pour le catholicisme (1) en Abyssinie. Au mois de décembre 1623, le père Emmanuel d'Almeyda et quelques autres prêtres, abordèrent à Massouah. Ils s'avancèrent ensuite par la voie d'Adegada, où ils rencontrèrent une troupe de six cents hommes en armes, puis ils tra-

(1) Le père Paez a traité fort au long des affaires d'Ethiopie dans un ouvrage manuscrit qui va de l'année 1555 à l'année 1622, et qu'on dit exister à Rome à la chancellerie de la couronne de Portugal. Le père Bath. Tellez en a fait un grand usage en composant son célèbre ouvrage, et l'on en trouve quelques extraits dans l'*OEdipus AEgypt.* de Kircher, et notamment une description exacte des Sources du Nil, que le père Paez a visitées en 1618.

versèrent la plaine de Seraoué, et longèrent en partie le Mareb, jusqu'à leur arrivée à Fremona. On trouve une relation très-intéressante de ce voyage, dans un recueil qui a été formé ensuite par le père Almeyda, et dont il ne reste plus qu'un abrégé fait par Tellez (1). Almeyda fit, en Abyssinie, une résidence de dix ans, temps durant lequel il paraît s'être occupé principalement à recueillir des matériaux pour l'histoire.

Le patriarche qui lui succéda, et qui est le dernier qu'on ait envoyé en Abyssinie, est don Alphonse Mendez (2), qui arriva dans

(1) *Historia geral de Ethiopia a alta ou Preste Joam edo que nella obraram os padres da companhia de Jesus composta na mesma Ethiopia pelo padre Manoel d'Almeyda*, etc. *A Coimbra*, 1660. Cet ouvrage se trouve dans le Musée Britannique. On en a publié en anglais une traduction, ou plutôt un abrégé, sous le titre de *the Travels of the Jesuits in Ethiopia*, dans *A new Collection of Voyages and Travels, vol. II. London, by Knapton*, etc. 1711. Un extrait du même livre a aussi été publié par Thevenot, sous le titre d'*Histoire de la Haute Ethiopie, écrite sur les lieux par le R. P. Manoel d'Almeyda, jésuite.* L'abrégé de Tellez, dont il vient d'être fait mention, est, sans contredit le meilleur ouvrage qui existe sur les affaires d'Ethiopie. On dit qu'il ne s'en trouve que trois exemplaires en Angleterre.

(2) Mendez a aussi publié un ouvrage sur l'Abyssinie; mais le seul exemplaire que j'en aie vu, est une traduction

ce pays l'an 1625. C'était un homme doué d'un grand courage et d'une rare constance, mais dont, à ce qu'il paraît, le caractère n'était pas propre à lui faire prendre les mesures de conciliation que l'état des choses semblait rendre nécessaires pour faire persister les Abyssiniens dans la foi qu'ils venaient d'embrasser. L'influence du catholicisme était parvenue à son plus haut degré en 1628 ; et il n'y avait pas moins de dix-neuf Jésuites en Abyssinie. Leur puissance, cependant, fut de courte durée. La conduite peu judicieuse de leur patriarche, et le zèle immodéré de leur grand protecteur, Sela Christos, occasionnèrent un soulèvement qui bientôt renversa tous leurs projets. L'empereur Socinios lui-même fut forcé de renoncer à la religion catholique

française, ayant pour titre : *Relation du révérendissime patriarche d'Ethiopie Don Alphonse Mendez, touchant la conversion des ames qui s'est faite en cet empire depuis l'année* 1629; *envoyée au père Viteleschi*, etc., traduite du portugais par B. Cordose, Med. à Lille, 1633. Musée Britannique). Ludolf dit à tort, dans ses Commentaires, *verum ista historia lucem non vidit*, ce qui prouve au moins la rareté du livre. Jérome Lobo, dont l'ouvrage est bien connu, était à la suite de ce patriarche. On a déjà parlé des traductions que Legrand et Johnson ont faites de ce dernier ouvrage, dont l'original n'existe plus, dit-on.

romaine, et son fils, qui ne tarda pas à lui succéder (en 1632), bannit du pays, le patriarche et tous ses coopérateurs. Deux des missionnaires ayant osé y rester, furent mis à mort publiquement en 1640 (1).

Toutes ces tentatives pour convertir les Abyssiniens au catholicisme, qui furent faites avec tant de persévérance, peuvent être considérées comme ayant rempli un espace de cent quatorze ans (2), durant lequel il y eut une lutte continuelle entre les souverains et le peuple, qui paraît avoir eu constamment la plus grande

(1) En 1648, un vaisseau anglais aborda à Souakin, où trois frères mineurs de l'ordre de Saint-François, envoyés par la Propagande, furent mis à mort, pour avoir tenté de pénétrer dans l'intérieur du pays. Trois autres qui, en 1674, furent découverts en Abyssinie, où ils avaient converti Oustas, dit l'usurpateur, furent immolés également.

(2) De toutes les lettres écrites durant cet espace de temps et publiées séparément, je n'ai trouvé que celles dont voici les titres :

1. *Nuove e curiose lettere dell' Ethiopia annualmente al Rev. P. N. Viteleschi*, etc., *da Dembea*, 1617, *dal Pietro Paez, e altera scritta da Goa*, 1620, *per Michael della Pace*, publiées à Florence en 1622.

2. *Litteræ AEthiopicæ PP. societ. Jesu.— De prop. fide apud Abissinos ab ineunte. Julio* 1623, *ad exitum Aprilis* 1624, *Gandavi*, 1626. Ces lettres, qui paraissent avoir été communiquées par le père Almeyda, contiennent des

aversion pour la doctrine que les Jésuites se sont efforcés de lui inculquer. L'empire Abyssinien, après leur expulsion, jouit d'un intervalle de repos. Le siége du gouvernement s'établit à Gondar, ville fondée par Facilidas (1), et la Cour recouvra, en grande partie, son premier éclat, ainsi que le prouve la relation de Poncet, voyageur français, qui visita l'Abyssinie en 1699. Heureusement pour lui Poncet perdit en chemin, son compagnon de voyage, le père Brévedent, religieux Franciscain, dont la mission, semblable à celle de ses prédécesseurs, aurait probablement occasionné la ruine de l'un et de l'autre.

Cependant la congrégation de la Propagande n'avait pas encore renoncé à ses vues sur l'Abys-

détails très-intéressans sur la situation des affaires en ce temps-là.

3. *Histoire de l'Ethiopie ès années* 1624 — 5 et 6. Traduite de l'italien, p. Alphonze, patriarche de l'Ethiopie, et Gaspard Paez. Paris, juillet 1629.

4. *Histoire de l'Ethiopie en l'année* 1626 *jusques* 1629. Traduite de l'italien de Gorgora, par Emmanuel Almeyda. Paris, 1629.

Toutes se trouvent dans la bibliothèque du lord Valentia, qui a eu la bonté de me les prêter.

(1) La Cour, durant les règnes précédens, avait résidé successivement à Coja, à Ibaba, à Gorgora, à Dancas, à Kaha, etc., selon que la conjoncture l'avait exigé.

sinie ; car, à une époque assez récente (l'an 1750) elle y envoya de nouveaux missionnaires, qui furent les pères Remedio et Martino de Bohême et Antonio d'Alep, religieux de l'ordre de Saint François, qui parvinrent jusqu'à Gondar, sous le règne de Yesous II (1), et qui s'y concilièrent la faveur de ce prince, ainsi que celle de l'iteghé (2) (la reine-mère), et d'un grand nombre des personnages principaux de la Cour. Leur relation est renfermée dans un journal italien, manuscrit, qui est maintenant en la possession du lord Valentia. Je fus tenté d'abord de révoquer en doute leur mission, sur laquelle je n'avais rien lu, ni dans le *Voyage de M. Bruce*, ni ailleurs; mais ensuite j'ai vérifié plusieurs faits qui ont détruit tous mes soupçons. Ces faits sont la mention exacte des noms que les empereurs

(1) L'empereur Yesous a régné depuis l'année 1729 jusqu'à l'année 1753. Ainsi, c'est par méprise que M. Murray en a noté la mort au 6 juin 1745.

(2) C'était l'iteghé Ouelleta Géorgis, qui ensuite témoigna tant d'amitié à M. Bruce. Ce voyageur lui-même dit (vol. IV, p. 101, dernière édition) : « Qu'elle avait au fond de l'ame un vif attachement pour la religion catholique ; » et il fait aussi un récit confus (vol. IV, p. 111 — 117) des troubles occasionnés par l'arrivée de ces religieux ; mais il est évident qu'il a antidaté l'événement.

Yesous et Bacouffa ont pris à leur avénement au trône, la notice au sujet de la reine-mère, de petites particularités qui n'auraient pu être facilement inventées, et enfin une observation contenue dans une note (*memoranda*) originale de M. Bruce (*Appendix*, *vol. VII*, *p.* 65), qui prouve qu'Ayto Aylo, son intime ami, *a été converti par le père Antonio, Franciscain*, *en* 1550 (1). Cette observation que des motifs évidens l'ont empêché de faire entrer dans son texte, fournit une preuve si convaincante de la réalité de la mission des trois religieux que je viens de nommer, que j'ai inséré dans l'*Appendix* une traduction de la relation de leur voyage, qui peut être considéré comme le dernier effort que la Propagande ait fait dans cette cause désespérée.

En 1769, M. Bruce commença sa hazardeuse entreprise, dont la relation a été donnée au public (2); et depuis son retour jusqu'à mon

(1) L'erreur de date d'une année ne change pas le fait, M. Bruce n'ayant obtenu ses informations que de vive voix. On peut noter comme plus ample confirmation que j'ai moi-même trouvé en Abyssinie, un nouveau testament en Arabe, qui paraît avoir appartenu à ces religieux. (Voyez les *Voyages du vicomte Valentia*, tom. IV, p. 172 de la traduction française.)

(2) M. Bruce, outre qu'il a beaucoup ajouté aux ren-

premier voyage en 1805, aucun autre voyageur n'est parvenu à se faire admettre en Abyssinie. Après avoir de la sorte indiqué sommairement toutes les sources où l'on peut puiser pour éclaircir l'histoire de ce pays, il ne me reste plus qu'à faire quelques remarques générales sur sa situation politique et géographique actuelle.

L'Abyssinie peut être considérée comme se trouvant au même état que l'Angleterre au temps d'Alfred, le gouvernement étant fondé entièrement sur le système féodal. Les contestations continuelles au sujet des confins, les discussions entre les chefs, l'usurpation du pouvoir par quelques-uns des plus considérables de la noblesse et les fréquentes incursions d'un ennemi barbare, ne rendent que trop juste la comparaison. Je crains toutefois que la lutte où l'Abyssinie est engagée depuis si long-temps, ne se termine pas d'une manière aussi favorable que s'est terminée celle

seignemens généraux qu'on avait sur l'Abyssinie, a fait connaître plusieurs nouveaux genres de plantes, et a donné de bonnes descriptions d'animaux rares. Il a aussi eu l'honneur d'apporter en Europe une copie complette de l'Ecriture Sainte, et une suite de Chroniques abyssiniennes, en langue éthiopienne, manuscrits précieux qui sont restés dans sa famille.

que l'Angleterre a soutenue sous Alfred. Les motifs de mes craintes sont en grand nombre ; mais je sortirais de mon sujet si j'entreprenais de les spécifier.

Je considère l'Abyssinie comme divisée aujourd'hui en trois états distincts et indépendans les uns des autres. Cette division résulte en partie de causes naturelles et en partie de l'invasion des barbares tribus de Gallas, ainsi que le prouve la carte générale de ce voyage, carte que j'ai cru devoir faire colorier pour indiquer plus facilement toutes les limites.

La chaîne élevée des montagnes du Samen, qui s'étend depuis Waldubha jusqu'au sud du Lasta, et la ligne du Tacazze, qui en ceint la base du côté du nord-est, déterminent clairement les limites du Tigré et de l'Amhara. Lorsqu'on réfléchit qu'indépendamment de ces obstacles que la nature elle-même a élevés entre les deux grandes divisions de l'empire, les habitans parlent des langues différentes et sont de caractère très-opposé, on ne peut qu'être surpris qu'elles aient jamais eté réunies sous un même gouvernement. Dans le fait, l'union ne paraît pas avoir été très-cordiale en aucun temps. L'une a été fréquemment soumise par l'autre ; mais la jouissance de la conquête n'a pas été durable, la jalousie qui

divise les deux peuples, n'ayant pas permis d'établir solidement aucune liaison entre eux. L'union du Tigré et de l'Amhara a été moins interrompue lorsque cette dernière division étendait sa domination sur toutes les provinces méridionales; mais depuis l'affoiblissement que lui ont fait éprouver les Gallas, en lui enlevant celles de Shoa et d'Efat, le Tigré a recouvré son indépendance; et quoique depuis cette époque il soit gouverné par un vice-roi, soumis en apparence aux ordres du souverain, il s'est arrogé souvent le droit de nommer le monarque lui-même.

Les territoires coloriés en jaune sur la carte reconnaissent directement ou indirectement l'autorité du ras Ouelled Selassé. Ils forment la division de l'empire connue communément sous le nom de Tigré, qui peut être considérée comme la plus puissante des trois, avantage qu'elle doit à la force naturelle du pays, aux dispositions belliqueuses de ses habitans et au voisinage de la mer, qui lui procure le monopole de tous les mousquets importés en Abyssinie, et, ce qui est encore plus avantageux, celui de tout le sel nécessaire à la consommation de l'intérieur.

Le royaume de Tigré est borné au nord, par les contrées qu'habitent les Bekla, les Boja,

les Takuié et plusieurs tribus sauvages de Shangallas. A l'est au sud, il a le pays des Danakil, des Doba et des Gallas, et à l'ouest les montagnes du Samen. Il comprend de la sorte un espace de quatre degrés au moins en latitude, et à-peu-près autant en longitude. Il a la forme irrégulière d'un trapèze. Les divisions séparées et les subdivisions de cette partie de l'Abyssinie, sont extrêmement nombreuses. Je tâcherai d'en donner une idée précise, en les joignant à quelques points principaux; mais je dois déclarer préalablement que les Abyssiniens parlent souvent des moindres districts, comme s'ils avaient la même importance que les plus grands, ce qui introduit dans leurs rapports une confusion très-embarrassante.

Selon le mode que pratiquent généralement les Abyssiniens eux-mêmes, je commencerai ma description par le Tigré propre, qui est situé au centre de la province et qui lui a donné son nom. Je me porterai ensuite vers le sud et je ferai une sorte de reconnaissance générale du reste.

La chaîne élevée de montagnes, située aux environs d'Adoueh, court au centre du Tigré propre, qui est borné au nord par la rivière de Mareb, à l'est par la province d'Agamé, au

sud par le Ouarrê (qui a sa source à l'est d'Haramat, et qui se rend par les districts de Gullybudda et de Temben jusqu'au Tacazze) et à l'ouest par la province de Shiré. Il renferme les districts inférieurs d'Adet, d'Adoueh, de Gundufta, de Kella, de Devra Damo, d'Haramat (1), d'Amba Sanet, de Tsai, de Tsama, d'Abba Garima, et autres moindres encore. Ce qui caractérise particulièrement cette province, est une suite de montagnes, fortes d'assiette (*ambas*) et séparées les unes des autres par des gorges profondes et des plaines parfaitement cultivées.

A l'est du Tigré propre, se trouve la province d'Agamé, dont le territoire est fertile, ce qu'elle doit, en grande partie à ce qu'elle est située à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la Mer. Cet avantage lui est commun avec toutes les régions de la Zone Torride, qui ont la même situation. Elle a pour limites à l'orient, une partie de la chaîne de hautes montagnes, qui s'étend depuis le Sanafé jusqu'au Taranta et les lieux forts qui bordent le Taltal. Cela joint au voisinage de la plaine de sel, fait de l'Agamé une province de grande

(1) Les habitans de cette province sont renommés pour l'art avec lequel ils font la cuisine.

importance. La ville principale est Genata ; et les petits *Gultas* de Seraxo, de Shihah, de Calaut, d'Adegraat, de Gullimuckida, de Gunde-Gunde et d'Agro, sont compris entre ses limites.

Au sud de l'Agamé et aux environs du Sanafé, se trouvent un nombre considérable de petits districts, qu'on peut considérer comme faisant partie de la province d'Enderta, à laquelle, dans le fait, ils ont été long-temps soumis. Ce sont ceux de Derra, d'Asmé, de Womburta, de Desa, de Muntilli et de Monos, qui sont montagneux et forment les limites orientales du Tigré. L'Enderta renferme, en outre, les territoires de Mocullah, de Dirbah, de Gambela, de haut et de bas Gibba, auxquels j'ajouterai ceux de Wazza, de Saharti et de Giralta, quoiqu'on les regarde quelquefois comme des provinces séparées. La capitale de l'Enderta est Antalo (1), ville admirablement située pour défendre les provinces méridionales contre les Gallas, ce qui a porté le ras à y établir sa résidence.

Au-dessous et au sud de cette province, s'étend, de l'est à l'ouest, une longue bande

(1) Chelicut ne peut être considéré que comme un lieu de plaisance, qui dépend d'Antalo.

de terre, appelée Wojjerat, dont les habitans sont célèbres pour avoir soumis les Doba, tribu de nègres qui réside sur la frontière. Le Wojjerat est un pays sauvage, qui abonde en éléphans, en lions, en rhinocéros et en toute espèce de gibier (1). On dit que les pluies ne sont pas si périodiques dans cette province que dans le reste du Tigré, ce qui est peut-être dû aux vastes forêts qui la couvrent. Entre le Wojjerat et le Lasta, est un district petit et bas, qui est appelé Wofila, et qui borde le lac Ashangy. Les Gallas, dont un grand nombre professent le christianisme, y sont mêlés avec les indigènes.

On a déjà fait mention des montagnes escar-

(1) Cette province est fameuse par son miel blanc, qu'on apporte, en grande quantité à Antalo. Voici la manière dont les habitans s'y prennent pour élever les abeilles. Lorsqu'ils ont trouvé une ruche sauvage, ils suspendent à côté, une caisse de bois, appelée *muggil*, qui est frottée de vieux miel, auquel on ne peut parvenir que par un petit trou pratiqué dans un des côtés. Les abeilles attirées par cet appât, se rassemblent en grand nombre dans la caisse. Le propriétaire s'en approche ensuite de nuit, la bouche et l'emporte chez lui. Les abeilles s'accoutument promptement à leur nouvelle demeure, et forment leurs cellules dans des compartimens quarrés, préparés pour elles dans les murs, qui sont généralement construits en terre dans une grande partie du pays.

pées et presque inaccessibles, qui composent la province de Lasta, que les écrivains portugais nomment fréquemment Bugné, ce dont je n'ai pu découvrir la raison; car ce nom est aujourd'hui tout-à-fait inconnu dans le pays. Le Bora et le Salowa forment aussi deux districts montagneux, au nord du Lasta; et entre eux et le Tacazze sont situés les pays comparativement bas, de Waag et de Goualiou, habités par des Agaus chrétiens.

En continuant à marcher vers le septentrion on trouve la province d'Avergale, qui est étroite, et s'étend l'espace d'environ cinquante milles, du nord au sud, sur la rive orientale du Tacazze. Elle est aussi possédée par les Agaus, sur les mœurs et le langage de qui j'ai donné précédemment quelques détails. Je remarquerai de plus, que les édifices de ce peuple paraissent invariablement construits sans mortier, et que leurs meilleures maisons ont la forme caractéristique des anciens temples égyptiens, ainsi qu'on peut le remarquer dans une des esquisses qui accompagnent la présente relation. (*Voy.* pl. XXX.) du côté oriental du Tacazze, et, au même degré de latitude, est la haute province de Samen qui, sans contredit, doit être considérée comme la terre la plus élevée qu'il y ait en Abyssinie. La chaîne

des montagnes qui la composent, s'étend, du nord au sud, l'espace de quatre-vingts milles. Depuis mon départ on a fait une nouvelle tentative pour déposséder le ras de son influence sur cette province; mais elle a complettement échoué, comme toutes les autres qui ont été faites contre lui. Entre la partie septentrionale du Samen et le Tigré, proprement dit, est située la précieuse province de Temben, qui est subdivisée en plusieurs Shummuts (districts), sous différens chefs, dont j'ai connu un grand nombre durant mon séjour en Abyssinie. Le principal d'entre-eux était le shum Guebra Michael, qui, s'étant fort signalé dans la guerre contre Gojy, était très-considéré par le ras. On croyait même qu'il en serait le successeur. Les maisons dans le Temben, ressemblent infiniment aussi à des temples égyptiens; et les habitans tressent leurs cheveux comme le font les soldats du Lasta.

Au-dessus de la province de Temben et à l'ouest d'Axum, est située la province de Shiré, qui forme au 15e degré de latitude, un angle assez aigu avec le Tacazze, rivière de l'autre côté de laquelle s'étendent toujours plus à l'ouest, les districts de Waldubba et de Walkayt, qui continuent à payer tribut au ras.

Les prés fleuris, les bosquets touffus, les fertiles vallées qui se trouvent en grand nombre dans le premier, sont célèbres par la réunion d'une foule de pélerins qui portent une robe jaune, se ceignent les reins avec une corde, et passent le temps dans la retraite, ou occupés à des actes de religion. Cependant l'esprit satirique qui distingue les Tigréens, leur prête des motifs bien moins décens, et l'on va jusqu'à dire qu'un amour qui n'est pas de l'espèce la plus pure, les conduit en ces lieux.

Il ne me reste plus à décrire, du Tigré, que cette partie qui est appelée communément le royaume du Baharnegash, et qui peut être considérée comme comprenant les districts d'Hamazen, de Kote, de Seah, de Kude Falasha, d'Égella, de Seraoué (1), de Maisella (2), de Dixan, de Halai, de Tsama (qui est commandé par le baharnegash Soubhart), de Logo, de Rivai-Munnai, de Gehasé (le district d'Ayto Debib) et de Zewan Bur (3), ou le Haut Bur

(1) Tudde Ayto gouverne le district de Seraoué, et est soumis au ras.

(2) Ce district est gouverné par Ayto Gasso, l'un des serviteurs du ras.

(3) Ce mot, qui signifie *défilé*, a relation avec le Bur Taakti, ou le Bas Bur de la côte, qui est possédé par

(le district du shum Ouldo). Ils sont gouvernés tous par des chefs distincts, qui ont le titre ou de shum, ou de kantiba, ou de baharnegash, et desquels j'ai eu suffisamment occasion de parler, lorsque, dans le cours de mes deux voyages, j'ai traversé leurs différens territoires.

La seconde division de l'Abyssinie (celle qui est coloriée en bleu sur la carte) est toujours appelée Amhara, par les naturels du pays, nom que, selon toute apparence, elle conserve à cause de la langue qu'on y parle le plus généralement, et quoique, depuis longtemps, l'Amhara propre (1) soit presque en-

les Hazortas. Je ne doute pas que ces lieux ne fussent situés sur la grande route d'Adulis à Axum.

(1) Les Gallas, qui ont conquis l'Amhara, ont depuis, adopté en grande partie, les mœurs plus civilisées des Abyssiniens. Ils s'habillent et vivent de même qu'eux. Les noms suivans de districts situés dans l'Amhara et mentionnés par Ludolf, ont été reconnus par des hommes intelligens avec qui j'ai conversé sur ce sujet, à Chelicut; mais comme je n'ai pu en déterminer les situations relatives, plusieurs n'ont point été inscrits sur la carte: Anbasit, Atronsa Mariam (qui est sous le gouvernement de Liban, mais est toujours habité par des chrétiens), Barara, Beda, Gadel, Daj, Demah, Feras Bahr (dont les habitans sont toujours chrétiens, et sont gouvernés par le Gusmati Tumro, qui dépend de Liban), Ganeta

tièrement en la possession des Gallas. Cette division comprend les provinces de Begemder, de Menna, de Belessen, de Foggora, de Dembéa, de Tcherkin, de Kouara, de Tchelga, de Maitsha, de Gojam et de Damot, qui toutes à présent, peuvent passer pour être sous le commandement d'un chef nommé Guxo, le grand antagoniste du ras Ouelled Selassé. Ayant succédé de fait à l'autorité dont jouissait Pohoussen, lorsque M Bruce visita l'Abyssinie, Guxo ne commandait d'abord que dans le Begemder et les provinces orientales ; mais ensuite il accrut considérablement sa puissance en soumettant Zoldi, chef célèbre, qui avait succédé à Fasil, dans les provinces de Damot et de Gojam. Zoldi est un *jagonah* (guerrier) fameux par son courage ; mais il fut trahi par les troupes du Gojam, qui l'abandonnèrent. Il tomba entre les mains de Guxo qui, depuis ce temps, le tient confiné à

Georgis, Gel, Geshen, Makana Selassé (qui borde la province de Shoa, et est soumis à Malza, gouverneur de cette province qui, lui-même, est aussi subordonné à Liban), Shelga (près du Lasta), Zedbaba Mariam, Waro (sous Liban) Wanz Egr (près de Feras l'Bahar sur les confins du Bashilo), et Zar-Amba, qui est sur les confins du Shoa, et habité par des chrétiens soumis à Liban.

Gondar, quoiqu'il n'ose le mettre à mort, par la crainte que lui inspire le ras Ouelled Selassé, à qui Zoldi a toujours été fermement attaché. La réunion des provinces de Gojam et de Damot à celles qu'il possédait déjà, font jouir Guxo, d'un pouvoir absolu sur les contrées situées à l'ouest du Tacazze, pouvoir qu'il conserve par ses relations avec les Gallas méridionaux, auxquels l'attachent le sang et les mœurs. Il vient même de se les rendre encore plus favorables, en édifiant, dans leur pays, une superbe maison sur le bord méridional du lac de Dembéa. La force de son armée consiste principalement en cavalerie, que lui fournit la province de Begemder (1), et l'on prétend qu'il peut en mettre vingt mille hommes en campagne; mais quelque considérable que soit cette cavalerie, à quoi servirait-elle dans une guerre offensive contre un peuple dont on peut dire que les habitations sont posées sur la crête des montagnes? Le gouvernement de Guxo passe pour n'avoir aucun principe de justice pour base. Le roi, presque

(1) Les noms de lieux suivans ont été reconnus dans le Begemder : Anjabet, Esté, près du Lasta, et gouverné par Shoute Aylo, Guna, Maket près d'Angote, Mashalama, Nefas Musa, Smada, Tiama, Wudo et Wainadga. Cette dernière place est renommée pour ses raisins.

entièrement négligé, végète avec quelques serviteurs, à Gondar, capitale du Dembea (1), où l'on n'ose rien porter, de peur d'être dépouillé en chemin par de féroces Gallas.

La troisième division, ou la division méridionale de l'Abyssinie, (celle qui est coloriée en bleu sur la carte) est entièrement séparée aujourd'hui des deux autres par les Gallas. Elle se compose des provinces réunies de Shoa et d'Efat.

La province d'Efat est située entre le 9e et le 11e degré de latitude. On la représente comme une terre élevée, qui s'étend du nord au sud, et qui s'abaisse insensiblement à chaque extrémité, de façon à former une kolla, ou plaine basse. Il en découle, tant du côté de l'est que de celui de l'ouest, nombre de petits ruisseaux qui tombent les uns dans le Nil et les autres dans le Hawush, rivière dont les deux branches ceignent, dit-on, en partie, cette province. La capitale s'appelle Ankober. C'est la résidence habituelle du Murd-azimaj, ou chef du pays, qui peut être considérée comme un

(1) La province de Dembea est commandée par un chef dépendant de Guxo. Cependant, malgré l'inimitié qui subsiste entr'eux et le ras Ouelled Selassé, il y a de grandes communications entre Gondar, Adoueh et Antalo, par les deux différens chemins du Lamalmon et d'Inchetkanb.

souverain indépendant, le gouvernement ayant, depuis plusieurs générations, passé en droite ligne du père au fils. Le présent Murdazimaj se nomme Oussen Segued. Il est fils d'Asfur Oussen et petit fils du Yesous dont M. Bruce fait mention. Le pays qu'il gouverne est reconnu, même par les Tigréens, comme étant une des plus belles parties de l'Abyssinie, et l'on dit que la puissance de ce chef est égale à celle du ras Ouelled Selassé. Ses troupes consistent principalement en corps de cavalerie, fort renommés par leur courage. Oussen Segued entretient des relations avec Gondar et Antalo, son amitié étant cultivée par Guxo et par Ouelled Selassé, à cause des superbes présens en chevaux qu'il leur envoie de temps en temps. Cependant les communications entre ces points divers sont extrêmement difficiles par rapport aux tribus de Gallas qui les séparent. Cela force quelquefois les messagers à faire de tels détours que de plusieurs mois ils ne peuvent parvenir au lieu de leur destination.

La province de Shoa n'est pas si élevée que celle d'Efat. Elle est célèbre par ses gras pâturages et ses fertiles vallées, qui renferment un grand nombre de grosses bourgades et une infinité de monastères. Les distrits les plus dignes de remarque qui en dépendent, sont

ceux de Walaka et de Gidin. Le premier était peu connu de la personne de qui j'ai tiré mes renseignemens. Quant au dernier, qui est situé au nord de la province d'Efat, il venait de se révolter, à l'instigation du jeune frère de Oussen Segued, qui, disait-on, avait embrassé l'islamisme. On avait fait marcher contre lui des troupes nombreuses, et l'on ne doutait pas que la révolte ne fût bientôt étouffée. D'après ce qu'on m'a rapporté au sujet des deux provinces de Shoa et d'Efat, il y a lieu de croire que la littérature éthiopienne s'y trouve dans un état plus florissant qu'en toute autre partie de l'Abyssinie, et que leurs habitans ont conservé plus religieusement les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres.

L'effet qu'ont produit mes deux voyages, a, jusqu'à un certain point, accru l'influence du Tigré ; et il me semble que le seul moyen de rétablir, en Abyssinie, un gouvernement régulier, serait de favoriser la prospérité de cette province, en renversant les obstacles qui lui coupent la communication avec la Mer, et en établissant des relations directes entre elle et les possessions britanniques de l'Orient. Si l'on y parvenait et que, du consentement des chefs du Tigré, on placât une branche de la famille royale sur le trône, à Axum, on

pourrait faire revivre l'importance politique de l'empire Abyssinien, ce qui ne pourrait manquer d'avoir les résultats les plus satisfaisans.

La possession des ports de Massouah et de Souakin par les lieutenans du gouvernement de Djeddah (1), oppose aujourd'hui un grand obstacle à toute communication efficace avec l'Abyssinie, à cause des extorsions qu'ils se permettent contre les négocians qui trafiquent dans leurs ports. La puissance de ces officiers peut, comparativement, être considérée comme formidable dans la Mer Rouge, vu qu'ils ont plusieurs vaisseaux armés, du port de quatre cents à cinq cents tonneaux, et une flotte de daous montés chacun de six à huit canons, et manœuvrés par les enragés coquins qui composent la population de Djeddah. C'en est assez pour assurer leur domination sur l'une et l'autre côte du golfe. Le moyen que je croirais être le plus propre à réduire leur influence, qui peut devenir dangereuse, même pour nos possessions de l'Inde, serait de créer, dans la Mer Rouge, une puissance maritime

(1) Depuis que j'ai quitté la Mer Rouge, le pacha d'Egypte a dépossédé du gouvernement de Djeddah, le Shériff de la Mecque. Son influence dans cette Mer, doit, à mon avis, produire les effets les plus fâcheux.

assez forte pour en contrarier les effets, et disposée à favoriser les intérêts de l'Angleterre. Cela se pourrait faire, sans beaucoup de peine, par le moyen de l'Iman de Sanah, qu'on engagerait promptement à concourir à l'exécution de tout projet conçu pour faire échouer les desseins ambitieux des maîtres de Djeddah, qui, tout récemment encore, l'ont menacé d'une attaque contre la partie la plus précieuse de ses Etats.

J'observerai de plus, que si un plan général, de la nature de celui que je viens de suggérer, était mis à exécution, et qu'un point quelconque de la côte d'Abyssinie fût placé sous la sauve-garde du pavillon britannique, il n'y a pas de doute que bientôt il ne fût fait des demandes considérables en marchandises anglaises et de l'Inde (1), qui pourraient être

(1) Les droits qui se prélèvent à Massouah produisent de 20,000 à 30,000 piastres par an; et en fixant ces mêmes droits à 10 pour 100, cela fait monter à 250,000 piastres, la valeur des importations qui indubitablement s'accroîtraient de beaucoup. L'étain se vend sept piastres et demie le frasel de Moka, le cuivre neuf piastres et demie, le poivre deux et demie, et le coton, qui est le principal article de demande, de deux piastres et demie à trois piastres. Le drap large ne se vend pas plus de trois piastres, les trois pieds, mesure d'Angleterre; mais on ne s'inquiète que de la couleur et non de la qualité. Du drap

envoyées de Moka à peu de frais. De telles communications seraient infiniment avantageuses pour les Abyssiniens eux-mêmes. Elles leur procureraient des moyens de perfectionnement dont ils sont, depuis si long-temps, privés ; elles leur feraient acquérir une importance plus que suffisante pour repousser les incursions des Gallas ; et en améliorant leur état elles pourraient servir à propager la civilisation, sinon le christianisme, sur une grande partie de l'Afrique.

Outre les observations insérées dans cette relation, je possède un grand nombre de faits que j'ai recueillis sur le royaume d'Hurrur et ses habitans, de même que sur les naturels du pays situé au sud, et particulièrement

de deux couleurs, l'une dessus, l'autre dessous, se vendent parfaitement, soit en Abyssinie, soit en Arabie. La feuille de cuivre et la feuille d'argent valent deux piastres et demie l'once. La soie ouvrée se vend une piastre et demie le ouakea. Une peau de chevreau rouge, vaut une piastre et demie, et le tabac de trois à quatre piastres le frasel. Outre ces articles, on pourrait porter quelques velours à bas prix, de grosses mousselines et des miroirs à bon marché. Tout vaisseau employé à ce commerce, doit arriver avant la fin de mai dans la Mer Rouge, afin de pouvoir la quitter au mois d'août. Cependant, vu l'état actuel des choses dans cette Mer, un tel négoce ne mérite aucune attention.

des Somauli. Ces peuples divers sont désignés sur la carte qui accompagne cet ouvrage. Je m'étais proposé de traiter d'eux plus au long dans cette relation, à laquelle je croyais joindre aussi un extrait du journal tenu par M. Stuart, durant sa résidence à Zeyla; mais j'ai été forcé d'y renoncer pour ne pas enfler ce volume d'une manière déraisonnable (1). Cependant si mon travail recevait du public un accueil favorable, je pourrais rédiger un petit volume qui, outre les renseignemens dont je viens de parler, renfermerait quelques informations nouvelles au sujet de l'Abyssinie, vu que j'ai reçu dernièrement (mai 1814) un journal en règle de ce qui s'est passé dans ce pays depuis la dernière fois que je l'ai quitté, journal qui a été composé par M. Pearce, et auquel étaient jointes plusieurs lettres en langue éthiopienne, écrites par le ras Ouelled Selassé, par Dofter Esther, et par plusieurs autres personnes instruites dont j'ai fait mention dans le cours de mes deux relations. Le tout pourrait, je le suppose, former un recueil digne de l'attention du public.

Le capitaine ayant embarqué toute sa car-

(1) L'original de cette traduction forme un volume in-4°. de près de 600 pages d'impression. (*Note du traducteur.*)

gaison, nous prîmes, le 27 juin, congé de nos amis de la factorerie, et nous nous rendîmes à bord de la *Marian*. Le même jour nous quittâmes la rade de Moka, dans l'intention de faire voile pour le Cap de Bonne-Espérance, malgré la mousson du sud-ouest, notre bâtiment devant relâcher dans cette colonie en retournant en Angleterre. Comme le vent soufflait du sud-sud-ouest, nous fûmes trois jours avant de pouvoir sortir du détroit de Bab-el-Mandeb. Peu de temps après nous éprouvâmes un changement remarquable dans le vent et le temps, l'un, tournant vers le nord-est, et l'autre étant inconstant et sujet à des bourrasques. Le 1er *juillet*, nous trouvant à l'est d'Aden, et par les 12° 5′ 0″ de latitude, nous eûmes de si grands coups de vent que le capitaine crut devoir porter à l'ouest, les vagues repoussant le vaisseau, qui, d'après le tangage qu'il éprouvait, faisait plus d'eau que de coutume. Le lendemain, comme nous continuions à aller vers l'ouest, le vent se modéra de nouveau, et à six heures du soir nous tombâmes presque en calme. Cela nous engagea à gouverner au sud est-quart-d'est, dans la supposition que le vent était appaisé; mais, au bout de quelques heures, nous eûmes de nouveau un vent de nord-ouest

qui, dans la nuit, devint un ouragan et nous força de mettre en panne, le grand hunier les ris pris. Dans le même-temps des vagues furieuses venaient sur nous de l'ouest-sud-ouest. Nous dérivâmes considérablement vers l'ouest; et le vent et la Mer se modérèrent dans la matinée.

Si j'ai remarqué ces changemens de temps soudains, c'est qu'ils prouvent clairement que c'est dans ces parages qu'on commence à éprouver pleinement l'influence des moussons du sud-ouest qui dominent sur l'Océan indien. Depuis ce temps nous nous tînmes près de la côte d'Afrique, où nous eûmes de petites brises, à-peu-près de l'ouest-quart-nord, avec un temps agréable et clair qui dura jusqu'au 5 juillet, qu'à quatre heures après midi (1), le mont Feluk (2) nous restant à quatre lieues au sud, le capitaine porta à l'est-nord-est, dans le dessein de passer au nord de l'île de Socotra. Quelques heures après, le vent de nord-ouest mollit et à neuf heures nous tombâmes en calme; mais avant minuit il se leva

(1) Les détails de notre route seront insérés dans l'*Appendix* du présent volume, n° III.

(2) Une esquisse de ce cap et une autre du cap Gardafui, sont tracées sur la carte de la côte orientale d'Afrique. (Voy. l'Atlas, pl. n.° I.)

un grand vent du sud-ouest, qui souleva des vagues furieuses, comme nous entrions dans le canal qui se trouve entre le cap Gardafui et l'île de Socotra. Il fallut mettre le vaisseau sous la misaine, pour le faire marcher constamment vers l'est, et durant toute la nuit la fureur des vagues le remplit tellement d'eau qu'on fut obligé de faire jouer les pompes toutes les dix minutes. Il paraît, par les observations précédentes, que si l'on tirait une ligne depuis le cap Gardafui jusqu'à Aden, on aurait une notion exacte de la direction générale de la mousson du sud-ouest, ainsi que des points jusqu'où elle s'étend dans ce golfe. Elle est poussée très souvent plus loin le long de la côte d'Arabie dans la Mer Rouge, comme on l'a remarqué précédemment (*Voy.* tom. I. pag. 128); mais sur la côte d'Afrique elle paraît opérer un remoux complet, ce qui très-probablement est occasionné par la forme courbée des deux côtes assujetties à l'influence du promontoire de Bab-el-Mandeb et de la haute terre du continent Africain, située au nord de Zeyla.

Le lendemain matin nous fûmes très-surpris de découvrir, à stribord, quoique le temps fût très brumeux, une ligne de haute terre, dont l'extrémité méridionale nous restait au

sud-sud-est, et l'extrémité occidentale au sud-quart d'ouest, à la distance de cinq lieues (1); et à onze heures nous vîmes à notre avant, sous le vent, un rocher blanc qui nous restait au nord-est-quart-d'est, à la distance de quatre milles. Le temps s'étant éclairci nous nous trouvâmes à midi, par les 12° 20′ 0″ de latitude septentrionale. D'après l'aspect général qu'offrait alors la terre, qui était étendue et montagneuse, nous crûmes que nous passions devant l'île de Socotra, vers laquelle nous supposâmes que nous avions été portés par un courant extraordinaire qu'on rencontre, dit-on, dans ce parage; car, d'après la manière fautive dont l'île d'Abd-el-Curial est indiquée sur les cartes modernes, qui ne la représentent guère plus grande qu'un rocher, nous ne soupçonnâmes pas que ce pût être cette île. Dans cette idée, le capitaine, croyant avoir devant lui une mer ouverte, gouverna vers l'est sud-est Le vent du sud-ouest continuait à souffler avec force, et le vaisseau embarquait beaucoup de lames d'eau. A minuit, le vent étant parvenu au plus haut degré de violence, fendit la voile d'étai du mât de

(1) Voyez l'esquisse de l'île d'Abd-el-Curial sur la carte de la côte orientale d'Afrique.

hune d'avant; et la mer continuait à pousser ses vagues contre le vaisseau.

A cinq heures et demie du matin nous vîmes au vent quelque chose qui ressemblait à la terre, et que nous jugeâmes d'abord n'être qu'une couche de brouillard; mais à sept heures nous fûmes fort effrayés en reconnaissant que c'était une terre très-élevée dont nous n'étions pas à plus de quatre milles. En même temps nous fûmes à vue, à moins de trois milles de distance au vent, d'une falaise à pic, ce qui nous fit croire que nous entrions dans une grande baie, située sur la côte sud-ouest de Socotra, les vagues de la mer s'élevant fort haut, et le vaisseau étant évidemment sur une eau très-peu profonde (1). Nous fûmes alors dans un péril imminent. En conséquence le capitaine prit le seul moyen qui offrît l'espoir de sauver le vaisseau, en virant vers le nord-ouest et en déployant toutes les voiles, ce qu'on eut à peine le temps de faire; car on avait été poussé très-près de la côte. Par bonheur, nos efforts furent couronnés par le succès. Ayant été secondés par un fort

(1) Le capitaine, pour empêcher toute alarme, ne voulut pas faire lever le plomb, ce qui n'aurait été d'aucune utilité; mais certainement nous ne fûmes pas sur plus de cinq brasses durant quelque temps.

courant qui venait de l'île, nous virâmes vent devant; et nous trouvant, à midi, par les 12° 23′ 0″ de latitude, nous eûmes la satisfaction de nous éloigner de la pointe de terre occidentale, et de nous voir dans une situation comparativement sure, après quoi nous passâmes en arrière d'un rocher blanc (1), qui gît par le travers de cette extrémité de Socotra, et nous tentâmes de gouverner sous le vent de cette île (2). Ce que je viens de rapporter démontre la nécessité de représenter sur les cartes l'île d'Abd-el-Curial, plus grande qu'on ne l'a faite jusqu'ici; car c'est à ce manque d'attention de la part des hydrographes que nous dûmes d'être jetés dans la situation terrible où nous nous trouvâmes. Nous eûmes tout lieu de remercier la Providence que ce n'ait pas été avant le jour. Sans cela, le vaisseau et tous ceux qu'il portait auraient infailliblement péri; car lorsque nous fûmes le plus près de la côte, nous pûmes distinguer

(1) Ce rocher ressemble beaucoup à un autre qui gît par le travers de l'extrémité septentrionale de l'île d'Abd-el-Curial, et qui contribua à nous faire tomber dans l'erreur.

(2) La carte présente une esquisse de l'extrémité nord-ouest de l'île de Socotra. En conséquence, j'espère que l'île d'Abd-el-Curial ne causera plus de méprise.

un violent ressac qui brisait sur les rochers dont elle est bordée.

Le 8 juillet, quoique nous nous tinssions près de terre, le vent soufflait avec une violence extrême, ce qui nous força de rester sous la misaine. Cela nous empêcha de faire un seul mille, et nous fûmes convaincus qu'il nous serait impossible de poursuivre notre route. Le 9 juillet le temps devint plus orageux et le vaisseau embarqua tant d'eau, que nos matelots furent presque toujours employés aux pompes. Le charpentier ayant examiné les flancs du vaisseau, déclara qu'il les avait trouvés en si mauvais état que par fois l'eau y pénétrait par le milieu. En conséquence, le capitaine convoqua les officiers pour déterminer le parti qu'il convenait de prendre. Il fut, à l'unanimité, jugé nécessaire pour la sureté du navire et de la cargaison, de renoncer à tenter un passage contre le vent, et l'on résolut de porter vers Bombay, ou vers tout autre point de la côte de Malabar, où l'on pourrait faire les réparations indispensables pour continuer notre voyage. On en dressa l'acte, qui fut signé par tous les officiers; et à deux heures après-midi, le capitaine gouverna vers Bombay. Depuis cet instant jusqu'au 15 juillet, nous fîmes voile constam-

ment vers ce port. La Mer était si grosse, et le vaisseau roulait tellement qu'il fallut sans cesse faire jouer les pompes. Le 15, nous eûmes une grosse pluie, et nous vîmes des serpens de mer, animaux qu'on sait être des présages assurés de l'approche de la côte. Bientôt après nous eûmes des sondes de trente-sept brasses. Le lendemain, par un hazard heureux (1), nous rencontrâmes un vaisseau qui n'avait quitté Bombay que depuis vingt-quatre heures, et dont le commandant nous donna le gisement du phare, sur lequel nous portâmes; et à cinq heures nous entrâmes dans le port.

A mon arrivée je fis demander audience au gouverneur, M. Duncan, qui me reçut de la manière la plus amicale et me donna un appartement à l'hôtel du gouvernement. Quelques jours après, l'état dangereux où se trouvait la *Marian*, ayant été vérifié légalement, on en mit à terre la cargaison, et l'on conduisit le vaisseau au chantier pour le réparer complètement. Grace aux bontés qu'eurent pour

(1) Le port de Bombay, durant la saison des pluies, pendant la mousson du sud-ouest, est de très-difficile approche, à cause de la brume qui obscurcit continuellement l'atmosphère, et qui empêche de déterminer la position exacte des vaisseaux.

moi les habitans de Bombay, je passai, de la manière la plus agréable, tout le temps que durèrent les travaux. Sir James Mackintosh m'ouvrit, avec cet empressement à obliger qu'on lui connaît, sa belle bibliothèque qui peut passer pour la collection de livres la plus précieuse que probablement on ait vue dans les limites de notre empire d'Orient.

Le 4 *octobre* nous appareillâmes de Bombay (1), et le 4 *décembre* nous abordâmes au Cap de Bonne-Espérance, où je fus parfaitement accueilli par mes anciennes connaissances, à qui notre retard avait fait concevoir de vives alarmes pour ma sureté. Le lord Caledon m'apprit, à mon grand regret, qu'on n'avait reçu, depuis que j'avais quitté cette colonie, aucune nouvelle satisfaisante de M. Cowan et de ceux qui l'accompagnaient, qu'au contraire il y avait tout lieu de craindre qu'ils n'eussent été victimes de l'ignorance et de la défiance de quelqu'une des tribus barbares de l'intérieur du pays, et qu'ils n'eussent ajouté de nouveaux noms à la liste fatale de

(1) *Milord Valentia* a donné au *tom. II, p.* 356 *et suiv. de ses Voyages*, une description très-curieuse et très-détaillée de Bombay. C'est-là, sans doute, ce qui a empêché M. Salt de parler plus au long de cette ville. (*Note du traducteur.*)

ces entreprenans et infortunés voyageurs, à qui leurs généreux efforts pour répandre les bienfaits de la civilisation parmi les habitans de l'Afrique, ont causé la mort.

La *Marian* quitta le Cap de Bonne-Espérance, le 12 *décembre*, et le 29 du même mois elle toucha Sainte-Hélène. Après la plus heureuse traversée elle aborda, le 11 *janvier*, à la côte d'Angleterre, et le jour suivant j'eus le plaisir de débarquer au port de Penzance, dans le comté de Cornouailles. De là je me rendis à Londres où je mis sous les yeux du marquis de Wellesley, alors secrétaire-d'état pour le département des affaires étrangères, le compte de mes opérations dans les deux années qu'avait duré mon absence. Sa seigneurie m'a fait l'honneur de m'en témoigneur sa satisfaction d'une manière pleine et entière. Je le dis, avec quelque orgueil, sans doute; mais on m'excusera lorsqu'on se rappellera les talens éminens et la grande connaissance des affaires de l'Orient, que possède ce ministre, et qui devaient me faire attacher le plus grand prix à l'opinion qu'il avait à exprimer sur ce sujet. Je prendrai congé ici du lecteur. J'espère qu'il m'accordera de nouveau cette indulgence avec laquelle il a soutenu mes efforts pour la cause de l'Abyssinie; et rappelant encore une fois

ce pays, je citerai les propres paroles du savant et désintéressé Ludolf, qui dit : « *Excitet D. O. M. principum nostrorum animos, ut pervetustœ huic christianœ nationi opem ferant, christianissimo in tam remotis mundi partibus proferendo utilem : sibique omni œvo gloriosam futuram.*

APPENDICE.

N°. I.

Courte relation d'un Voyage en ETHIOPIE *par les Pères* REMEDIO *et* MARTINO *de* BOHÊME, *et par le Père* ANTONIO D'ALEP, *de l'ordre des Frères Mineurs réformés, et Missionnaires en* EGYPTE (1), *de la Congrégation instituée pour la propagation de la foi.*

AU mois de juin 1751, moi frère *Remedio* de Bohême, frère mineur réformé et missionnaire pour la propagation de la foi, je fus rappelé de la ville de Girgeh, dans la Haute-Egypte, au grand Caire, par le préfet que nous avions en cette ville, et je fus nommé à une mission en Ethiopie, conjointement

(1) Voyez le *tom.* IV, *pag.* 357 (traduction française) des *Voyages du vicomte Valentia,* et l'*Appendix* du *Voyage de Bruce*, tom. VII, p. 65 (dernière édition publiée en Angleterre.)

avec les pères *Remedio* (2) de Bohême, et *Antonio* d'Alep, tous deux du même ordre que le mien. Comme il était impossible de pénétrer par terre dans le pays, à cause des diverses tribus d'Arabes dont le chemin est infesté, notre départ fut différé jusqu'au 27 août. Nous partîmes pourvus de toutes les choses nécessaires pour fonder une nouvelle mission, et avec une caravanne de Turcs qui allaient à Médine et à la Mecque, adorer leur faux prophète Mahomet. Durant trois jours nous traversâmes les déserts d'Egypte, où l'on ne peut se procurer ni pain, ni eau, ni aucune sorte de nourriture; c'est pourquoi les voyageurs emportent du Caire une quantité de vivres suffisante pour leur consommation, jusqu'à leur arrivée à Suez. Durant ces trois jours de marche, la chaleur fut excessive, le désert étant plat, sablonneux, aride et nu. Les voyageurs y sont tourmentés par une soif si dévorante, que les personnes qui composent la caravanne sont presque réduites au dernier degré de faiblesse avant d'être parvenues à Suez; et comme elles ne peuvent aller à pied, à cause de la chaleur brûlante du sable, elles sont forcées de monter sur des chameaux, dont la marche fatigante brise les os. Nous fûmes obligés de nous contenter d'une petite quan-

(2) Ce doit être *Martino;* mais comme l'erreur est dans le manuscrit, je l'ai maintenue. *

* Je suppose que les PP. Remedio et Martino de Bohême, sont des religieux allemands, au nom desquels on a donné une terminaison italienne. (*Remarque du traducteur.*)

tité d'eau et de biscuit, et nous dormîmes peu, tant par insomnie que par la crainte des voleurs, qui sont assez nombreux pour empêcher les Chrétiens d'entreprendre le voyage, excepté au mois d'août, avec la caravanne turque (composée de plus de 100,000 ames), sans la protection de laquelle ils seraient certainement dépouillés et mis à mort.

Ayant passé ce dangereux désert, nous arrivâmes, le 1er septembre à Suez, qui est le premier port situé sur la Mer Rouge. A la recommandation de quelques marchands catholiques du Caire, nous obtînmes, moyennant soixante et dix sequins, passage sur un vaisseau, où, malgré cette somme, nous fûmes si mal logés qu'à peine pouvions-nous lever la tête. Nous commençâmes ainsi notre voyage, et le 14 nous passâmes un lac, appelé *Pharoun*. Le 17, nous saluâmes, à quelque distance, le Mont Sinaï. Notre unique nourriture était du biscuit, et notre boisson de l'eau infecte, remplie de vers, et dont une petite coupe nous coûtait huit baiocchi ou medins.

Nous arrivâmes à Djeddah le 4 octobre. Si nous n'avions pas été recommandés chaudement, par nos catholiques grecs, à un digne marchand turc, nous aurions eu fort à souffrir de la part des grecs schismatiques. Ayant appris, d'une manière ou de l'autre, le motif de notre voyage en Ethiopie, ils excitèrent beaucoup de murmures contre nous parmi les turcs, résolus qu'ils étaient de nous empêcher de pousser plus loin. Mais ce que la malice invétérée de faux chrétiens voulait

prévenir, la divine Providence l'opéra par le moyen des turcs eux-mêmes. Ainsi, après une courte persécution, et lorsque nous demandions humblement au Visir, la permission de passer à l'île de Loheiah, à notre grand contentement, non seulement il nous l'accorda, mais il nous donna une recommandation pour le commandant de l'île, où nous arrivâmes le 2 novembre. Nous y demeurâmes dix jours, avant de pouvoir nous embarquer pour Massouah, port où, après beaucoup de peines et de fatigues, nous abordâmes le jour de Saint-André.

Desirant d'obtenir de l'empereur d'Ethiopie une permission de débarquer, permission sans laquelle le gouverneur de l'île ne permettrait à aucun chrétien de pénétrer dans cet empire, nous envoyâmes notre humble requête à la Cour, par deux messagers, qui, au bout de quatre-vingts jours, nous rapportèrent une gracieuse lettre du souverain, et qui arrivèrent accompagnés de deux officiers, de trente domestiques et de seize mulets, pour porter notre bagage à la ville royale de Gondar.

La lettre de l'empereur était ainsi conçue: « Louange à Dieu seul. — De la présence du Negush Negashi, de l'empereur des chrétiens et des turcs, successeur du Seigneur de l'Univers, qui est constitué pour les affaires de ce monde et pour les affaires de la foi en ce qui concerne la créature, par qui Dieu a mis l'ordre parmi les hommes, et a éclairé la terre et les provinces. Il est brave dans le conseil, d'une prudence consommée et utile

aux autres. C'est pourquoi il a laissé une mémoire qui est répandue dans toute la terre; et sa justice, sa bonté, ses bienfaits, le font habiter l'empire de l'antiquité des temps, ayant la génération de son père, de son aïeul et de son bisaïeul. Il est le métal de la liberté, de la bienveillance et de la bonté. Il est orné de tant de qualités qu'à peine aucun de ceux qui respirent peuvent l'égaler, et que comparés à lui tous les autres hommes paraissent vils. Il est d'une éminence si sublime que tous les autres rois desireraient ardemment de l'imiter; mais ils ne pourraient y parvenir, parce qu'ils le trouveraient, de tous les princes de la chrétienté, le plus noble; et vraiment il est le plus grand de tous les princes qui professent la foi Nazaréenne, et le plus excellent depuis le temps qu'il est baptisé (1). Il est le défenseur de la foi évangélique, le propagateur de la justice entre les ames des chrétiens et des turcs. Il est établi au milieu de la nation chrétienne, dans la ville de Gondar, qui est gardée et protégée par l'empereur Tasu Adiam Sagad (2), fils de l'empereur Bagatta Masick Sagad (3). Puissent ses jours et sa justice

(1) Je soupçonne fort que la première partie du titre a été forgée par les religieux mêmes.*

(2) Le nom de ce prince était d'abord Yesous, et le titre qu'il a pris à son couronnement est Adam Segued.

(3) Ce doit être Bacouffa qui prit le titre de Malek Segued.

* Nous en avons supprimé un passage qui est encore plus obscur que ce que nous avons conservé. (*Note du traducteur.*)

être multipliés, et puissent les nuits de sa prospérité être continuellement renouvellées par l'excellence de Jésus-Christ et de sa mère. Ainsi soit-il. L'empereur salue les trois médecins et demande pour vous toutes les bénédictions, son desir étant que vous conserviez la santé. Venez promptement vers nous avec nos gens, et soyez assuré qu'il ne se fera rien qui ne vous soit agréable, et vos cœurs seront réjouis par un bon accueil, et vous recevrez de nous honneur, justice et sûreté.»

Nous reçûmes aussi une autre lettre remplie de témoignages de bonté, de la part du signor George Braco (1), de Scio, grec schismatique et trésorier de l'empereur. La voici :

« Honneur à Dieu seul. — Nous rendons grace à Dieu de votre heureuse arrivée et de ce qu'après avoir échappé aux dangers de la mer et aux embuches des hommes, vous êtes venus vers nous. Tout ce que vous desirez est parvenu aux oreilles de l'empereur, qui accède à vos vœux et vous envoie de ses gens pour veiller à votre sureté. Ne tardez donc pas à venir. Que Dieu, le Dieu tout puissant dirige vos pas ! Que la paix soit avec vous ! Je suis pour la vie votre sincère ami.

Le gouverneur rassuré par ces lettres ne put nous retenir plus long-temps. Remerciant le Seigneur d'échapper encore une fois des mains des turcs, le 25 février 1752, nous

(1) C'était le frère du Pétros dont parle M. Bruce.

quittâmes Massouah, le dernier port de la Mer Rouge. Mais nous n'étions pas au bout de nos maux. Comme il n'y a pas de grands chemins dans le pays, nous passâmes de hautes montagnes, nous descendîmes dans des vallées profondes, nous traversâmes d'épaisses et sombres forêts, et nous essuyâmes beaucoup de dangers. Plus d'une fois nous fûmes forcés de grimper au haut des monts, sur nos pieds et sur nos mains, cruellement déchirés par des ronces et des arbrisseaux épineux. Comme il ne se trouve rien à acheter dans le pays, les voyageurs sont forcés d'emporter de la farine pour faire leur pain. Il n'y a ni maison, ni auberge, et en conséquence, il faut coucher en plein air, exposé aux attaques des voleurs et des loups, des lions, des tigres et autres bêtes féroces, qu'on rencontre à chaque instant et dont je cesserai de parler tant elles m'inspirent encore de crainte et d'horreur. Je me bornerai seulement à dire que dans le cours de cette expédition si hazardeuse, nous repétâmes souvent que nous aimerions mieux être enterrés dans le pays, que de tenter de retourner par un chemin sur lequel nous avions tant souffert.

Le 19 mars, nous arrivâmes enfin à Gondar où nous fûmes reçus avec beaucoup de joie, et logés agréablement dans le palais royal. Le lendemain, l'empereur, qui n'était pas alors dans cette capitale, mais à Kaha(1), nous manda

(1) M. Bruce, tom. IV, p. 122 (dernière édition anglaise) écrit Kahha.

gracieusement à son audience. Lorsque nous lui eûmes fait une profonde révérence, il nous adressa la parole en ces termes :

« Je vous embrasse de tout mon cœur. — Je suis charmé de vous voir et vous félicite de votre heureuse arrivée. N'étant encore qu'un enfant, je desirais ardemment de vous avoir (des hommes comme vous) dans mon royaume. En conséquence, je me réjouis fort de votre venue, et je vous promets, tant que je vivrai, assistance, protection et faveur. » Sa majesté nous interrogea ensuite sur divers points. Sa première question fut celle-ci : « Où sont les tables de Moïse? Après cela l'empereur nous parla de la reine de Saba. Pour troisième question, il nous demanda en quelle langue notre Seigneur Jésus-Christ jugerait les humains; quelle langue il parlait lorsqu'il conversait avec les hommes, et quelle était la langue la plus ancienne. Il nous fit ensuite beaucoup d'autres questions sur les Européens, sur leurs coutumes et leur manière de vivre. Nous y répondîmes de notre mieux et à la satisfaction du prince. Charmé de mon discours, il se leva de son trône, qui formait une espèce de couche, et il nous dit : « Cette maison sera votre habitation. » Alors il se rendit à un autre corps-de-logis voisin de celui qui nous était destiné.

Le jour suivant, l'empereur nous fit visite en personne, et nous lui présentâmes humblement une lettre du supérieur de notre mission. Le prince demanda si elle venait du pape. Je lui répondis que non, ce à quoi

j'ajoutai que, comme notre voyage avait été arrangé à la hâte en Egypte, on ne pouvait pas encore avoir reçu (à Rome) des nouvelles de notre mission en Ethiopie; que cependant je ne doutais pas qu'aussitôt que Sa Sainteté aurait appris notre arrivée, notre heureux séjour dans le pays et les graces dont Sa Majesté nous avait comblés, elle ne lui fit parvenir des lettres remplies des témoignage d'une paternelle et sincère affection. Nous passâmes à Kaba les quinze jours suivans, et l'empereur nous honora chaque jour de sa visite. Enfin, le 8 avril, nous partîmes avec lui pour Gondar. Nous y résidâmes dans un palais qui avait appartenu à son père, et nous y vécûmes tranquilles et abondamment pourvus de tout. Sans cela, nous aurions eu beaucoup à souffrir, tant à cause de la rareté des vivres qui affligeait le pays depuis huit ans, et était occasionnée par les ravages des sauterelles, qu'à cause des grandes dépenses que nous avions faites, tant sur mer que sur terre, et qui avaient considérablement réduit la somme qu'on nous avait donnée pour nous défrayer durant deux ans. Mais la divine Providence qui n'abandonne jamais ceux qui mettent en elle leur confiance, vint à notre secours, en nous procurant la bienveillance et la protection non seulement de l'empereur mais aussi de la reine sa mère (1).

(1) C'était l'itéghé que M. Bruce vit ensuite. L'attachement de cette princesse pour les religieux catholiques, dont il s'agit dans le texte, explique plusieurs points qui avaient paru douteux dans la relation du voyageur anglais.

Durant environ six mois, nous instruisîmes plusieurs membres de la famille royale, dans la foi catholique, que nous enseignions aussi chaque jour dans notre logis, à un grand concours des principaux ministres du pays, et même d'ecclésiastiques et de peuple, ce que nous faisions dans leur propre langue *chaldéenne*, que, par la grace Dieu, nous avions apprise en quelques mois. En conséquence, un grand nombre furent éclairés par nos discours ; et poussés par les remords de leur conscience, ils s'écriaient publiquement : « Nous sommes d'indignes chrétiens, et nous ne pouvons manquer d'aller en Enfer ! » D'autres parurent desirer ardemment d'embrasser la foi catholique ; mais ne nous sentant pas encore assez solidement établis dans le pays, nous les remîmes jusqu'à une occasion plus favorable. A la fin, après de grandes démonstrations d'amitié de la part de l'empereur, des ministres, du peuple et de quelques ecclésiastiques, nous crûmes n'avoir plus rien à redouter, et nous nous promîmes une abondante moisson. L'empereur m'avait déjà nommé son ambassadeur auprès du Saint-Siége, pour l'avancement de la religion catholique dans ses états, lorsque l'ennemi de la race humaine excita contre le monarque et contre nous une grande révolte parmi le peuple. L'archevêque Gofto, craignant pour les émolumens de sa place, menaça d'excommunier le roi et tout le peuple, si nous n'étions sur-le-champ bannis du royaume. Durant la nuit une populace furieuse, conduite par des

moines plus furieux encore, sonna le tocsin, s'attroupa autour du palais du roi, et demanda notre expulsion avec de grands cris et en menaçant de nous mettre à mort. Le roi confondu nous fit paraître, le 2 octobre, en sa présence, et nous dit : « Je vous déclare, avec le plus grand regret, qu'il faut que vous sortiez de mon royaume, à cause de la révolte de mon peuple qui menace de nous mettre à mort, moi et vous, si vous ne partez sur-le-champ. J'ai, pendant quelque temps, cherché à appaiser les murmures qui s'élevaient contre vous ; mais il n'est plus en mon pouvoir de les calmer. En conséquence, hâtez votre départ et détournez cet orage de dessus ma tête et de dessus la vôtre. »

Je répondis à l'empereur que nous ne pouvions partir sans en avoir obtenu l'autorisation de la sainte congrégation, et que je le suppliais de nous souffrir patiemment jusqu'à ce qu'il eût reçu une lettre de Rome. Cependant nous résolûmes de ne pas quitter notre demeure, disposés que nous étions à souffrir le martyre plutôt que de déshonorer notre ministère par une fuite honteuse. Cela dura trois mois, pendant lesquels l'empereur nous pressa plus d'une fois de partir. Nous parûmes fréquemment en sa présence et en celle de la reine-mère (*regina madre*), leur parlant avec une liberté évangélique, au sujet de la religion chrétienne, et les menaçant de la damnation éternelle s'ils ne se rendaient aux vérités de l'Evangile. Nous leur répétions ces mots de l'évangéliste : « Ne craignez pas ce qui ne peut

faire périr que le corps ; car cela ne blesse point l'ame ; craignez plutôt ce qui peut faire périr le corps et l'ame pour l'éternité. »

Enfin, après trois mois d'une dure retraite, nous fûmes chassés de vive force, du palais, le troisième jour de la fête de Noël, de l'an de J. C. 1752. Nous secouâmes la poussière de nos pieds et reprochâmes vivement à l'empereur et à son peuple son infidélité, nous écriant : « Nous sommes chassés par de faux chrétiens ; fuyons et cherchons un asyle chez les gentils ! » Nous nous retirâmes parmi les turcs (mahométans) à une lieue de Gondar, et nous tentâmes encore de rester dans le pays. Mais ce fut vainement, quoique durant un mois nous eussions fait tous nos efforts pour recouvrer la bienveillance de l'empereur et appaiser le peuple. Ne voulant pas exposer nos jours imprudemment et sans aucune utilité pour le salut du prochain, nous résolûmes de nous en retourner. Nous y fûmes déterminés principalement par une lettre de notre supérieur du Caire, qui nous mandait que notre illustre et révérend seigneur le secrétaire de la Propagande, desirait que si nous ne pouvions obtenir le libre exercice de notre religion en Abyssinie, et que si nous n'avions aucune espérance de convertir le roi, sa famille, ou plus spécialement les moines, nous partissions, vu surtout que ce peuple (les Abyssiniens) passait pour léger et sans foi.

Pleinement instruits alors des intentions et des vœux de la sainte congrégation, nous annonçâmes, au nom du Seigneur, que nous

étions prêts à quitter le pays. Mais en cet instant l'empereur donna l'ordre de retenir de force, le père Antonio d'Alep, pour qu'il transcrivît le *Pentateuque*, en Arabe. Comme je ne pouvais ni ne voulais y donner mon consentement, j'envoyai ce père dire à l'empereur qu'il ne serait ni convenable, ni juste, qu'un de nous demeurât sans compagnon. L'empereur, outré de courroux, lui répondit : « Je sais que votre supérieur (car tout indigne que j'étais, j'agissais comme tel) desire de vous emmener; mais je n'y consentirai pas, et s'il y persiste, j'enverrai mes gens à votre poursuite, et je vous ferai ramener tous les trois, bon gré, malgré. » En conséquence, je laissai le père Antonio à Gondar, mais à condition et d'après la promesse positive du roi, que, lorsqu'il aurait fini son travail, il serait remis en liberté et renvoyé en sureté au grand Caire, où je le crois maintenant parvenu heureusement.

Mon compagnon, frère Martino de Bohême, et moi, nous passâmes de nouveau les montagnes escarpées et les épaisses forêts de l'Ethiopie, et nous eûmes à essuyer, dans ce voyage, toute sorte de fatigues, d'incommodités et de dangers. Dépouillés des choses qui nous étaient le plus nécessaires, et étant, pour ainsi dire, tout nus, nous fûmes des objets de pitié et de mépris pour les musulmans eux-mêmes.

Ayant gagné Massouah, le gouverneur nous demanda trente *scudis* (piastres) pour nous permettre de partir; mais ayant vérifié notre misère, il se contenta de quinze. Nous tra-

versâmes la Mer Rouge, et nous nous rendîmes à Moka, où nous trouvâmes plusieurs vaisseaux marchands, français, venus de l'Inde. Nous obtînmes, par charité, sur un de ces navires, le passage pour nous rendre à Pondichéry. M. Dupleix, qui était alors gouverneur de cette colonie, nous reçut avec beaucoup de bonté. Voyant que nous avions été expulsés de notre mission dans un dénuement total, il voulut bien payer deux cents écus romains pour notre passage à Lorient en Bretagne, où nous nous embarquâmes pour Marseille. De cette ville, nous nous rendîmes à Civita-Vecchia, et de celle-ci à la sainte cité de Rome, pour y rendre compte de notre voyage et de notre mission en Ethiopie, et en même-temps pour y baiser humblement les pieds de notre Saint-Père, Benoît XIV, heureusement régnant, comme aussi la sainte pourpre de tous les éminens cardinaux de la Propagande.

Du couvent de Saint-Pierre, in Montorio, *le* 26 *juillet* 1754.

Signé, Fra Remedio *de* Bohemia,
Vice-Préfet d'Ethiopie.

N°. II.

Je me suis efforcé, dans ce numéro, de donner une idée des animaux indigènes de l'Abyssinie, et j'y ai ajouté une liste considérable d'oiseaux et de plantes rares que j'ai rassemblés dans le cours de mes voyages en ce pays.

Les animaux domestiques d'Abyssinie sont des bœufs, des moutons (d'une espèce petite et noire), des chèvres, des chevaux, des mulets, des ânes et quelques chameaux. On rencontre communément deux espèces de chiens, dont l'une, comme celle des chiens paria de l'Inde, n'a point de maîtres particuliers. Les individus de cette espèce forment des meutes, qui sont attachées aux différens villages. Ceux de l'autre espèce sont légers et forts. Ils sont employés à la chasse. On leur apprend de très-bonne heure à poursuivre le gibier et particulièrement les poules d'Inde. Ils sont d'une adresse merveilleuse à prendre ces oiseaux, et ils ne les perdent jamais de vue, une fois qu'ils les ont fait partir. On trouve aussi des chats domestiques dans toutes les maisons d'Abyssinie.

Les animaux sauvages, appelés *Ansissa Gudam*, et habitant les *barraka*, ou forêts, forment un grand nombre d'espèces. Je vais en donner une liste avec leurs noms, dans la

langue du Tigré et dans celle de l'Amhara. J'y joindrai une courte explication, d'après laquelle on pourra s'en faire une assez juste idée.

L'Eléphant (*Armaz*, T. *Zohan*, A.) se trouve dans toutes les forêts qui bordent l'Abyssinie. Les Shangallas lui donnent ordinairement la chasse pour en avoir les dents.

Le Caméléopard (*Zeratta*, T. *Jeratta Ketchin*, A.) est un animal qu'on rencontre rarement à cause de son naturel timide, et parce qu'il n'habite que l'intérieur des contrées désertes. Sa peau forme un article d'échange dans quelques provinces. On coupe les poils de la queue pour les attacher au haut bout des fouets avec lesquels on chasse les mouches, sorte d'insectes qui sont très-incommodes dans le temps de la chaleur. Les lanières de ces fouets qui sont appelés *hallinga*, sont faites de peau d'Hippopotame.

La seule espèce de Rhinocéros (*Aroué haris*, T. *Aouir haris*, A.) dont j'aie entendu parler est celle du Rhinocéros à deux cornes, qui est semblable à celui qu'on trouve aux environs du Cap de Bonne-Espérance, et dont M. Barrow a donné un dessin parfait. Je crois qu'il a d'abord été décrit par M. Sparmann. Je ne l'ai jamais rencontré vivant ; car il ne fréquente que les contrées voisines du pays des Funges ou les forêts du Wojjerat ; mais je me suis procuré plusieurs paires de cornes de cet animal, cornes qui sont unies ensemble par une partie de la peau, d'où il paraît qu'elles n'avaient aucune connexité avec l'os de la tête.

Ce fait rend très-croyable la notion répandue parmi les naturels de l'Afrique, que cet animal a la faculté d'élever et de baisser ses cornes à volonté. Bruce tourne Sparmann en ridicule, pour avoir dit cela ; mais, comme le dessin qu'a donné le premier de ces voyageurs, est évidemment très-inexact (1), on ne doit pas mettre beaucoup d'importance à son opinion. Les chasseurs poursuivent l'animal pour en avoir la peau (qui sert à faire des boucliers en Arabie), et aussi pour en avoir les cornes, qui forment un article de commerce considérable dans tout l'Orient, où l'on en fait des poignées d'épée et des manches de poignard. Il semble, d'après le peu de grosseur des cornes qui sont exportées, que les habitans tuent rarement l'animal lorsque son corps est parvenu à son entier développement. Cependant, M. Pearce m'en a envoyé une paire, dont la plus grande a deux pieds de long. On n'en avait jamais vu d'une pareille longueur à Antalo.

Le Buffle (*Goshy*, T. *Gosh*, A.) est commun dans les forêts du Ras-el-Fyl. On en emploie la peau à faire des boucliers qui sont fabriqués avec beaucoup d'art, et qui, lorsqu'ils sont d'une belle forme et bien conditionnés, se vendent quatre et cinq piastres dans le pays.

(1) Le dessin, donné par M. Bruce, paraît avoir éte copié sur celui du Rhinocéros unicorne de Buffon, auquel on auroit ajouté une seconde corne ; car le Rhinocéros à deux cornes, n'a pas les replis de peau qu'on remarque sur ce dessin.

Le Zèbre ou Zecora se trouve principalement dans les provinces méridionales. La crinière de cet animal est fort recherchée pour en faire une sorte de collier que, les jours de cérémonie, on met aux chevaux des principaux chefs, privilége dont ils jouissent seuls et qui est peut-être dû à la rareté du Zèbre. L'âne sauvage, qui doit être le Quacha (*Erge Gudam*, T. *Ebudah Hiyah*, A.) habite les mêmes contrées que le Zecora.

Le Lion (*Ambasa* T. et A.) se rencontre par fois dans les districts sablonneux qui bordent le Tacazze. En tuer un est un insigne honneur pour un chef. Cela lui donne le privilége d'en porter les pattes sur son bouclier (1). La peau sert à faire une sorte de vêtement qui ressemble fort à celui que portent les chefs Kafres des environs du Cap de Bonne-Espérance, mais qui est orné plus richement.

Il y a plusieurs espèces de Léopard en Abyssinie. L'espèce commune est appelée *Nimir* dans le Tigré, et *Nibr* dans l'Amhara. La seconde espèce est le Léopard noir (*Gussela* T. et A). On en vend la peau très-cher, et il n'y a que les gouverneurs de province qui aient le droit de la porter. La troisième espèce (*Muntillut*, T. *Wobo*, A.) paraît être inconnue. On dit que c'est un animal très-féroce, qui enlève quelquefois des enfans et même des hommes, lorsqu'il les trouve endormis. On en représente la face comme semblable à la

(1) Il est probable qu'une coutume pareille aura donné lieu aux armoiries écartelées.

figure humaine. Nous mentionnerons un Lynx qui ressemble fort au Lynx commun (*Nibre Arrar*, T.); le Lion Chat *ou* Caracal (*Chon Ambasa*, T.); le Tigre Chat *ou* le Lynx gris (*Nibre Gulgul*, T.), et le Chat sauvage (*Akul Dimmo*, T. *Yedir Dimmut*, A.), dont M. Bruce a donné un dessin. On peut ajouter à ces animaux, le Zibet (*Turing Dimmo*(1), T. *Ankeso*, A.) qui donne la Civette, dont il se fait un commerce considérable dans le pays.

Dans l'espèce du Chien, on peut compter le Hyène (*Ziby*, T. *Gib*, A.) — Une petite espèce de Loup (*Ouacharia*, T. *Kabbaro*, A.) — Une espèce de Renard ordinaire (*Consul*, T. *Wolga*, A.) — Le Renard des côtes de la mer (*Wuggera*, T *Tokela*, A.), et le Jackal (*Akul Mitcho*, T. *Michæl Chitlo*, A). Ce dernier animal dévaste les basses cours.

On trouve une grande variété d'Antilopes, La plus grande espèce est le *Kudou* (*Agazen*, T.) qu'on rencontre aussi dans l'intérieur du Cap de Bonne-Espérance; — le *Harte bist* (*Wéél*, T. *Bohur*, A.); — la Gazelle sautante (*Sassa*, T.) et une autre très-petite espèce, un peu plus grosse qu'un lièvre, qui se trouve communément aussi au Cap et à Mozambique, et qu'on appelle *Maquoda* dans le Tigré. Il y a, en outre, la Chèvre sauvage (*Taille Budde*, T. *Ebadafe el*, A.) et une autre espèce d'Antilope (*Ouitil*, T.), probablement alliée au Chamois qui se trouve dans les parties les plus

(1) C'est à tort qu'il est dit, dans l'*Histoire Naturelle de Buffon*, que cet animal s'appelle Kankan, en Ethiopie.

hautes des districts montueux et froids du Samen.

Diverses espèces de Singe abondent dans les contrées sauvages. Les plus gros (*Hevve*, T. *Gingero*, A.) semblent être de la famille de ceux qu'on trouve en Arabie. Il y a une autre petite espèce qui a la face noire (*Alesteo*, T. *Tota*, A.)

Les autres animaux sont : Le Sanglier (*Arroujah Akul*, T. *Eryeah*, A.) ; le Porc-Epic (*Confus*, T. *Zurt*, A.), une espèce de *Cavia* (*Gihé*, T. *Ashkoko*, A.), allié de près à celui qu'on trouve au Cap ; une petite espèce de Lièvre à robe grise (*Muntilé*, T.) qui est considérée comme *immonde* par les Abyssiniens ; l'Ecureuil (*Shele el Hehout*, T.) ; le rat (*Inchoua*, T. *Ait*, A.), animal qui dévaste les campagnes ; et une espèce de Maki *ou* de Lemur (*Faunkus*, T. *Guereza*, A.) dont Ludolf a donné un dessin très-imparfait. Ce dernier animal est à-peu-près de la grosseur d'un chat. On le voit communément sur les arbres. Il a la queue longue, légèrement rayée de noir et de blanc, et terminée par une touffe de poils blancs. La robe a le poil long, et elle est par-tout d'un blanc très-clair, excepté sur le dos, qu'elle a une grande tache ovale, dont le poil est court et très-noir. Les peaux de ces animaux sont apportées du Damot et du Gojam, et on les trouve communément sur les marchés. On les y vend environ une demi-piastre la pièce, et chaque homme en porte un morceau sur son bouclier. Plusieurs cousues ensemble forment une très-belle couver-

ture de lit. Je n'en ai vu que chez le ras. Lui-même m'en a donné une, qui est aujourd'hui dans le cabinet de curiosités de S. A. R. le prince Régent. On a déjà fait mention de l'Hippopotame (*Gomari*) et du Crocodile (*Agous*), qui se trouvent dans les lacs et les rivières principales du pays. On ne sait pas si un grand nombre d'autres espèces d'animaux se rencontrent en Abyssinie; mais la liste que je viens de donner, renferme les noms de tous ceux que j'ai vus ou dont j'ai entendu parler durant ma résidence en ce pays.

Il y a une grande variété d'espèces dans le genre du Faucon, parmi les grands oiseaux indigènes en Abyssinie. Les plus remarquables sont les deux espèces décrites et dessinées sous l'inspection de M. Bruce, qui a distingué sous le nom d'Aigle d'or la plus grande des deux. Le docteur Shaw la range parmi les Vautours, et l'appelle le Vautour barbu, à cause de la forme droite de son bec. Mais son aspect général dans l'état naturel, joint à la vigueur et à l'ardeur qu'elle montre, me porte à croire qu'elle tient plus de l'Aigle, et je serais disposé à l'appeler l'Aigle d'Afrique barbu. La tête d'un individu, que j'ai tué, et qui ressemblait beaucoup à celui que décrit M. Bruce, différait un peu de son dessin. La prunelle de l'œil était très-noire, et l'Iris d'un jaune de sable. Cet individu avait une membrane de couleur écarlate foncée et brillante, membrane dont l'animal se couvre quelquefois tout le globe de l'œil. La langue était dure et fourchue, et elle remplissait toute la mandibule inférieure. Le

bec était d'un brun sale. Des touffes de poils noirs sortaient de chaque côté de la mandibule supérieure, et couvraient presque les narines. Il y avait de pareilles touffes de chaque côté de la mandibule inférieure, au-dessous de laquelle il s'en trouvait une autre qui formait une barbe. L'espace qui entourait l'œil et le surmontait aussi bien qu'un angle derrière, était d'un beau noir luisant. La tète était entièrement couverte de petites plumes d'un blanc sale, et qui, de même que celles du cou, de la poitrine et du ventre, étaient teintes légèrement d'un brun roux. Les plumes du dos, de la queue et des ailes étaient d'un beau brun lustré et avaient des raies blanches. Les plumes du dessous du cou s'élevaient en droite ligne, un peu comme une fraise. La queue avait dix plumes qui toutes étaient en forme de coin. Chaque aile avait vingt-six plumes. L'étendue de l'aile, d'un bout à l'autre, était au moins de huit pieds. L'oiseau avait d'ailleurs toutes les dimensions ou proportions données par M. Bruce. Tout le corps était couvert d'un duvet jaunâtre. L'autre Aigle, tué en même-temps, était à-peu-près de la même forme et un peu plus petit; mais la tête et le cou étaient plus noirs. Le dessous du corps était d'un brun sale. Les petites plumes des ailes étaient d'une couleur plus claire, et les serres un peu plus longues. Nous supposâmes que cet individu était le mâle. (Le dessin que M. Edwards a donné de cet oiseau est extrêmement inexact.)
L'autre espèce est rare en Abyssinie. Elle a été décrite par le docteur Shaw, sous le nom de

Falco Occipitalis ou d'Aigle Occipital. Le dessin qu'en a donné M. Bruce est fort exact. Il y a une autre espèce de Faucon que les Abyssiniens appellent *Goudic Goudic* (1), et que je crois allié de près au Sacre. Il est à-peu-près de la grosseur du Faucon ordinaire. Les pieds et le bec ont une teinte bleuâtre. La couleur générale du corps est un brun foncé qui approche du noir. Toute la poitrine est d'un beau blanc. Ainsi l'oiseau pourrait être, à juste titre, appelé le Lanier Abyssinien à poitrine blanche. Les peuples de l'Abyssinie ont une singulière superstition au sujet de cet oiseau. Lorsqu'ils se mettent en route et qu'ils en rencontrent un, ils l'observent attentivement et tirent de bons ou de mauvais présages, selon ses mouvemens ou sa position. S'il demeure perché, la poitrine tournée vers eux, c'est le plus favorable de tous les signes, et tout doit leur prospérer dans leur voyage. S'il leur tourne le dos, c'est un pronostic fâcheux; mais il ne l'est pas au point d'inspirer des craintes. Si, à leur approche, l'oiseau s'enfuit à tire d'aile, les plus superstitieux retournent sur leurs pas, et attendent un moment plus propice pour se remettre en route. D'après cela et la ressemblance qui se trouve, quant à la forme, entre cet oiseau et ceux qu'on voit si fréquemment parmi les hiéroglyphes de l'Egypte, je soupçonne que cette espèce peut avoir du rapport

(1) Les Abyssiniens ont une si grande vénération pour cet oiseau, qu'ils ne permettent à personne de le tuer, sous quelque prétexte que ce soit.

avec le Faucon sacré de ce pays, qui était révéré par les anciens habitans.

Il y a en Abyssinie un grand nombre de Vautours qui, dans les temps de guerre, suivent les traces des armées. L'individu le plus gros de ce genre, que j'aie rencontré, paraissait être d'une nouvelle espèce. La tête était d'un blanc sale, et elle avait un capuchon ou une crète d'une substance spongieuse et dont le dessus était couvert d'un duvet. Le bec était fort crochu et de couleur d'orange claire. L'espace qui était sous l'orbite de l'œil et tout le cou étaient nus et de couleur de chair. L'oiseau avait au cou une sorte de grande fraise, composée de plumes de couleur foncée ; et toute la partie supérieure du corps était d'un brun cendré.

L'Autruche (*Sogun*) se trouve dans les contrées basses situées au nord de l'Abyssinie. Les Hérons de différentes espèces, sont communs dans les terrains marécageux (1). Jérôme Lobo parle d'une espèce de ces oiseaux (*Feras Sheitan* ou le cheval du diable); mais sa description est si vague qu'il est difficile de déterminer quelle est cette espèce. Le Corbeau cornu Abyssinien (*Amba gumba*, T. *Erkoum*, A.)

(1) Héron tué, le 19 avril, sur la plaine de Seraoué. Couronne de la tête noire ; bec de couleur orange ; ailes à l'extrémité d'un noir lustré ; vingt-quatre plumes à chacune ; sous le bout de l'aile, nu et d'un rouge vif comme dans le flammant ; queue fourchue avec huit plumes blanches au milieu et quatre à chaque côté ; jambes noires, ainsi que le devant des cuisses. Le reste du corps blanc. L'oiseau étant debout avait près de quatre pieds de haut.

fréquente les terres en culture dans le Tigré, et paraît être utile en détruisant les vers et les bulbes sauvages, qui sont en grand nombre. Cet oiseau construit son nid sur les branches inférieures des grands arbres, et on l'y voit souvent dans une sorte de solitude et d'indépendance. Le Corbeau, ainsi que tous les autres oiseaux qui se trouvent en Abyssinie, fréquentent aussi la côte opposée du continent. On voit, dans le Muséum de M. Bullock, d'assez beaux individus de cette espèce, venus du Sénégal. Une grande et belle Outarde, que j'ai tuée sur la côte d'Abyssinie, et dont j'ai rapporté la peau en Angleterre, paraît être de la même espèce que celle qui se trouve sur les bords de la rivière de Gambie.

On rencontre quelquefois en Abyssinie, l'Oie égyptienne, ainsi qu'une espèce de Canard (1), alliée à l'*Anas Lybica*, et plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques, dont le plus commun est le *Derho-Mai* (littéralement Oiseau d'Eau), espèce de butor dont on trouve un dessin dans la *Description des îles de l'Ar-*

(1) Autre espèce de canard tué à Abha. Mandibule supérieure, d'un gris clair, bordé de rouge; haut de la tête gris tirant sur le brun; iris jaune; corps tacheté un peu comme celui de la poule d'Inde, plus blanc vers les parties inférieures et plus jaune sur le dos; les scapulaires couleur de terre d'ombre foncée; le tour de l'œil et la partie supérieure du cou couleur de fer rouillé; jambes d'un rouge vif; aux ailes vingt plumes longues et noires, douze d'un bleu lustré, et quatre plumes derrière d'un brun jaunâtre; secondaires noires; tertiaires, dix-sept blanches avec une raie noire; croupion et partie supérieure du corps noirs; partie inférieure jaune.

chipel par Dapper. Les Poules d'Inde, les Perdrix rouges, les Cailles, les Bécassines, les Vanneaux, les Alouettes et les Colombes abondent dans tout le pays. Les habitans tirent si bien avec leurs fusils à mèche qu'ils ne manquent jamais, du premier coup, les Poules d'Inde et les Perdrix, de sorte que durant toute notre résidence parmi eux, on nous en servit constamment, ainsi que de la venaison. Le ras m'envoyait toujours une partie du gibier que ses gens lui apportaient.

Dans le cours de mon dernier voyage, j'ai fait une collection des oiseaux les plus rares qui se trouvent en Abyssinie, et j'ai été assez heureux pour la rapporter en bon état en Angleterre. Je l'ai mise sous les yeux du docteur Latham, qui a bien voulu me communiquer ses remarques sur les individus qui la composent. J'ai ensuite présenté ma collection au lord Stanley, qui a pris beaucoup de peine pour la mettre en ordre. A ma demande il a eu la complaisance de faire une description de quelques-uns des oiseaux les plus rares, description, qu'ainsi que les précieuses remarques du docteur Latham, je comuniquerai au public, comme étant bien supérieure à tout ce que mes faibles connaissances me permettraient de lui offrir sur ce sujet.

Ramsey, *le* 25 *septembre* 1811.

MONSIEUR,

Je vous renvoie vos oiseaux. Plusieurs sont curieux et me paraissent n'avoir pas encore

été décrits. Je l'ai noté dans le catalogue et j'ai renvoyé pour la plupart à mon *Index Ornithologicus*. Vous ne manquerez pas d'en faire la remarque en rangeant les nos 5, 8, 9, 14, 15, 18, 22, 34, 35, 42, 48, 50, 51, 55, 57, et le dernier n°, qui est *le plus rare de tous*. Plusieurs de la liste se trouveraient dans plus d'une collection, quoique j'en aie peu de ceux-là dans la mienne. Mon échantillon du n° 11 a été trouvé en Angleterre. Le n° 16 m'est venu du Sénégal, le n° 20 du Cap de Bonne-Espérance, et le n° 31 de l'Inde. Je n'ai pas vos deux *Colys*, mais j'ai le *Coly Leuconatos* du Cap de Bonne-Espérance. J'ai pris le dessin de huit ou de neuf. J'avais la figure du reste, ou je puis la tracer suffisamment pour mon usage.

J'ai marqué le n° 55, comme étant l'*Ardea Pondiceriana ;* mais si l'on examine la figure dans la planche enluminée, 932, les pieds sont très-fendus, tandis que dans vos échantillons ils ont une membrane fort profonde, comme dans l'Avocette, dans le genre duquel il faudrait les placer, sans la singulière conformation du bec, qui permettrait difficilement de les ranger parmi les Hérons.

Je suis, etc.

JOHN LATHAM.

1. *Lanius*, *allié à la Pie grièche silentieuse de Levaillant.. Ois. pl.* 74, *fig.* 1, 2. Deux échantillons (1). (Tués en Abyssinie.)

(1) Les remarques en caractères romains sont ajoutées par l'auteur.

2. —— *Q. Lanius Cubl. Ind. Orn. sup. p. XX.* Un échantillon. (Abyssinie.)

3. —— *ferrugineus, Ind. Orn. I*, 762, *ou une variété*. Un échantillon. (Chelicut en Abyssinie.)

4. ——, *allié au n°* 3. (Chelicut.).

5. *Psittacus, probablement nouveau.* C'est la seule espèce de Perroquet que j'aie vue en Abyssinie. On en remarque de grandes volées sur les sommets du Taranta, dans les mois de mars et d'octobre. Un échantillon.

6. *Coracias Bengalhensis. Ind. Orn. I.* 168. Je jugeai que c'était un jeune oiseau. Un échantillon. (Mozambique.)

7. —— *afra. var.* Un échantillon. (Mozambique.)

8. *Bucco, nouvelle espèce.* (Abyssinie.) Deux échantillons supposés être le mâle et la femelle, vu qu'ils ont été tués en même-temps. Cet oiseau s'attache aux branches des arbres, comme le Pivert.

9. *Oriolus Monacha Ind. Orn. I.* 357. (Mozambique).

10. —— (Abyssinie.)

11. —— *galbula, Ind. Orn. I.* 186. (Mozambique). Trouvé dans un manguier, ainsi que le n° 9.

12. —— *Cuculus, variété de l'Edolio de Levaillant*, 5, *pl.* 209 (Abyssinie.)

13. —— *Senegalensis, Ind. Orn. I.* 213. (Abyssinie). Il est commun dans les districts montagneux. On le trouve généralement sur les capriers touffus et autres arbustes épineux, d'où il est difficile de le chasser. La chair en

est coriace et puante. Le contenu de l'estomac est très-fétide lorsque l'oiseau est tué.

14. *Picus*, *non décrit*. (Abyssinie).

15. *Alcedo*, *non décrit*. (Abyssinie). Tué à Chelicut dans le lit d'un ruisseau, que des arbres et arbrisseaux couvraient d'une ombre épaisse.

16. *Merops Erythropteros*. (Abyssinie). Cet oiseau vole comme l'Alouette, et il est fort difficile de le tuer.

17. —— *superciliosus*, *Ind. Orn. I.* 271. Deux échantillons. (Mozambique.) On voit communément cet oiseau voler autour des plantations de Manioc que fréquentent les abeilles.

18. —— *Non décrit*. Queue fourchue. Deux échantillons. (Abyssinie, près d'Adoueh).

19. *Erythropteros*, *grande variété*. Deux échantillons.

20 *et* 21. *Upupa promerops*, *Ind. Orn. I.* 278. Deux échantillons. (Mozambique.) Cet oiseau paraît voler avec peine à cause de la longueur de sa queue.

22. *Erythrorhynchos*, *variété*, *avec une queue noire*. (Abyssinie.) Commun. Les oiseaux de cette espèce volent au nombre de vingt ou de trente et même plus. Souvent on les voit manger les fruits du *ficus sycamorus*. Lorsqu'on les dérange ils font entendre un caquet singulier. Un échantillon.

23. *Certia*, *variété du* C. Zeylona. (Mosambique.)

24. *Certhia famosa*. (Mozambique.) *Ind. Orn. I*, 288.

25. *Certhia Senegalensis*, *Ind. Orn. I.* 284. (Mozambique.)

26. *Certhia, non décrit.* (Abyssinie.) Trouvé dans le pays bas et chaud situé près du Tacazze. Deux échantillons.

27. *Certhia afra.* (Mozambique.)

28. *Variété du même.*

29. *Tanagra non décrit, Tangara à bec rouge.* (Abyssinie.) Cet oiseau se rencontre communément dans les lieux où l'on conduit les troupeaux de bêtes à cornes. On le voit constamment se nourrir, sur le dos des bestiaux, d'une espèce de vers qui s'y engendre dans le temps de la chaleur, et qui, sans ses soins obligeans, pourrait être fort incommode.

30. *Fringilla Senegala*, *variété de la même espèce* (Abyssinie.)

31. *Fring. elegans*, *Ind. Orn. I.* 461. (Mozambique.)

32. *Fring. Benghalus, Ind. Orn. I.* 461. (Abyssinie.) On le trouve communément dans les buissons voisins des maisons. Mœurs du Roitelet.

33. *Fring. Canaria*, *Ind. Orn. I.* 454. (Mozambique.)

34. *Musicapa Paradisi*, *Ind. Orn. II.* 480. *Variété.* (Abyssinie.)

35. —— *mutata*, *var.* Deux échantillons, supposés le mâle et la femelle, ayant été trouvés ensemble à Ghella, sur un figuier. Rares dans le pays. (Abyssinie.)

36. *Alauda Africana*, *Ind. Orn. II.* 499. Les habitudes de cet oiseau ressemblent à

celles de notre Alouette, et son chant est à peu près le même. (Commune en Abyssinie.)

37. *Sylvia, non décrite.* Deux échantillons. (Abyssinie.)

38. *Hirundo Capensis, Ind. Orn. II*, 499. Tuée à Chelicut en Abyssinie.

39. *Turdus Phœnicurus, Ind. Orn. I.* 333. (Abyssinie.)

40. —— *Musicus, variété de couleur vive.* Tué près de Dixan en Abyssinie. Son chant ressemble à celui du même oiseau en Angleterre.

41. —— *Capensis.* (Abyssinie.)

42. —— *Nitens.* (Trois échantillons. Le nom Abyssinien est Ouarry.) Les oiseaux de cette espèce sont communs à Dixan, et dans toutes les parties du pays où croit le kolquall. Ils se perchent sur la cime de cet arbre, et se nourrissent de ses semences, ou de quelques insectes qui lui sont particuliers. *Ind. orn. I.* 346.

43 *Colius Senegalensis, Ind. Orn. I.* 368. (Mozambique.) Les oiseaux de cette espèce se voyent en grand nombre sur les orangers et les papayers, dont ils mangent les fruits lorsqu'ils sont murs.

44. *Colius striatus. Ind. Orn. I.* 369. Tué dans le jardin du ras à Chelicut.

45. *Loxia Malacca. Ind. Orn. I.* 387. *Variété si ce n'est pas une nouvelle espèce.* Sur la côte d'Abyssinie.

46. *Emberiza Capensis. Ind. Orn. I.* 407. *Variété.* Dans mon premier journal j'ai nommé cette espèce le Moineau ordinaire des maisons

en Abyssinie. Il construit son nid sous le bord des toits des huttes, et a les habitudes familières du Moineau anglais.

47. *Colomba Guinea. Ind. Orn. II.* 602. C'est le pigeon domestique commun d'Abyssinie. On en voit des centaines autour de la maison de chaque chef. Comme en général ils sont bien nourris, ils font un excellent mets. Les Abyssiniens ne répugnent pas à en manger. Ils ont un œil rouge et brillant, et leur plumage ne varie jamais.

48. *Colomba Abyssinica. Ind. Orn. suppl. p. LX.* Cet oiseau est appelé Ouaalia dans le pays. Bruce en a donné un dessin qui en représente les pieds trop grands et ressemblant plus à ceux du Faucon. Les Abyssiniens mangent cet oiseau. Il est sauvage, et se trouve ordinairement sur le Daro, près des ruisseaux. Cet échantillon a été tué à Ghella.

49. *Numida Mitrata.* La corne qui était sur la tête de mon échantillon a été détruite par des insectes pendant mon retour en Angleterre. En conséquence, M. Latham l'a pris pour le *Meleagris.* La corne a un pouce et demi de haut. (Mozambique, et commun en Abyssinie.) Le *Numida Christata* se trouve aussi à Mozambique. Il a une belle crête de plumes noires. J'ai eu en vie deux oiseaux de cette espèce; mais j'ai eu le malheur de les perdre.

50 et 51. *Perdrix Rubricollis, Ind. Orn. II* 602. Deux échantillons tués par l'évêque de Mozambique, qui me les a donnés. Ces Perdrix

sont communes dans le pays, même près des bords de la mer.

52. *Scolopax calidris. Ind. Orn. II.* 722, 25. Tué par M. Stuart, au fond de la baie de Zeyla, située en dehors du détroit de Bab-el-Mandeb. Cet oiseau ressemble au Courlis par ses habitudes et vit sur le bord de la mer.

53. *Tringa Senegala*, *Ind. Orn. II.* 728. Tué en Abyssinie près du Seremai, dans la vallée de Logo. Ses habitudes sont celles du Vanneau ordinaire. Un pareil oiseau est commun en Egypte, où l'on dit qu'il se nourrit de ce qui sort de la bouche du Crocodile.

54. *Tringa non décrit.* Tué sur la côte d'Abyssinie, derrière le village de Madir, situé sur la baie d'Amphila. Il avait l'estomac rempli de sauterelles. Deux échantillons.

55. *Ardea Pondiceriana. Ind. Orn. II.* 702. Deux échantillons, le mâle et la femelle, trouvés au fond de la baie d'Amphila. Cet oiseau attend la marée basse pour se nourrir de productions marines. Il est très-beau. (C'est peut être un nouveau genre.)

56. *Alauda, nouvelle espèce.* Deux échantillons. Les Alouettes de cette espèce sont communes sur les îles désertes d'Amphila, où peu d'oiseaux de terre pourraient exister. Elles fréquentent aussi la côte. La couleur de leur plumage ressemble tellement à celle du sable, qu'il est difficile de les en distinguer. On pourrait très-convenablement les appeler « Alouettes du désert. »

57. *Cursorius Europœus. Ind. Orn. II.* 751. Cet oiseau a été tué sur une plaine de sable,

près du Tacazze, en Abyssinie. Il a les traits caractéristiques du n° 56, étant completèment fait pour les déserts.

58. *Rollus Capensis. Ind. Orn. II.* 236. Espèce de Poule d'eau, tuée sur une petite rivière qui coule à Gibbeh, en Abyssinie.

59 à 63. *Parra Africana. Ind. Orn. II.* 764. Cinq échantillons, dont quatre ont été tués sur un petit lac d'eau douce, appartenant au signior Montero, à Mozambique. Le cinquième a été tué à Chelicut en Abyssinie.

64, 65. *Gallinula, non décrite.* Oiseau d'eau, tué sur le même lac que ceux de l'article précédent. Deux échantillons.

—— Point de numéro. *Vespertilio.* Petite Chauve-Souris tuée à Chelicut, où l'espèce est commune. Une espèce beaucoup plus grosse a été vue dans les cavernes de Caleb Negus, près d'Axum.

REMARQUES NOUVELLES

Sur les Oiseaux précédens, qui m'ont été communiquées par le seigneur (Nobleman) *dans la collection duquel ils sont.*

N.º 1. Lanius Poliocephalus, *ou Pie-Grièche à tête cendrée.* (Ash-Crowned shrike.)

Longueur, 7 pouces et demi, partie supérieure du bec trois quarts de pouce, noirâtre et fort recouvert par les plumes du front. Couronne de la tête couleur grisâtre, plus claire vers les yeux; une tache noirâtre sur les oreilles. Un collier blanc entoure le cou et recouvre toutes les parties inférieures du corps, comme aussi les couvertures de la queue qui deviennent d'un blanc sale sur le ventre. La couleur générale du dos et des ailes est un brun noirâtre; mais une ligne blanche s'étend le long des dernières, depuis la pointe de l'épaule à travers les couvertures, et descend sur les barbes externes, jusqu'au fût des deux tertiaires, les plus près du corps. Le reste est bordé de blanc, et les autres pennes ont

chacune une tache ronde sur la barbe interne, qui s'étend en une ligne oblique à travers l'aile, depuis le haut des tertiaires, presque à la racine de la première penne ; mais cette ligne n'est visible que lorsque l'aile est déployée. Le bout de la queue est carré. Les deux plumes externes de chaque côté sont entièrement blanches. La troisième a une large bordure de même ; mais les autres plumes ne sont bordées que légèrement et de maniére à produire l'effet d'une queue noire cunéiforme posée sur une blanche et carrée. Les jambes sont de couleur d'ocre claire, et les griffes brunes. Les plumes de la tête paraissent disposées en forme de petite crète ; mais vu la manière dont la peau a été pressée pour la conservation de l'individu, on peut douter que cela soit réellement. Les deux échantillons étaient absolument les mêmes. Le docteur Latham paraît les considérer comme alliés de près, si même ils en sont distincts, à la Pie-Grièche silentieuse de Levaillant. Ois., pl. 74, fig. 1 et 2 ; mais après une comparaison faite avec attention de l'oiseau avec cette planche et la description, je le regarde comme une espèce distincte, et j'ai hazardé de lui donner un nom. Le bec est assez droit. Il est un peu courbé à l'extrémité, et il a une très-petite entaille.

N.° 2. Lanius Cubla.

Je n'hésite pas à considérer cet oiseau comme la *Pie-Grièche Hottniqua* du docteur Latham, et le *Cubla* de Levaillant, pag. 72, avec lequel

il s'accorde de tout point, excepté que le noir de la tête s'étend jusqu'au bec seulement en une pointe sur le front, tout ce qui se trouve entre les yeux et les narines étant blanc et comme froissé. Cette couleur s'étend aussi plus haut sur le dos, que ces auteurs paraissent ne la représenter, et quoique le tissu des plumes soit extrêmement soyeux et doux, le blanc dont elles sont n'est ni clair ni brillant; mais la même couleur sur la pointe des plumes qui couvrent les ailes, est fortement teinte d'un brun pâle. Je finis par dire que l'individu était un jeune mâle, non encore parvenu à son entière croissance.

N.o 3. Lanius Ferrugineus, *var.*

Je considère cet oiseau comme une autre variété de la Pie-Grièche à ventre de couleur ferrugineuse du docteur Latham; car ils s'accordent parfaitement pour la longueur, la grosseur et le caractère général du plumage. Toutefois dans le présent individu, la tête, la partie supérieure du dos et la queue sont noirs et non pas d'un brun noirâtre, comme dans l'autre oiseau. Les scapulaires et la partie inférieure du dos avec le croupion, paraissent noirs aussi, mais lorsque les plumes sont levées, on trouve à l'extrémité de chacune d'elles une grande tache blanche, avec une large frange d'un gris noirâtre. Ces plumes sont fort légères et d'un tissu fort lâche. Elles paraissent avoir une petite touffe flottante, qui est presque aussi longue que la plume

elle-même. La gorge et le dessous du bec sont blancs, et le reste des parties inférieures est couleur de crême. Les couvertures des ailes ont une longue tache blanche parallèle à l'extrémité. Les pennes sont noires. Les jambes sont fortes et d'un bleu de plomb. Les griffes sont de couleur foncée, et celle de derrière est crochue et forte. Le bec n'a pas tout à-fait, depuis l'ouverture jusqu'en haut, un pouce de longueur, et il est un peu comprimé. La queue est un peu arrondie.

N.° 4. Lanius Humeralis, *ou Pie Grièche à épaules blanches.* (White Shouldered Shrike.)

Le bec de cet oiseau a trois quarts de pouce, depuis le haut jnsqu'à l'ouverture, et pas tout-à-fait un demi-pouce jusqu'au front. La profondeur du bec, depuis le bord supérieur jusqu'au bord inférieur, est d'environ un quart de pouce. La couleur générale du plumage paraît être à-peu-près celle du N.o 3; mais le noir est par-tout plus mat et plus beau; il couvre la tête, le cou et la partie supérieure du dos. Le croupion et les couvertures supérieures de la queue sont d'un blanc grisâtre. Les ailes sont noires, excepté les scapulaires et la base des primaires, qui sont blanches et forment, lorsque les ailes sont serrées, de petites taches rondes. La queue a plus de quatre pouces et demi de longueur, et elle se termine en forme de coin. Les quatre plumes du milieu sont tout-à-fait noires. Les huit autres

sont noires à la base et teintes de blanc, qui augmente à chaque paire, ensorte que la plume extérieure de chaque côté est presque entièrement blanche. Toutes les parties inférieures sont de cette même couleur, un peu sale au ventre et à l'orifice inférieur. Il y a, sur le côté, tout à-fait au-dessus de la cuisse, une petite bosse de couleur de châtaigne brillante. Les jambes et les pattes sont noires. La base de la mandibule supérieure a cinq ou six gros poils noirs. Cet oiseau me paraît s'accorder fort avec la description de la Pie-Grièche à collier (*collared shrike*) du docteur Latham, p. 163; mais il n'a pas la plus légère apparence de collier, et il n'a pas plus de neuf pouces et demi de longueur, tandis que le docteur en donne douze à son *Collaris*.

N.o 5. Psittacus Taranta, *ou le Perroquet Abyssinien*.

Grosseur, à-peu-près celle du Perroquet à ailes noires. Longueur, environ six pouces et demi. Bec rouge de sang. Toutes les plumes du front, entre les yeux et la mandibule supérieure, d'un rouge brillant. Plusieurs de celles qui avoisinent la couronne de la tête, sont bordées de vert. Quelques-unes, qui sont très-petites, environnent les yeux et se terminent en arrière en une pointe, produisent le même effet que si l'œil était placé dans une peau nue, comme dans le genre de la Perdrix. Le reste de la tête, le cou et le corps, le bord

de l'aile, les petites couvertures, les scapulaires et les tertiaires sont verts, mais profondément teints de noir, couleur qui couvre aussi les secondaires, de façon à former une ligne droite à travers l'aile. Les primaires sont rembrunies et lisérées de vert. Les quatrième et cinquième de chaque côté, sont, par le haut, d'un brun clair, comme si la couleur s'était effacée. De la pointe de l'épaule, sort une très-longue plume noire, qui couvre tout le haut de l'aile et retombe sur la première plume, en formant une ligne qui aboutit à l'extrémité des grandes couvertures. Les couvertures supérieures de la queue sont d'un vert jaune brillant, et elles sont assez longues pour couvrir la queue, qui est un peu arrondie au bout. Les barbes externes de la plume extérieure de la queue sont d'un vert clair. Les barbes internes sont jaunes, couleur qui, par degrés, devient plus foncée sur toutes les plumes intermédiaires. Une barre noire les traverse toutes vers le bout, qui est liséré de vert. Cependant cette bordure diminue à mesure qu'elle approche des deux plumes du milieu. Celles-ci sont vertes et ont une bordure noire d'environ un demi-pouce de large. Les jambes et les pattes sont de couleur obscure. Comme il est probable que cet oiseau est une nouvelle espèce, qu'il est le seul de son genre qui ait été vue en Abyssinie, et qu'il habite aux environs du Taranta, je me suis hazardé à lui imposer les noms mis en tête de cet article.

N.o 6. Coracias Bengalensis Junior.

Longueur, environ onze pouces et un quart. Longueur du bec, qui est noirâtre, un pouce et demi. Couleur de la tête et dessus du cou, vert de mer, tirant sur le brun. Front et dessous du bec blanc sale et roussâtre, s'étendant comme un sourcil au-dessus de l'œil, où le blanc devient plus pur. La base du bec est garnie de plumes noirâtres qui, quoique effilées, sont assez courtes. Une touffe de longues plumes roussâtres est placée immédiatement au-dessous de la paupière et couvre l'oreille. Quelques parties du cou et de la poitrine sont violettes, et les plumes du premier ont un trait blanc. Le dessus du dos et les scapulaires sont tantôt châtain grisâtre, tantôt olivâtres, selon le point de vue. La partie inférieure du dos, le croupion et les couvertures supérieures de la queue sont d'un bleu tirant fort sur le vert. Les petites couvertures de l'aile sont d'un beau bleu foncé. Les plus grandes sont d'un bleu verdâtre, variant à la lumière d'une couleur à l'autre. Les bords externes de la première des primaires, sont d'un bleu foncé; mais ils deviennent verdâtres vers le haut. Les autres sont semblables, excepté que leurs teintes sont, vers les bords externes, d'un bleu plus clair et plus changeant, qui pâlit insensiblement de façon à être presque blanc vers les bords internes. Sous le bleu, les bords internes et les extré-

mités sont d'un brun sombre et verdâtre, avec un reflet couleur de cuivre. Le ventre, les flancs, les cuisses, les couvertures de la queue et des ailes sont d'un bleu verdâtre, ainsi que les bases des pennes ; mais dans le reste de leur longueur, la tige est noire des deux côtés aussi bien qu'aux extrémités, tandis que les barbes internes, dessous la tache légère, sont d'un beau bleu, l'ordre des couleurs ci-dessus étant ainsi renversé. La queue, les jambes et les pattes ressemblent exactement à la description du docteur Latham, dans ses *Gen. Syn. p.* 410, *vol. I*, excepté que la queue du présent oiseau paraît avoir été légèrement fourchue, au lieu d'être égale. C'était probablement un jeune oiseau, et il se rapproche fort du Rollier du Bengale du docteur Latham.

N.° 7. Coracias Afra, *variété*.

Le docteur Latham paraît avoir considéré cet oiseau comme une variété du *Coracias Afra*, son Rollier africain que je n'ai pas vu ; mais d'après ce qu'il dit, la différence doit être grande. Le bec est d'une couleur de corne brune, et a un peu plus d'un pouce et demi de longueur. Il est très fourchu et les bords de chaque mandibule sont rentrés. L'oiseau a environ douze pouces et demi de longueur. La partie inférieure du chignon, le dos et une partie des scapulaires, sont d'un brun rougeâtre avec une teinte olivâtre. Le dessous du bec, le front et le dessus de l'œil sont blancs comme au N.° 6. Il y a aussi une

petite tache blanche sur l'occiput. Les plumes, depuis le bec et sur la couronne de la tête, sont longues et pointues, et paraissent pouvoir se dresser comme pour former une crète. La partie antérieure de la tête a une légère teinte de la couleur du dos; mais la couleur dominante de la tête, du cou et de toutes les parties inférieures, est un beau lilas rouge, qui est uni sur la tête et la nuque, mais rayé de blanc sur les autres parties. Le croupion et les couvertures supérieures et inférieures de la queue tiennent plus du violet. Un lilas clair teint les cuisses et les sous-couvertures des ailes. Les petites couvertures de celles-ci sont d'un lilas brillant, couleur qui, dans les grandes, est un peu mêlée de brun, de façon à en ternir l'éclat. Le bord de l'aile et des grandes pennes est d'un bleu foncé qui, vers les bouts, devient verdâtre. Les bords et les extrémités des barbes internes, sont noirs. Les deux plumes du milieu ont une teinte verte. Le reste est bleu, tirant sur le noir, aux barbes internes. La queue est carrée. Les jambes sont fortes et pâles et les pattes brunes. Je ne suis pas décidé sur cet oiseau; mais il est évidemment et pour le moins allié de si près au *Coracias Afra* (si même ce n'en est pas une variété) que je n'ose l'en séparer, sur-tout n'ayant pas vu le dernier.

N.° 8. Bucco Saltii. *Barbu Abyssinien.*

Comme il est évident pour moi que cet oiseau est une espèce qui n'a pas encore été

décrite, j'ai hazardé de lui donner le nom qui est en tête de cet article. J'ai été charmé de trouver cette occasion de rendre hommage aux travaux de celui qui l'a découvert et de lui témoigner ma reconnaissance de la générosité avec laquelle il m'a communiqué sa collection d'oiseaux d'Abyssinie. L'espèce dont il s'agit ici me paraît s'approcher fort du *Bucco Dubius* du docteur Latham, duquel cependant il est parfaitement distinct. Le mâle a un peu plus de sept pouces de long, et la femelle un peu moins. Le bec est couleur de corne noirâtre et a neuf huitièmes de pouce depuis l'origine jusqu'au bout, et environ trois quarts de pouce d'épaisseur à la base. Il y a deux bosses au bord de la mandibule supérieure, et une sorte de dentelure àla mandibule inférieure, comme si c'était pour recevoir celle des bosses qui est le plus en avant; mais il n'y a aucune apparence quelconque de rainure sur le bec, comme dans le *Bucco Dubius*. La couleur générale du plumage du corps, dessus et dessous, est noire, ainsi que celle de la queue. Mais tout le devant de la tête, partie de la couronne, le dessus des yeux, les oreilles et toute la gorge jusqu'à la poitrine, sont couverts de plumes étroites, dures, piquantes et d'un rouge vif. Les ailes sont de couleur obscure. Les barbes externes des petites couvertures, sont bordées d'un blanc sale, et les pennes le sont d'un vert jaune, excepté vers le bout des primaires. Les sous-couvertures de l'aile et les bords internes des pennes

sont blancs vers la base. Les cuisses et les pattes sont de couleur sombre.

N.° 11. Oriolus Galbula, *variété.*

Un peu plus gros qu'un Merle. Longueur, un peu moins de neuf pouces. Bec d'un rouge brun et long d'un pouce et un quart. Plumage de la tête et du cou, tout le corps, les petites couvertures des ailes et la queue, à l'exception des quatre plumes du milieu, d'un beau jaune doré. Les barbes externes et le bout de toutes les plumes de l'aile ont une bordure plus ou moins large, de couleur jaune, couleur dont il y a une tache au milieu de l'aile. Les deux plumes du milieu de la queue sont noires avec les bouts jaunes. Le bout de celle qui est ensuite de chaque côté, a une bordure plus large, et les barbes internes et externes sont aussi liserées de jaune. La base de la tige des autres est noire. Les jambes sont de couleur obscure, peut être plombée. Les pattes sont presque noires. La différence principale qui se trouve entre cet oiseau et celui qui est décrit dans les *Gen. Syn., vol. I, p.* 449, paraît être que dans le premier chaque plume est marquée de jaune, tandis que, dans l'oiseau du docteur Latham, les marques ne se trouvent que çà et là. La queue est aussi très-différente, quoique le caractère général de l'oiseau et la disposition de son plumage, le fassent suffisamment reconnaître pour une variété du *Galbula*. Mais il appartient sans contredit plutôt au genre de la Grive qu'à celui de l'Oriole.

N.° 12. Picus Abyssinicus. *Pic Abyssinien.*

Longueur, six pouces. Un peu plus gros que le *Picus minor.* Le bec est couleur de corne noirâtre. Il a, depuis la pointe jusqu'à la base, qui touche presque à l'œil, un pouce de long; mais, jusqu'aux plumes du front, il n'a que cinq huitièmes de pouce. Le front et la face sont de couleur olive brunâtre, tirant un peu sur le blanc vers les parties latérales ou les joues et les yeux. La couronne de la tête et le derrière du cou jusqu'au dos, sont d'un rouge vif, bordé, de chaque côté du cou, par une raie blanche. Le croupion et les couvertures supérieures de la queue sont également rouges. Les petites couvertures des ailes et le dos sont couleur d'olive jaunâtre, et deviennent presque jaunes vers le croupion. Le reste de l'aile est olive brunâtre, ayant une barre sombre et étant tacheté de blanc sale le long des deux bords. Les taches, sur quelques-uns des bords externes, sont jaunâtres. La penne externe est de près d'un demi-pouce plus courte que la troisième ou la plus longue, et le bord externe est tout uni l'espace d'un pouce, à partir du bout; mais toutes les pennes ont constamment une tache de plus sur le bord interne que sur le bord externe de la plume. La queue a des raies olivâtres, blanches et sombres; mais en dessous le blanc devient jaunâtre; et les fûts, tant de la queue que des pennes, sont jaunes, les premiers étant plus foncés. Les deux plumes externes de chaque côté de

la queue, sont arrondies au bout. La troisième est à-peu-près de même ; mais la tige est un peu proéminente et aigue. Le reste est de la forme ordinaire, et les plumes du milieu ont environ un demi pouce de longueur de plus que les plus externes. Toutes les plumes de dessous sont d'un blanc sale, quelquefois un peu olivâtre, et elles ont des raies larges sur la tige. L'oiseau a des jambes grisâtres et des griffes noires.

No. 15. ALCEDO CHELICUTI. *Martin-Pêcheur de Chelicut.*

Longueur, six pouces et demi. Bec, depuis la pointe jusqu'à l'origine, qui est exactement sous les yeux, un pouce trois huitièmes. La mandibule supérieure est couleur de corne rougeâtre. La mandibule inférieure est rougeâtre à la base et la pointe est rembrunie. Une ligne étroite et blanchâtre s'étend depuis les yeux jusqu'aux narines. Les plumes placées au-dessus de cette ligne, sont longues et ont des barbes d'un tissu assez lâche de couleur brune, avec une bordure plus claire, sur-tout vers le front et au-dessous des yeux. Un collier de plumes noires, plus large sur la nuque qu'ailleurs, part de derrière l'œil, de chaque côté, et environne entièremrnt la tête. Le derrière du cou est d'un blanc jaunâtre et sale. La partie supérieure du dos, les scapulaires et la partie principale des ailes, sont d'un brun foncé, qui devient presque noir sur les ailes et dessous le collier. Il y a sur les

petites couvertures une barre blanche et oblique, et la base des pennes est de même couleur, formant une très-petite tache quand l'aile est déployée. Les plumes du milieu de l'aile ont à leurs barbes externes une large bordure d'un bleu changeant en vert, et leurs barbes internes ainsi que leurs pointes, sont de couleur foncée. Quelques unes des tertiaires ont à l'extrémité une bordure pâle et presque blanchâtre. Les primaires sont blanches à la base, comme il est dit ci-dessus, puis presque noires avec une petite partie de la bordure externe, d'un bleu verdâtre, et de là jusqu'au bout, d'un brun foncé, la première penne ayant une bordure blanche très-étroite le long de la barbe externe. La partie inférieure du rang de plumes de derrière et les couvertures supérieures de la queue sont de couleur obscure, avec les bouts d'un bleu pâle et lustré, couleur qui seule est visible, à moins qu'on ne dérange le plumage. La queue est d'un beau bleu qui se change en vert selon la lumière. La couleur générale des parties inférieures est bleuâtre. Elle est pure sous le bec et à la gorge, aussi bien que sous les couvertures inférieures de l'aile et à la base de toutes les pennes, excepté les deux premières secondaires qui, ainsi qu'une tache ronde sous l'aile bâtarde, sont d'un noir très mat. Dessous la partie blanche les pennes sont extrêmement sombres. La tige des plumes de la poitrine et des côtés a, tout le long, un trait obscur. Le ventre et les sous-couvertures de la queue sont d'un blanc jau-

nâtre, et les dernières ont une teinte du bleu qui couvre le croupion. La queue est noirâtre en-dessous. Les ongles sont bruns.

N.o 18. MEROPS FURCATUS. *Guépier à queue fourchue.*

Longueur, neuf pouces. Bec noir, d'un pouce et demi de longueur depuis le bout jusqu'à l'origine, ou plutôt un pouce et plus jusqu'aux narines. Couleur générale du plumage, jaune verdâtre et brillant, qui, selon certains reflets, paraît de couleur d'or, et selon d'autres, de couleur de châtaigne. Une bande noire dans laquelle les yeux sont placés, s'étend depuis les narines jusque derrière la tête. Le dessous du bec et la gorge sont d'un jaune vif, bordé tout autour par une ligne de vert bleuâtre. Sous la gorge est une barre droite, d'un bleu d'outremer brillant. La poitrine est de même couleur que le dos, et le reste des parties inférieures, ainsi que les couvertures de la queue, sont d'un vert bleuâtre. La queue est fourchue, les plumes externes étant d'un pouce plus longues que celles du milieu, et ayant près de trois pouces de longueur. Le dessus de la queue est bleu ou verdâtre selon le jour. Les tiges des plumes sont de couleur de châtaigne foncée. Les plumes du milieu sont d'une seule couleur. Les externes sont de la même teinte, et l'extrémité, ainsi que les bords des barbes internes sont obscurs. Une sorte de barre peu

apparente traverse l'extrémité des autres plumes; mais à la cinquième paire, elle est à peine visible, excepté sur les barbes internes. Toutes, excepté celles du milieu et la paire de plumes externes, sont bordées de blanc qui se rembrunit sur les barbes internes. L'espace qui est sous la queue est obscur, la barre et les bouts des plumes externes étant plus sombres et les extrémités des autres blanchâtres. L'aile est presque de la même couleur que le corps, mais inclinant un peu vers le châtain, sur les pennes. Les bords extérieurs des primaires ont une teinte bleue; mais les bouts en sont obscurs et les bords internes de couleur de châtaigne. Aux secondaires et aux tertiaires, cette couleur empiète sur les barbes externes et est bordée de vert; elle est foncée ; mais elle pâlit à l'extrémité. L'espace qui est sous le haut de l'aile est vert; le reste des plumes est de couleur de châtaigne, avec les extrémités sombres. La première penne a tout au plus un pouce et demi de longueur, et la troisième, qui est la plus longue, en a trois pouces. Les scapulaires et les plumes les plus voisines du dos ont une teinte bleue. Les jambes sont faibles et de coulenr rembrunie, et elles paraissent avoir une teinte rougeâtre.

N.° 26. CERTHIA TACAZZE. *Le Brillant Grimpereau.*

Des mots ne peuvent rendre l'effet brillant des couleurs de cet oiseau. Toute la tête, le

cou, la poitrine, la partie supérieure du ventre, le dos et le croupion, les couvertures supérieures et le pli des ailes, offrent un lustre métallique qui ne peut être surpassé dans aucune espèce de cette brillante famille. La tête, le cou et la poitrine, sont principalement de couleur d'or vert, mêlé d'un riche pourpre cuivré et brillant, qui orne les autres parties. Les ailes sont de couleur obscure et bordées du côté externe, d'un bleu foncé. La couleur des pennes est unie et sombre. La partie inférieure du ventre, les jambes et les pieds sont noirs. La queue serait ronde, sans les deux plumes du milieu, qui surpassent les autres en longueur de près de deux pouces. Elle est d'un bleu très-foncé, et la moitié, du côté du bout de chacune des plumes qui la composent, est d'un bleu d'acier brillant. Le dessous est sombre. Les sous couvertures de la queue sont de même couleur que celle-ci. L'oiseau a huit pouces trois quarts de long. Le bec a un pouce de longueur. Il est noir et fort recourbé.

N.° 29. Tanagra Erythroryncha. *Tangara à bec rouge.*

Cet oiseau ressemble fort, par la grosseur, les habitudes, la disposition des pieds et la couleur générale du plumage, au Guépier d'Afrique; mais il en diffère évidemment par le bec, qui a trois quarts de pouce de longueur, n'est ni droit, ni carré, et est de couleur rouge orangée et brillante. La mandibule supérieure est convexe, un peu in-

clinée à la pointe, sans bosse ; mais les bords sont un peu protubérans à la base, au-dessous des narines. La mandibule inférieure est plate de chaque côté. La couleur générale du plumage aux parties supérieures, à la gorge et au cou, est d'un brun olivâtre devenant plus foncé à l'extrémité des pennes, excepté à quelques-unes des primaires, dont les bouts sont d'un brun plus clair et les parties inférieures d'un jaune brun. La queue paraît ronde. Les plumes en sont un peu pointues ; mais il n'y a point de roux sur les bords internes. Les jambes et les ongles sont bruns. Le croupion est de même couleur que les parties supérieures, et la queue est un peu plus foncée. Les plumes du front viennent en avant sur le bec, et ombragent à demi les narines, qui sont couvertes d'une membrane jaunâtre et dont l'ouverture est très-petite et fort proche des plumes. J'ai hazardé de donner à cet oiseau le nom qui est en tête de cet article, nom auquel j'ai d'autant plus de confiance que je suis l'exemple de notre habile ornithologiste, le docteur Latham. Si le *Buphaga* ne se trouve pas en Abyssinie, ce doit être un nouvel oiseau, et quoiqu'il n'offre pas précisément les caractères du Tangara, il peut du moins rester attaché à ce genre jusqu'à ce que notre incertitude ait cessé (1).

(1) J'ai vu un grand nombre de ces oiseaux, et ils avaient tous le bec rouge. H. S.

N°. 57. Sylvia Pammelaina.

Cet oiseau a plus de sept pouces de long, sur lesquels la queue en prend trois et un quart. Le bec est noirâtre et a un demi-pouce de longueur. La mandibule supérieure est un peu inclinée vers la pointe, et elle a vers le haut, une petite bosse avec quelques plumes effilées à la base; mais le bec n'est pas suffisamment applati pour rapporter cet oiseau au genre du *Muscicapa*. En conséquence, je me suis hazardé, conformément à l'opinion exprimée par le docteur Latham, à le ranger parmi les *Warblers*, quoique je ne sois pas convaincu que ce soit vraiment sa place. Toute la partie supérieure du corps de l'oiseau est d'un noir bleuâtre, les pennes et la queue tirant plus vers le noir. Le plumage de la poitrine a fort peu de chose de la teinte bleuâtre; et les pennes et la queue sont, en dessous, d'une couleur terne. La première des primaires est de deux pouces plus courte que la quatrième et la cinquième, qui sont les plus longues. Les jambes et les ongles sont d'un noir brunâtre.

N.° 45. Loxia Leucotis. *Gros Bec à oreilles blanches.*

Cet oiseau a environ quatre pouces et demi de longueur. Le bec est couleur de corne blanchâtre. La tête, le cou, la gorge, la poitrine, le ventre, les flancs avec les couvertures de

dessous et les petites couvertures de dessus les ailes, sont tout noirs. Il y a une assez grande tache blanche au-dessus de chaque oreille. Un collier blanc et étroit se trouve à l'endroit où le cou se joint au dos. Il y a aussi une raie droite d'un blanc sale, de chaque côté de la poitrine, tout juste en avant du pli de l'aile. Les cuisses et la partie inférieure du ventre sont également blanches Les couvertures de la queue sont, en dessous, d'un noir mat. Le dot est châtain, ainsi que les scapulaires et les grandes couvertures des ailes, dont les autres plumes sont de couleur sombre, et quelques-unes des pennes ont, du côté externe, une bordure de couleur de châtaigne. Les plumes du croupion sont d'un brun sombre, et ont une bordure grise. La queue est d'un brun noirâtre. Les plumes externes en sont plus claires; et les tiges et les barbes externes sont d'un blanc sale. Les jambes et les pieds sont d'un rouge brun et les griffes sombres. Celle de derrière est peu courbée. Le docteur Latham paraît avoir soupçonné d'abord que cet oiseau pourrait être une nouvelle variété dn gros bec de Malacca, près duquel, sans doute, il doit être placé; mais ensuite il suggère l'idée que c'est une nouvelle espèce, opinion que je partage entièrement.

N.o 56. Alauda Desertorum. *L'Alouette des déserts.*

Longueur, environ huit pouces. Le bec, un pouce de long et couleur de corne pâle.

Il est un peu recourbé à l'extrémité, mais pas tant que celui de l'Alouette Africaine. La couleur générale du plumage est un brun de sable grisâtre, de sorte qu'il est très-difficile de distinguer cet oiseau du sol, dans le désert. Les plumes des parties voisines des yeux, et celles du dessous du bec et de la gorge sont blanchâtres. Il en est de même de celles du ventre et des cuisses, des couvertures de dessous l'aile, de la base des premières pennes et du bout des secondaires. Il y a une teinte de crême sur le ventre. La partie supérieure de la poitrine est traversée par une sorte de barre beaucoup plus claire que le dos. Les scapulaires et les couvertures supérieures des ailes sont d'un brun clair, bordé de blanc sale. Les deux premières pennes externes sont obscures, et la troisième, à près d'un pouce de la base, est bordée de blanc sur la barbe externe, et a une grande tache blanche sur la barbe interne. Les autres plumes ont les deux barbes blanches dès la base, et la dernière a une large bordure d'un brun pâle à l'extrémité, principalement sur la barbe interne. Les deux premières pennes sont beaucoup moins sombres que les autres. Les secondaires sont obscures et blanches à la base, bordées extérieurement et profondément sur les barbes, de façon à former deux barres à travers cette partie de l'aile quand elle est déployée, et à paraître comme deux petites taches quand elle est pliée. Les deux plumes du milieu de la queue sont d'un brun très-clair, et ont une large bordure de la même couleur de sable

que le dos. Les autres sont d'une teinte sombre. La barbe externe de la plume la plus externe est presque blanche. Les jambes et les pieds sont d'un blanc jaune très-clair. Les pieds principalement ont un air calciné. Les griffes sont couleur de corne pâle, et le talon est assez court, est fort et légèrement courbé, et a le bout blanchâtre.

Je regrette fort que des occupations plus sérieuses aient empêché sa seigneurie de compléter cette liste ; mais comme elle a bien voulu me donner le dessin du N.° 55, que je crois appartenir à un nouveau genre, j'en placerai ici une copie, sous le nom d'*Erodia Amphilensis* (Voy. pl. XXXI). La première fois que nous vîmes cet oiseau, mes compagnons de voyage et moi, nous le jugeâmes très-peu commun ; car nous ne nous souvenions pas d'avoir jamais rencontré son semblable. Je terminerai ici mes remarques sur les oiseaux d'Abyssinie.

Le seul insecte que j'aie jugé digne de remarque est la Sauterelle Abyssinienne. Un célèbre voyageur étranger a, m'a-t-on dit, exprimé récemment des doutes sur les facultés de commettre de grands dégâts, qui sont attribuées à cet animal. Je puis assurer positivement, tant d'après le témoignage de mes

propres yeux que d'après le rapport de plusieurs personnes avec qui j'ai conversé sur ce sujet, que l'insecte représenté sur la planche ci-jointe (Voy. pl. XXXII) est la seule espèce qui commette ces affreux ravages. Je puis même ajouter que, tandis que j'étais à Bombay, on envoya du pays haut, à M. Duncan, pour qu'il les examinât, quantité d'insectes de cette même espèce, qui avaient dévasté de grands espaces de terre dans l'intérieur du pays.

La tête et les épaules de la Sauterelle Abyssinienne sont défendues par une épaisse coquille ou case. Celle de la tête est de couleur de gris de plomb, entremêlée de rouge, lorsque l'animal est vivant, la plaque de l'épaule étant d'un rouge brun tacheté de blanc, uni en avant et raboteux sur la partie antérieure. L'œil est d'un jaune brillant, avec trois barres noires qui le traversent. Les antennes sont noires. Les ailes sont d'un brun jaunâtre; le bas a une belle teinte de pourpre, et le tout est semé de taches noires peu apparentes. Les jambes sont, en-dehors, couleur de gris de plomb; et la partie supérieure tire vers le noir. Les pièces qui les composent sont noires, mais d'un pourpre brillant en dedans de la seconde jointure, et les piquans de couleur d'écarlate avec un bout noir. Les extrémités sont composées de coquilles triangulaires formant deux griffes acérées et ayant au milieu un nœud rond et poli. Le corps est renfermé dans sept anneaux, qui s'emboîtent l'un dans l'autre,

et le ventre est couvert par un même nombre de segmens d'une substance plus molle. La bouche a quatre antennules, dont les deux plus en avant ont cinq jointures; les deux derniers n'en ont que trois. Une nuée de ces insectes couvrait une des îles Amphila, tandis que nous étions dans le Port Anglais.

LISTE

De PLANTES *nouvelles et rares, recueillies en Abyssinie, dans les années* 1805 *et* 1810, *et disposées selon le systême de* LINNÉE.

LES plantes près desquelles il y *Br. Mss.* forment de nouveaux genres qui sont décrits dans les manuscrits de M. Brown, à la bienveillance de qui je dois la liste suivante, qu'il a composée d'après une collection d'échantillons secs, que j'ai rapportée en Angleterre, et qui à présent est en la possession de sir Joseph Banks, M. Brown considère comme de nouvelles espèces les plantes près des noms desquelles il n'y a pas d'indication. Quant au petit nombre de celles dont il a déjà été question, on a placé auprès, des renvois indiquant les ouvrages qui en ont traité, et qui sont les *Species Plantarum* de Willdenow, la *Flora OEgyptiaco-Arabicâ* de Forskal, les *Symbolæ Botanicœ* de Valh, et l'*Appendix aux Voyages de M. Bruce.*

DIANDRIA.

Jaminum abyssinicum.
Hypoestis Forskalii. (*Justicia Forskalii* Willd. sp. pl.)

Justicia cynanchifolia.
Justicia bivalvis. Willd. sp. pl.
Meissarrhena tomentosa. Br. mss.
Salvia abyssinica.
Stachytarpheta cinerea.

TRIANDRIA.

Geisorrhiza abyssinica.
Commelina hirsuta.
—— *acuminata.*
Cyperus involutus.
—— *laxus.*
—— *scirpoides.*
—— *melanocephalus.*
—— *densus.*
Cenchrus tripsacoides.
Pennisetum villosum.
Aristida ramosa.
Eleusine ? stolonifer.
Panicum ovale.

TETRANDRIA.

Pavetta congesta.
—— *reflexa.*
Canthium lucidum.
Cuddlea acuminata. (*Umfar.* Bruce.)
—— *foliata.*
Nuxia congesta.
—— *dentata.*
Dobera glabra. (*Tomex glabra.* Forsk.)
Fusanus alternifolia.

Pentandria.

Heliotropium gracile.
—— *cinereum.*
—— *ellipticum.*
—— ? *dubium.*
Lithospermum ? ambiguum.
Anchusa affinis.
Ehretia obovata.
—— *abyssinica.*
Cordia ovalis.
—— *abyssinica.* (*Wanzey* Bruce.)
Plumbago eglandulosa.
Convolvulus cirrhosus.
—— *congestus.*
—— *pilosus.*
Neurocarpæa lanceolata. Br. mss.
(*Mannettia lanceolata.* Vahl.)
Solanum cinereum.
—— *uncinatum.*
Erythræa compar.
Stroemia longifolia.
—— *farinosa.* Willd sp. pl.
—— *rotundifolia.* Willd. sp. pl.
Rhamnus inebrians, (appelée dans le Tigré
Sadou.
Celastrus serrulatus.
—— *glaucus.*
Impatiens tenella.
Paronychia sedifolia.
Saltia abyssinica. Br. mss.
Carissa abyssinica.

—— *edulis*. Willd. sp. pl.
Kannahia laniflora. (*Asclepias laniflora*. Willd. sp. pl.
Pentatropis cynanchoides. Br. mss.
Petalostemma chenopodii. Br. mss.
Breweria evolvuloides.
Taxanthemum attenuatum.
Crassula puberula.

HEXANDRIA.

Loranthus lætus.
—— *congestus*.
—— *calycinus*.

OCTANDRIA.

Combretum ovale.
—— *molle*.
Amyris gileadensis. Willd, sp. pl.
—— *Kataf*. Willd. sp. pl.
Poligonum sinuatum.

DECANDRIA.

Cassia pubescens.
Pterolobium lacerans. Br. mss.
(*Kantuffa*. Bruce.)
Fagonia armata.
Terminalia cycloptera.
Dianthus abyssinicus.

DODECANDRIA.

Calanchoe pubescens.
Sterculia abyssinica.
Reseda pedunculata.

ICOSANDRIA.

Rosa abyssinica.
Rubus compar.

POLYANDRIA.

Corchorus gracilis.

DIDYNAMIA.

Nepeta azurea.
Satureja ovata.
—— *punctata.*
Ocymum cinereum.
—— *monadelphum.*
Leucas quinquedentata.
—— *affinis.*
Molucella integrifolia.
—— *scariosa.*
—— *repanda.*
Linaria gracilis.
—— *hastata.*
—— *propinqua.*
Buchnera orobanchoides.
Dunalia acaulis. Br. mss.
Bignonia discolor.
Sesamum pterospermum.
Barleria brevispina.
—— *macracantha.*
—— *eranthemoides.*
—— *grandiflora.*
—— *mollis.*
Barleria parviflora.

Acanthus tetragonus.
Thunbergia angulata.
Lantana polycephala.
Clerodendrum myricoides.

TETRADYNAMIA.

Mathiola elliptica.
Cleome Siliquaria (*Siliquaria glandulosa* Fork. ægypt. 78).
—— *Roridula* (Roridula. Forsk. ægypt. 35.)
—— *Parviflora.*
—— *paradoxa.*

MONADELPHIA.

Pelargodium abyssinicum.
Geranium compar.
Sida acuminata.
—— *gracilis.*
—— *pannosa.*
Hibiscus parvifolius.
—— *erianthus.*
Urena mollis.
—— *glabra.*

DIADELPHIA.

Poligala linearis.
—— *abyssinica.*
Erythrina tomentosa.
Crotolaria Saltiana.
—— *propinqua.*
—— *farcta.*
Onobrichis simplicifolia.

Indigofera albicans.
—— *diffusa.*

SYNGENESIA.

Bracheilema paniculatum Br. mss.
Teichostemma fruticosum Br. mss.
Cacalia abyssinica.
Pulicaria involucrata.
—— *viscida.*
—— *aromatica.*

MONOECIA.

Euphorbia propinqua.
Dalechampia tripartita.
Croton acuminatum.

DIOECIA.

Cyssampelos nympheæfolia.

POLIGAMIA.

Acacia lœta.
—— *fasciculata.*

CRYPTOGAMIA.

Cheilanthes leptopnyla.

N°. III.

On trouve, sous ce numéro, ce qu'Ebn-al-Ouardy et Marc-Paul ont dit de l'Abyssinie et des pays voisins, (*Voy.* pag. 271 du présent volume) quelques observations sur Massouah, quelques détails sur le commerce de Zeyla et de Moka, et le journal de Mer des 6 et 7 juillet, d'après lequel j'ai entrepris de fixer la position de l'île d'Abd-el-Curia et de l'extrémité nord-ouest de l'île de Socotra.

Extrait d'un Traité de Géographie, composé en Arabe par Ebn-al-Ouardy (1).

« *Habesh.* Pays situé vis-à-vis de l'Hedjaz
» qui en est séparé par la Mer. Il est fort
» long et s'étend depuis l'orient jusqu'au sud

(1) Ce traité a pour titre : *Perle de Merveilles, Mélanges de Géographie et d'Histoire Naturelle, par Zein Eddin Omar, fils d'Aboul Madhaffer, surnommée Ebn Al-Ouardy.* M. de Guignes en a donné une sorte d'analyse qui commence au tom. II, pag. 19, des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.* Voici ce qu'elle offre au sujet de l'Abyssinie et des pays voisins (pag. 39 et 40.)

« *Habaschah,* l'Abyssinie, grand pays situé vis-à-vis
» de l'Hedgiaz, dont il est séparé par la Mer ; il s'étend
» depuis l'orient de la Nubie jusqu'à son midi. Les Abys-
» sins qui sont chrétiens se sont emparés de l'Yémen avant

» de la Nubie. La plupart des habitans (*habshi*)
» sont chrétiens. C'est ce peuple qui a conquis
» l'Yémen au temps de Chosroès, avant l'éta-
» blissement de l'islamisme. Les femmes des
» Abyssiniens sont belles et bienfaites. Une
» de leurs villes principales est Kaber (An-
» Kober, la capitale actuelle de la province
» d'Efat), où le roi fait sa résidence, et où
» il y a beaucoup de bananiers. Les Abyssi-
» niens ne mangent pas les coqs. » (Cette dernière remarque est si loin d'être exacte, que les Abyssiniens ne les mangent pas lorsqu'ils ont été chaponnés, ce qui est l'effet d'un singulière superstition qu'ils ne peuvent expliquer.)

» Mahomet. On estime beaucoup les eunuques de ce pays
» et les femmes esclaves sont très-belles.

» *Kaabar* est une grande ville ou demeure le Nadgiaschi
» (Empereur d'Ethiopie). On trouve beaucoup d'arbres
» appelés *mouza* (banannier), mais les habitans ne man-
» gent point son fruit; ils s'abstiennent aussi de poules.

» *Zaila* ou *Zala*, pays au midi de l'Ethiopie. Ses habi-
» tans sont nombreux et suivent la religion musulmane.

» *Badgia*, pays situé entre l'Ethiopie et la Nubie; ses
» habitans livrés à l'idolâtrie, sont braves et honnêtes
» envers les marchands, ils ont beaucoup d'or qu'ils
» tirent des sables en les lavant. Plusieurs Arabes vivent
» avec eux.

» *Aidad* est une ville environnée de déserts, où les
» marchands se rendent par terre et par mer (la Mer
» Rouge). Il y a un officier de la part du roi de Badgia,
» et un de la part du sultan d'Egypte.

» Les *Baliours* sont des peuples qui habitent sur le bord
» de la mer, vis-à-vis l'Hedgiaz, entre la mer et le pays
» de Badgia. Ils sont braves et incommodent beaucoup
» leurs voisins; ils sont chrétiens de la secte des Jaco-
« bites. « (*Note du traducteur.*)

» Bojja ou Bujja (1). Ce sont les marchands » de l'habesh, du côté du nord, leur pays » étant situé entre cette dernière contrée et la » Nubie. Ils sont noirs, vont tout nus et » adorent des idoles. Leur pays est divisé en » un grand nombre de petits districts. Ils sont » sociables et bons et traitent bien les mar- » chands. Il y a une mine d'or dans leur pays. » Ils n'ont point de villes et ne sément point » de blé, la terre étant absolument en friche. » Les marchands (probablement de l'Egypte) » traversent leur pays jusqu'à la vallée (ou » torrent) d'Ollaki (la moderne Salaka) vallée » qui a une population nombreuse composée » d'hommes de différentes nations » L'auteur décrit ici la manière de ramasser le sable dans lequel l'or se trouve, puis il dit : « Ils le lavent » aux puits et le purifient jusqu'à ce que l'or » en soit séparé. Alors ils le mêlent avec du » vif argent et le fondent dans un *abbeouatah* » (un creuset). Ce travail fournit principa- » lement à leur subsistance. Plusieurs Arabes » de la tribu de Rabbia Eb'n Nuzzar se sont » mêlés avec ce peuple par des mariages. » Ebn-al-Ouardy décrivant ailleurs la terre d'Aidhab, remarque « qu'un gouverneur nom- » mé par les Bojja, y préside, qu'il y en a un » autre nommé par le sultan d'Egypte, et que » ces officiers partagent le revenu entre eux. » Le gouverneur Egyptien doit fournir des » vivres (probablement pour les ouvriers em-

(1) Ce sont, sans doute, les tribus mentionnées dans l'inscription d'Axum.

» ployés aux mines) et le gouverneur nommé
» par les Bojja, doit mettre le pays à l'abri des
» invasions des Habshi. » Cette notice sur les
Bojja tend à expliquer, d'une manière très-satisfaisante, l'inscription d'Axum.

Extrait des Voyages de Marc Paul ou Polo (dans Ramusio, *lib. III, p.* 58, *c.* 38.)

« Abesch est une vaste province, appelée
» Inde moyenne ou seconde. Le principal sou-
» verain du pays est chrétien. Il y a six rois
» soumis à son autorité, et dont trois sont
» aussi chrétiens, et les trois autres musul-
» mans. — Le principal souverain réside au
» centre du pays. Les états des rois Sarrazins
» sont situés près de la province d'Adem (ou
» plus correctement Adel). – Les Abyssiniens
» font un peuple très-belliqueux. Ils sont cons-
» tamment en guerre contre le soudan d'Adem
» et le peuple de Nubie, et contre plusieurs
» autres nations voisines. Le continuel exercice
» qu'ils font du métier des armes, les fait con-
» sidérer comme les meilleurs soldats de l'Inde.

» Vers l'année 1288, le souverain des Abys-
» siniens se proposa, m'a-t-on dit, de visiter
» en personne le tombeau de Jésus-Christ,
» à Jérusalem, où, par un pareil motif de
» dévotion, se rendent chaque année, une
» foule de ses sujets; mais tous ses barons
» (chefs) l'en dissuadèrent, à cause des dan-
» gers qu'il aurait à courir en passant par un

» si grand nombre de places soumises aux » Sarrazins. En conséquence, il chargea un » évêque renommé par la sainteté de sa vie, » d'aller à Jérusalem, à sa place, et d'y porter » ses offrandes. L'évêque, à son retour, fut » arrêté à Adem, dont le Soudan le fit paraître » en sa présence, et tenta, par des menaces, » de lui faire embrasser la religion musul- » mane. N'ayant pu y parvenir, il le fit cir- » concire, comme pour braver le roi d'Abys- » sinie. Ce prince, à qui l'évêque, à son arrivée, » raconta l'outrage qu'on lui avait fait, mit » toutes ses troupes sur pied, et marcha à » leur tête dans le dessein d'écraser le Soudan » d'Adem, qui appela à son secours les autres » Chefs sarrazins (probablement du pays » d'Hurrur). Ceux-ci vinrent avec de nom- » breuses armées ; mais elles furent toutes » mises en déroute par le Souverain d'Ha- » besch, qui s'empara de la ville d'Adem » (peut-être de Zeyla) et la dévasta pour venger » l'outrage fait à son envoyé. (Consultez les » *Voyages de M. Bruce*, tom. III, pag. 9 de » la traduction française).

» Les Abyssiniens se nourrissent de fro- » ment, de riz, de viande et de lait. Ils font de » l'huile de sésame, et ils ont toute sorte de » vivres en abondance. Il y a dans leur pays » des éléphans, des lions et des giraffes. On » y trouve aussi quantité de chèvres et de » volailles de différentes espèces, ainsi que » beaucoup d'autres animaux, parmi lesquels » on peut mentionner des singes qui ressem-

» blent à des hommes (1). Les provinces inté-
» rieures sont riches en or que des marchands
» s'empressent d'aller chercher; car ils retirent
» un grand profit de ce commerce (2). Je vais
» à présent parler d'Adem. « Ici l'auteur décrit le pays; mais, d'après son texte, il est certain que par Adem, il a jusque là entendu Adel, méprise qui probablement doit être imputée à l'inattention d'un copiste.

Ce passage, qui a été écrit vers l'année 1290, me paraît fort précieux, en ce qu'il se rapporte à un temps pour lequel on manque de renseignemens sur l'Abyssinie, donnés par tout autre Européen, et en ce qu'il s'accorde avec les narrations tirées des Chroniques de ce pays. Cependant il est à regretter, pour l'éclaircissement de la chronologie, que l'auteur ait omis le nom du prince qui régnait alors.

(1) Ramusio dit, dans sa nomenclature : *Simie*, *Gatti Mamoni ;* et on lit dans la traduction des Voyages de Marc Paul (Bergeron, tome II, page 157), « enfin,
» l'on y trouve (en Abyssinie) des chats de plusieurs
» espèces, dont quelques-uns ont la face ressemblante à
» celle de l'homme. » Il s'agit probablement du Léopard
» dont il a été question à la page 333 du présent Appendice. P. F. H.

(2) C'est une chose curieuse de remarquer combien (dans l'original) le style est formé sur celui des Arabes.

Nouvelles remarques sur MASSOUAH, *faites au mois de février* 1810, *et extraites en partie du journal du capitaine* WEATHERHEAD.

La ville de Massouah est située sur une île du même nom, qui a environ trois quarts de mille de longueur et un quart de largeur. Elle se trouve par les 15° 36′ 15″ de latitude septentrionale et les 39° 23′ 30″ de longitude orientale. Le port de cette ville est d'un accès facile ; l'eau en est profonde, quoique le chenal en soit étroit ; et il pourrait contenir cinquante voiles en sureté, si elles amarraient avec deux ancres, l'une à l'est-nord-est et l'autre à l'ouest-sud-ouest. En général le vent y vient de terre, toutes les nuits, avec de jolies brises. Il tourne à l'est et fraîchit sur les dix heures du matin ; et le peu d'espace de l'entrée est cause que la vague n'est pas grosse dans ce port. L'île n'est pas fortifiée. Elle n'a pour toute défense que deux pièces de canon posées à terre, sans affût, et qu'une pièce de campagne, qui est montée mais qu'il n'est pas sûr de tirer. La garnison se compose de quinze soldats ayant des fusils à mèche, et de quelques hommes armés de lances. Les édifices consistent en quatre mosquées d'une architecture fort simple, et en quelques maisons de pierre, dont la plupart sont en ruine, le plus grand nombre des habitans logeant

dans des huttes construites avec des roseaux et couvertes de chaume, et à chacune desquelles tient un petit jardin. La ville est approvisionnée régulièrement de lait, de bœufs et de chèvres, amenés du continent dans une sorte de bac, qui passe et repasse tout le jour. Il n'y a pas de puits dans toute l'île; mais on y trouve de grandes citernes qui reçoivent l'eau de pluie, dont on tient la plus grande partie en réserve pour les daous du Shériff. Les habitans tirent de l'eau d'Arkiko. On en fournit aux vaisseaux vingt outres pour une piastre, et chaque outre contient environ cinq gallons. Le commerce de Massouah consiste principalement en coton de Mascate et de Bombay, qui se vend avantageusement aux habitans de l'intérieur du pays. Ceux-ci le tissent en le mêlant avec le leur qui est d'une qualité upérieure. Quelques grosses toiles des l'Inde et de gros draps larges, font aussi des articles d'importation. Les exportations consistent en or, en ivoire, en esclaves et en blé d'Abyssinie. Le peuple parle une langue composée de mots arabes et de mots abyssiniens, ce qui fait qu'un Arabe a beaucoup de peine à la comprendre. La population de la ville est d'environ deux mille ames. Les habitans construisent des daous et de petites barques. Des vaisseaux viennent souvent se réparer sur l'île, qui, en quelques endroits, a une petite grève de sable.

RENSEIGNEMENS

Sur le Commerce de Zeyla et sur les droits qu'on y paye (1), *donnés à M. Stuart par le Ras Kateb de cette ville, au mois de mars* 1810.

Exportations.

Six mille pots de Ghy. Droit, une demi-mesure par pot.

80 bahars de café. }
30 bahars d'ivoire. } Envoyés par le sultan d'Hurrur, dont les marchandises ne payent pas de droit.

5 bahars de Myrrhe. Point de droit d'entrée. 4 piastres par bahar pour droit d'embarquement.

3 bahars de plumes d'autruche. Point de droit.

5160 mesures de djoary. 10 pour 100 de droit d'entrée. 20 pour 100 de droit d'embarquement.

4000 mesures de froment. Même droit que sur le djoary.

Peaux de bœuf tannées. 1 corge au vaisseau, mais pas de droit d'entrée.

900 esclaves, mâles et femelles. Droit, une

(1) Les calculs ont été établis d'après un relevé de trois ans.

piastre par tête, soit qu'on les vende dans la ville, soit qu'on les embarque.

Le ghy est apporté par les Somauli.

Le café vient d'Hurrur et de Gerri.

L'ivoire vient du pays des Somauli-Esa, des Galla, d'Hurrur et de Barkola.

La gomme arabique et la myrrhe sont apportés par les Somauli-Goudabisa. Les plumes d'autruche le sont par les mêmes, ainsi que par les Somauli-Esa; le djoary et le froment, par les Somauli-Goudabisa et Esa, de Baskola et de Gerri, etc.; mais les Somauli-Heberaoul n'en apportent jamais. Les peaux viennent du pays d'Hurrur, etc.

Les esclaves viennent de diverses contrées, telles que Berbera, Hurrur, Tajoura, etc.

Importations.

60 busta ou balles de tabac de Mascate. Deux piastres de droit par Frasel.

Grosses toiles du pays de Cutch, 5 piastres de droit par balle.

Observations *diverses sur le commerce de* Moka, *dans les mois de mai et de juin* 1810.

Le temps le plus favorable pour embarquer du café à Moka est au commencement de mars et à la fin d'août, parce qu'alors il est sec et qu'il perd peu de son poids. Les piastres d'Espagne valaient un et demi pour cent de plus que les piastres d'Allemagne, ce qui était dû

à la quantité d'espèces envoyées dans l'Inde. En d'autres temps les piastres d'Allemagne ont plus de valeur ; car il n'en passe aucune autre en Abyssinie ni sur la côte d'Afrique.

Cent balles de café, à trois cent cinq livres pesant la balle, font quatorze tonnes d'Angleterre. La charge d'un chameau est de 15 frasels en café. On paye aux banians deux et demi pour cent de courtage.

Voici quel était le prix de différens articles de commerce :

Le meilleur café (1) d'Eddyn, 118 et 120 piastres le bahar.

Gomme arabique, nettoyée et rendue à bord, 25 piastres la balle de 330 liv.

Gomme copale brute, 4 piastres et demi le frasel.

Oliban-Mete (encens de Mete), 3 piastres et demi à 4 piastres le frasel.

Gomme-mastic, 3 piastres et demi le frasel.

Gomme myrre, 3 piastres et demi ou 4 piastres le frasel.

Peaux de bœuf, demie piastre la pièce.

Peaux de mouton à tête noire de Berbera ; peaux sèches de mouton, de chèvre et de chevreau de l'Yémen, 6 d. la pièce.

Peaux tannées, 1 schelling la pièce.

Corde de Kia, 15 piastres les cinq frasels.

Outre ces articles on trouve à un prix raisonnable de l'indigo, du *barilla*, du salpêtre et des feuilles de séné.

(1) Le meilleur café vient d'Eddyn, de Gebel Saruk, de Massar, d'Annus et de Hemma. Celui de seconde qualité vient de Badden et d'Houaoss.

RENSEIGNEMENS

Fournis par Bemjy, *principal Banian de* Moka.

Frais pour un bahar de café du poids de 495 liv. bien trié et rendu à bord :

	Piastres.	Centièmes.
Douane et porteurs.		28 $\frac{1}{2}$
Pesage à la douane.	1	
Transport à la factorerie.		5
Criblage et nettoyage à la factorerie.		25
Vannage.		6 $\frac{2}{2}$
Sacs et nattes pour emballage.		12 $\frac{1}{2}$
Autres sacs (kunny-bags).		57
Pour coudre les sacs avec du fil d'herbe.		8
Cordes pour lier les sacs.		8
Emballeur.		19
Porteurs jusqu'à la porte de la douane.		19
Nouveau pesage à la douane et louage du bateau qu'on y prend.		8
Droit de 3 pour 100 sur le prix originaire.	3	46
Louage du bateau, par balle.		10
Droit de commission pour le banian, à 2 et $\frac{1}{2}$ pour 100.	2	90
Porteurs à la factorerie.		3
Pesage à la factorerie.		4
Nattes et emballage.		7
Pour veiller sur les sacs, lorsqu'ils sont laissés sur le quai durant la nuit.		25
Total.	9	81 $\frac{1}{2}$

Droits et frais pour un sac de gomme du poids de 33o liv. (Le droit est le même pour toutes les espèces).

	Piastres.	Centièmes.
Droit payé aux Arabes........	1	75
Pesage.....................		75
Porteurs de la douane........		25
Transport à la factorerie, par sac		1 ½
Emballage, chaque sac.......		12 ½
Doubles nattes..............		12 ½
Nattes pour envelopper......		11
Cordes.....................		7
Pesage à la factorerie.........		4
Droit d'exportation...........		80
Emballage..................		7
Porteurs....................		12 ½
Droit de commission, 2 et ½ pour cent........................		60
Louage d'une barque.........		12 ½
Gardien		7
Nouveau pesage, à bord......		6
Total....	5	8 ½

Cela fait monter le sac de gomme à 20 piastres.

CARGAISON *prise par la* MARIAN, *à* MOKA.

631 balles de café, chacune du poids de 3o5 liv. (1).

(1) Le café a été vendu, en 1811, en Angleterre, au prix de 12 L. 10, et 13 L. les cent livres.

191 demi poids.

5 *idem*, comme chargement.

108 balles de gomme arabique, du poids de 330 liv.

69 demi-balles, pesant chacune 165 liv.

35 caisses de gomme ammoniaque, chacune du poids de 400 à 450 liv.

24 balles de gomme-myrrhe, du poids de 330 liv. chaque.

4 balles d'encens, même poids.

33 balles de gomme mastic.

6 balles de feuille de séné.

13 balles d'indigo.

2 balles de noix de galle.

23 sacs de salpêtre.

3 paniers d'écailles de tortue.

3 tonneaux de *barilla*.

259 peaux de bœuf.

2842 peaux de mouton.

170 peaux rouges apprêtées.

Le thermomètre durant ma résidence en Abyssinie, aux mois de mars, d'avril et de mai, varia selon l'élévation du sol. Il était à 70° à Chelicut, à 65 à Antalo, à 95 sur les bords du Tacazze ; et sur les montagues du Samen il devait être au-dessous du point de congélation. Durant les mêmes mois il était à 78 (terme moyen) à Moka, et durant les mois de janvier et de février à 79 (terme moyen) à Zeyla. La variation était de 74° à 82.

Extrait du journal du vaisseau la MARIAN.

6 *juillet* 1810.

Heures.	Direction.	Distance.	Vent.
4 après-midi.	Est-nord-est.	4	o ouest-quart nord.
5		5	6
6		5	6
7	Est-quart-sud.	5	4
8		2	6 variable.
9		o	o calme.
10	Est-quart-nord.	2	4 sud-quart-d'ouest.
11		3	o
12		3	o
1 du matin.	Est.	3	o
2		3	6
3	Est-quart-nord.	4	4
4		4	4
5		4	o
6	Est.	4	o
7		4	o
8		4	o
10	Est demi-sud.	3	4 sud-quart-d'ouest.
11		3	6
12		3	6 sud-sud-ouest.

Suite de l'extrait du journal du vaisseau la MARIAN.

7 juillet 1810.

Heures.	Direction.	Distance.		Vent.
1 après-midi.	Sud-est-quart-d'est.	2	4	sud-sud-ouest.
2		2	4	
3		2	4	
4		2	4	
5		3	6	
6		3	6	
7	Sud-est-quart-d'est ½ est.	4	0	
8		0	4	
9	Sud-sud-est.	4	0	
10		3	6	
11		3	6	
12		4	0	sud-ouest quart sud.
1 heure du matin.		5	0	
2		4	4	
3		4	0	
4		4	0	
5		3	4	
6		3	4	
7		3	2	
8		3	2	
9	Ouest quart nord, etc.	4	4	sud-sud-ouest

Nota.

QUELQUES jours avant que la dernière feuille de cet ouvrage ait été envoyée à l'impression, j'ai eu le plaisir

de recevoir de M. Henry, homme de lettres, résidant à Paris, sa traduction française des *Voyages du lord Valentia* (1). Il a eu la complaisance de m'envoyer, en même temps, un exemplaire de la traduction du journal de mon *Voyage en Abyssinie* (journal tiré de l'ouvrage que je viens de mentionner) qui a été publiée à Genève par M. Prévost, avec qui j'avois déjà correspondu à ce sujet. Qu'il me soit permis d'exprimer ici, quant à ce qui me concerne, ma reconnoissance à ces deux littérateurs pour le zèle qui les a portés à entreprendre un pareil travail dans les circonstances les plus critiques. A ma grande satisfaction, j'ai vu, par les Appendices joints à leurs traductions, que mes conjectures relativement aux inscriptions adulitiques, ont été pleinement adoptées par un des savans de France les plus distingués, (2) qui s'est exprimé, de la manière suivante, au tome XII des *Annales des Voyages* : « Il me suffit de dire qu'il (M. Salt) » me paroît avoir parfaitement établi que l'inscription » d'Adulis forme réellement deux inscriptions qui n'ont » rien de commun ; que de ces deux inscriptions, celle » qui est gravée sur la chaise de marbre blanc appartient » incontestablement à un roi des Abyssiniens ou Axu- » mites, etc. » M. de Sacy remarque ensuite qu'il ne peut tomber d'accord avec moi, que cette inscription a été érigée par Aizana (3), et il le prouve par des argumens si convaincans, que je suis porté à croire qu'il a raison. Dans ce cas, l'inscription doit, selon toute apparence, être attribuée à l'empereur El Asguaga, vu qu'entre ce

(1) L'original ajoute ces mots, *Which appears to be executed with great ability*, que je ne me permettrai pas de traduire. (*Note du traducteur.*)

(2) M. Sylvestre de Sacy.

(3) Voyez ci-devant à la page 253.

prince et Aizana, il n'y a point de règne d'assez longue durée pour que le contenu de l'inscription puisse s'y rapporter. Il convient de remarquer que cette correction fait remonter l'inscription à une période où, ai je dit, il paraît y avoir eu un changement de dynastie en Abyssinie, changement que j'ai indiqué par l'article *el* mis en avant des noms des Souverains. Cela peut conduire à mieux éclaircir cette partie de l'histoire d'Abyssinie; mais j'avoue que je n'ai pas encore assez consulté les autorités pour que je puisse entrer en discussion sur ce sujet. M. de Sacy a aussi établi avec justice, que les figures de l'inscription d'Axum sont formées par des caractères grecs, opinion, qu'ainsi qu'on a pu le voir, j'ai adoptée avant d'avoir connu ses importantes remarques, et je vois avec plaisir que nous sommes généralement d'accord, quant aux nombres auxquels les caractères se rapportent.

TABLE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE DES MATIÈRES

Contenues dans les deux Volumes de cet Ouvrage.

NOTA. — Le Chiffre romain indique le Tome, et le Chiffre arabe la Page.

A.

C.

D.

E.

F.

(1) Il est probable que ce nom doit s'écrire *Esthé*. Bruce dit, tom. V, pag. 590, note, qu'en même temps que c'est un nom propre, il signifie présent agréable, et qu'Esther en est le féminin.

G.

H.

(1) Père du précédent.

I.

K.

(1) Sa mort est indiquée dans une note au bas de la page 83.

L.

M.

(1) Ce nom veut dire Fils de la Trinité.

P.

Q.

R.

S.

T.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE DES MATIÈRES DU SECOND VOYAGE DE M. SALT.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans la Relation du premier voyage en Abyssinie, par M. H. Salt, *relation qui est insérée dans celle des voyages du lord Valentia* (1).

Nota. — Le Chiffre romain indique le Tome, et le Chiffre arabe la Page.

A.

(1) *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Egypte,* durant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806, par le vicomte Valentia, traduits de l'anglais, par P. F. Henry; IV vol. in-8°. accompagnés d'un atlas, composé de deux nouvelles cartes de la mer Rouge, de plans, d'inscriptions anciennes et des vues diverses exécutées sur les lieux par M. H. Salt.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

(1) C'est le même que le ras Ouelled Sélassé de la table précédente.

T.

U.

V.

(1) Je crois que c'est le même personnage que le shaik Ommar.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA SECONDE TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page.	Ligne.	
11.	8.	Al Hadjy, *lisez* El Hadjy.
239.	23.	Voy. Pl. XIV, *lisez* Pl. X.